

DELLY

Le feu sous la glace



BeQ

Delly

Le feu sous la glace

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 285 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Le feu sous la glace

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1960.

Première partie

Le docteur Clenmare

I

Viviane remontait d'un pas alerte le petit sentier de douaniers qui suivait le bord de la falaise. Au-dessous d'elle, une mer paisible caressait de ses vagues paresseuses l'assise de granit dans laquelle, depuis des siècles, elle avait creusé d'étroits couloirs, des grottes, les uns et les autres jamais découverts, fût-ce aux plus basses marées. Une brume légère persistait à l'horizon, comme presque toujours sous ce ciel breton. Mais, autour de la jeune fille, sur l'onde mollement balancée comme sur la lande rude plantée de genêts, s'étendait la claire lumière d'un radieux soleil de mai qui tiédissait l'air vif aux senteurs de varech.

Viviane, sans s'arrêter, consulta sa montre et eut un mouvement de contrariété.

« Déjà dix heures ! murmura-t-elle. Je vais être en retard pour la visite du docteur... Mais,

bah ! la cousine peut bien se passer de moi ! »

Toutefois, elle pressa le pas, après avoir soigneusement ramené autour de son visage le grand voile blanc qui la protégeait de l'air marin. Un fort joli visage, en vérité : de grands yeux noirs, sous les paupières bordées de longs cils foncés, faisaient encore mieux ressortir l'éblouissante fraîcheur de l'épiderme. Mais, en ce moment, la petite bouche bien modelée avait un pli d'ennui ou d'amertume et les beaux yeux décelaient une irritation mal contenue.

Le sentier tournait, pour rejoindre bientôt un chemin conduisant au manoir de la Ville-Querdec. Un roulement de voiture venait maintenant aux oreilles de Viviane. En un bond souple, la jeune fille sauta sur un petit tertre rocheux. Le chemin lui apparut, encaissé entre deux talus garnis de haies. Un cabriolet s'y engageait à ce moment. Deux hommes s'y trouvaient. Viviane eut un mouvement de satisfaction.

« Bon, voilà seulement le docteur Lebras, pensa-t-elle. Je serai arrivée presque en même

temps que lui. Sans doute est-ce son remplaçant qu'il amène à ma cousine pour le lui présenter. »

Viviane reprit sa route et, cinq minutes plus tard, par le chemin où l'avait précédée le cabriolet, elle arrivait en vue de la Ville-Querdec, propriété de sa cousine, M^{me} de Friollet.

Une barrière de bois verni fermait la cour, bordée à droite par les communs, à gauche par une ancienne chapelle transformée en pigeonnier. Au fond, se dressait le logis, bâtiment assez ancien, mais sans caractère, bien entretenu, car M^{me} de Friollet avait de la fortune.

Par une petite porte vitrée, Viviane entra directement dans la salle à manger, qu'elle traversa pour gagner le salon qui ouvrait sur le jardin. La grosse voix du docteur Lebras parvint à ses oreilles par une des portes-fenêtres ouvertes. Viviane enleva rapidement son voile, son chapeau qu'elle jeta au passage sur un siège, et descendit l'unique marche conduisant au jardin.

M^{me} de Friollet avait fait dresser, à quelques pas du logis, une tente où elle passait plusieurs heures chaque jour. Elle atteignait soixante-dix

ans et, toute sa vie, elle avait été à la fois une mondaine et une malade imaginaire. Nulle, mieux qu'elle, ne savait combiner les distractions avec les soins, les ménagements prétendus imposés par sa santé. Nulle ne possédait mieux l'art de se faire entourer, cajoler, servir avec un apparent dévouement par des courtisans de sa fortune. Elle n'avait pas d'enfants ni de neveux, sinon par alliance ; Viviane de Coëtbray était sa parente la plus proche. Elle l'avait fait venir de Paris, l'automne précédent, pour lui tenir compagnie et l'aider à recevoir dans son hôtel de Vannes, pendant l'hiver, et ensuite à la Ville-Querdec, près d'Arradon, où elle s'installait dès le mois de mai.

En ce moment, elle était étendue sur une chaise longue, abritée du soleil par la tente rayée de rouge. Le vieux docteur Lebras, assis près d'elle, tenait entre ses doigts le mince poignet entouré d'un étroit bracelet en mailles d'or. À quelques pas de lui, dans un fauteuil rustique, se trouvait un jeune homme à qui s'adressait M^{me} de Friollet, au moment où Viviane franchissait le seuil du salon.

– Je ne doute pas, docteur, que nous nous entendions fort bien. Je suis une malade docile.

Viviane, en entendant ces mots, ne put retenir un petit sourire d'ironie. À cet instant, son pas fit grincer légèrement le gravier du sol. Les deux hommes tournèrent la tête et se levèrent.

– Ah ! te voilà, Viviane ! Tu as oublié quelque peu l'heure, chère petite, dit la vieille dame sur un ton d'aimable reproche.

– Je vous prie de m'excuser, ma cousine. La faute en est surtout à cette matinée délicieuse.

Tout en parlant, Viviane répondait avec une grâce discrète au salut des deux médecins.

– Permettez-moi, mademoiselle, de vous présenter mon jeune confrère, le docteur Clenmare, dit le docteur Lebras avec sa cordiale bonhomie accoutumée. Comme je l'ai déjà affirmé à M^{me} de Friollet, elle peut avoir toute confiance en lui, car je l'ai vu à l'œuvre et je soupçonne déjà ce qu'il vaut comme praticien.

– Je ferai du moins mon possible pour ne pas décevoir ceux qui voudront bien se confier à moi.

La voix du jeune médecin était un peu basse, avec des inflexions graves et singulièrement prenantes. En parlant, il regardait Viviane et celle-ci baissa légèrement les paupières, troublée par l'étrange beauté de ces yeux à peine entrevus.

Tout aussitôt, M^{me} de Friollet reprenait la parole, expliquait ses maux et son régime au nouveau médecin. Viviane avait pris un siège près d'elle. Distraitement, la jeune fille jouait avec le ruban de sa ceinture. Tandis que le docteur Clenmare écoutait la vieille dame, elle l'examinait discrètement. Sa tenue était simple, ses vêtements presque râpés. Néanmoins, on eût difficilement trouvé plus d'aisance naturelle, une plus rare distinction qu'en ce médecin de campagne. Mais, avant tout, chez lui – dans sa physionomie, dans ses attitudes, dans sa parole nette et calme – se révélaient une nature volontaire, une intelligence supérieure et dominatrice. Cette impression se fortifiait quand on remarquait mieux le pli très ferme des traits finement dessinés, le port de tête légèrement altier, les éclairs qui traversaient le vert profond des yeux.

À un moment, sur une réflexion du docteur Lebras, le jeune homme eut un rapide sourire dont le charme transforma pendant quelques secondes sa physionomie. Puis il reprit aussitôt son air de froideur pensive qui imposait à M^{me} de Friollet, comme elle le confia à sa cousine après le départ des deux médecins.

– Je lui préfère mon vieux docteur Lebras, vois-tu, ma petite. Certes, je ne nie point qu’il soit très bien, ce jeune Clenmare, beaucoup trop bien même, à certains points de vue. Il a des yeux admirables... Hum ! oui, beaucoup trop... Mais je n’aime pas cette physionomie... pas du tout. Si, au moins, il me découvrait quelque bon remède pour me fortifier un peu. Tâche d’apercevoir sa mère, pour juger quelle personne elle peut être, et s’il sera possible d’avoir des relations avec elle. Lui est excessivement distingué, impossible de le contester. Peut-être, en nous connaissant mieux, prendra-t-il des airs moins... lointains, plus aimables.

– Peut-être, dit Viviane distraitemment.

– Il n’a pas un type très anglais, bien qu’il le

soit par son père, poursuivait M^{me} de Friollet qui aimait assez le monologue. Sa mère est française et il a fait toutes ses études en France, paraît-il. Ce sont des gens dans la gêne, à en juger par sa tenue à lui et par le très modeste logis qu'ils ont loué. Mais, avec son genre et la science professionnelle que lui prête le docteur Lebras, je ne comprends guère pourquoi il ne s'est pas établi dans une ville importante où le succès lui aurait été vite assuré.

– Vous ne vous souvenez pas, ma cousine, de ce que le docteur Lebras nous a dit à ce sujet ? Le docteur Clenmare est un savant qui veut s'adonner en paix à des recherches et, pour ce faire, a choisi un lieu tranquille, où la clientèle ne le dérangera pas trop de son travail.

– Oui, oui, c'est fort bien, mais il moisira là dans une quasi-pauvreté. Enfin, si cela lui plaît ! Mais, à la place de sa mère, je n'aurais pas entendu de cette oreille-là.

Viviane eut un petit sourire d'ironie en répliquant :

– Je ne sais trop s’il aurait été si facile à conduire, ma cousine. Sa physionomie ne le laisse pas supposer, du moins.

II

Celui dont il était question, ayant quitté le docteur Lebras à une courte distance de la Ville-Querdec, s'engageait dans un chemin creux qui, bientôt, monta sensiblement. Alwyn Clenmare avançait d'un pas souple et régulier. Il traversa un bois de pins et atteignit un petit plateau où s'élevait son logis. Celui-ci était une très vieille maison qui aurait demandé bien des réparations pour être confortable. Telle quelle, Alwyn l'avait louée à peu de frais. Son domestique et lui avaient fait adroitement les arrangements indispensables et l'avaient aménagée du mieux possible avant l'arrivée de M^{me} Clenmare. Mais elle demeurait quand même un logis pauvre, comme le disait, avec quelque dédain, M^{me} de Friollet.

Deux superbes lévriers gris, étendus sur l'herbe rase, bondirent vers le jeune homme.

Celui-ci leur donna une caresse et les calma d'un mot bref en continuant d'avancer.

Au seuil de la maison apparut un homme d'une cinquantaine d'années, maigre, bronzé, aux yeux noirs perçants. Il portait un vieux pantalon reprisé, un gilet à carreaux et un tablier de grosse toile bleue.

– Servez-nous à déjeuner le plus tôt possible, Faâli. J'ai à travailler, dit Alwyn, tandis que l'autre s'effaçait respectueusement pour le laisser passer.

– Dans une demi-heure, ce sera prêt, Monsieur, répondit le domestique avec un léger accent étranger.

Alwyn, dans le vestibule aux dalles brisées, aux murs décrépits, poussa une porte dont la peinture s'écaillait. Devant lui s'étendait une vaste pièce éclairée par deux portes vitrées qui donnaient sur un petit jardin. Une grande table ronde en acajou, au centre, deux fauteuils recouverts de tapisserie fanée, deux chaises, une vieille armoire de chêne, un piano, un divan recouvert de velours de Gênes très usé, formaient

tout l'ameublement. Sur la cheminée se trouvait, solitaire, un buste de marbre. Des jacinthes garnissaient une jardinière de faïence rustique vers laquelle se tenait penchée une femme de petite taille, coiffée d'une épaisse chevelure blond cendré à demi recouverte d'une pointe de dentelle blanche. Au bruit de la porte, elle se détourna et adressa un sourire à l'arrivant.

– Vous avez eu vraiment une bien belle matinée, Wynnie !

– Oui, très belle, ma mère.

Une petite main très blanche, garnie d'une seule bague – un diamant superbe – se tendait vers Alwyn. Il la prit, y mit un baiser, puis la laissa retomber.

– Vous avez fait plusieurs visites, ce matin ?

De doux yeux bruns, dans le menu visage encore frais, considéraient le jeune docteur avec un tendre intérêt.

– Oui, trois. Le docteur Lebras m'a présenté à M^{me} de Friollet, qui habite pendant quatre ou cinq mois un manoir nommé la Ville-Querdec, pas

loin d'ici. Il m'avait prévenu à l'avance qu'elle était surtout une malade imaginaire. J'espère qu'elle ne me dérangera pas trop souvent, car je suis peu disposé à perdre mon temps.

M^{me} Clenmare ne protesta pas. Il existait sur sa physionomie comme une timidité, une gêne à l'égard de son fils. Elle demanda seulement :

– Cette M^{me} de Friollet est-elle jeune ?

– Non, septuagénaire. Mais elle a près d'elle une fort jolie parente, d'une vingtaine d'années – oui, une fort jolie fille qui s'appelle, m'a dit Lebras, M^{lle} de Coëtbray.

– Coëtbray ? De la bonne noblesse bretonne. Ainsi, elle vous plaît, Wynnie ?

Alwyn eut un petit rire bas et moqueur :

– Je suis sûr que vous me voyez déjà amoureux, ma mère. Allons, calmez votre imagination. Je ne suis pas pour rien le descendant des « hommes de glace », comme on nommait mes lointains ancêtres, et je ne me laisserai prendre que si je le veux bien au charme de deux beaux yeux.

– Oh ! je sais, mon enfant... je sais que vous êtes très fort...

Elle regardait Alwyn avec une admiration craintive. Près de lui, près de sa haute taille en laquelle s'unissaient la vigueur et l'élégance, elle paraissait plus petite encore et presque enfantine. Son visage clair et fin gardait une sorte de puérilité. Entre cette mère et son fils, il n'existait aucune ressemblance physique – et très vite, en les voyant tous deux, on pouvait se convaincre que la ressemblance morale n'existait pas davantage.

– Oui, heureusement pour moi, répliqua Alwyn à la réflexion de sa mère.

Un sourire légèrement sardonique soulevait sa lèvre.

– Mes journaux sont-ils arrivés ?

– Oui, Faâli les a apportés tout à l'heure. Où les ai-je mis ?

Mais Alwyn alla droit à un des fauteuils et y prit trois journaux entourés de leur bande.

– Les voilà. Mais pourquoi ne les avez-vous

pas laissés sur la table, où certainement Faâli les avait posés ?

– Comme l’heure de mettre le couvert approchait, je les avais enlevés pour que la table fût libre.

M^{me} Clenmare prenait un air d’enfant craintive. Alwyn fronçait légèrement les sourcils bruns qui se détachaient en une courbe harmonieuse sur la blancheur mate de son visage. Une nuance d’impatience existait dans le ton courtois dont il répliqua :

– Je vous en prie, ma mère, laissez Faâli s’arranger de cela. Vous, soignez vos fleurs, occupez-vous de vos petits ouvrages, de votre musique. Le reste n’est pas votre affaire.

Il porta un des fauteuils près d’une porte vitrée, s’y assit et déplia un journal. M^{me} Clenmare retourna vers la jardinière. Elle avait aux lèvres un tout petit pli boudeur. Ses fins doigts blancs errèrent parmi les jacinthes, enlevèrent quelques feuilles jaunies. Puis ils lissèrent la mousseline blanche du jabot qui ornait son corsage noir. Après quoi, un coup

d'œil inquiet fut glissé vers Alwyn. En hésitant, M^{me} Clenmare fit quelques pas et se trouva derrière le fauteuil de son fils.

– Vous n'êtes pas fâché, Wynnïe ? demanda-t-elle tout bas, peureusement.

– Mais non, ma mère. Vous savez bien que je ne me fâche jamais contre vous.

Elle murmura, trop bas pour qu'il l'entendît :

– C'est pire, quelquefois...

Sa main, d'un geste timide, caressa légèrement les cheveux bruns soyeux, aux larges ondulations. Puis voyant qu'Alwyn continuait de lire, impassiblement, elle s'éloigna et alla s'asseoir dans l'autre fauteuil placé près d'une petite table à ouvrage faite de marqueterie où s'entassaient en désordre bouts de tulle à demi brodés, soies multicolores, morceaux de satin, matériaux divers des ouvrages sans utilité, sans profit, qui plaisaient seuls au goût puéril de M^{me} Clenmare.

III

M^{me} de Friollet, pendant son séjour annuel à la Ville-Querdec, avait continuellement des hôtes qui se renouvelaient, chacun demeurant plus ou moins longuement d'après le temps dont il disposait ou l'insistance que mettait à le retenir la maîtresse du logis.

Cette petite femme au visage rond et vermeil, aux yeux vifs et facilement narquois, réalisait le type de la parfaite égoïste. Viviane n'avait pas tardé à s'en apercevoir. Depuis six mois, elle partageait l'existence de M^{me} de Friollet. Tout d'abord, elle s'était réjouie et avait conçu les plus beaux espoirs quand celle-ci avait fait demander pour compagne cette jeune parente orpheline. M^{lle} de Coëtbray, depuis la mort de ses parents, vivait chez son frère et sa belle-sœur, à Paris. Elle ne possédait pas de fortune. Louis de Coëtbray, employé dans un ministère, père de deux enfants,

ne pouvait avoir qu'une existence modeste, contre laquelle se révoltaient secrètement les goûts de Viviane. La défunte M^{me} de Coëtbray avait rendu à sa fille le mauvais service de la persuader que sa beauté l'appelait à un sort brillant, la destinait à une riche union et, jusqu'à son dernier jour, elle avait employé ses maigres ressources à la parer, à lui faire une existence oisive.

Viviane avait donc saisi avec joie l'occasion de quitter le simple logis de son frère pour la demeure élégante de sa cousine. Outre la vie large et les distractions qui l'y attendaient, elle voyait luire deux perspectives également fort intéressantes : la possibilité de prendre le cœur d'un prétendant riche, l'espoir de se voir dotée par M^{me} de Friollet, ou tout au moins d'avoir plus tard une part de son héritage. Aussi, quelles que fussent parfois les impatiences, les secrètes irritations de son âme orgueilleuse, supportait-elle avec une apparente bonne grâce les menus caprices, les petites exigences de la vieille dame, les froissements qui l'atteignaient assez souvent. M^{me} de Friollet, comme compensation, se

montrait généreuse, lui donnait de jolies toilettes, quelques bijoux. Les hommes qui fréquentaient sa demeure admiraient visiblement la belle M^{lle} de Coëtbray et quelques-uns lui faisaient discrètement la cour. Viviane se disait qu'elle n'attendrait probablement pas trop longtemps le mariage désiré qui l'enlèverait à l'existence dépendante si lourde à une nature pétrie d'orgueil et d'ambition telle que la sienne. En attendant, elle organisait avec entrain les distractions de la Ville-Querdec. En ceci, comme en toute manifestation mondaine, elle se trouvait dans son élément. M^{me} de Friollet disait à ses intimes, avec satisfaction :

– Cette petite Viviane a de bonnes idées pour nous amuser tous. Et elle est vraiment très décorative.

Un soir, en conférant avec sa jeune parente au sujet d'une prochaine soirée qu'elle projetait, la vieille dame déclara :

– Cette M^{me} Clenmare paraît très bien, décidément. J'ai envie d'insinuer au docteur que j'aurais plaisir à faire sa connaissance.

– Vous pouvez toujours essayer, chère cousine. Mais elle paraît vivre très solitaire. Jusqu'ici, nous ne l'avons aperçue qu'à l'église. Le docteur, de son côté, a éludé les invitations que vous lui avez adressées pour quelques-unes de nos petites réunions.

– Oh ! je reviendrai à la charge ! Il m'impatiente, ce beau garçon, avec ses airs de glaçon et ses yeux vraiment trop dominateurs. Il faut qu'ils s'humanise un peu, cela est ton affaire, belle petite. J'ai vu qu'il t'examinait beaucoup, sans trop en avoir l'air. Tâche de le faire descendre de la tour d'ivoire où il semble vivre un peu trop. Il fera bien dans nos réunions, avec sa haute mine, sa physionomie si peu banale, ses façons de gentilhomme... Oui, il est vraiment très, très bien. Certainement, il appartient à une fort bonne famille. Quand mes amis Preston seront ici, je leur demanderai de s'informer au sujet de ces Clenmare.

– Peut-être la famille est-elle depuis longtemps installée en France, fit observer Viviane.

– Je ne le pense pas, car le docteur Lebras nous a dit que le jeune homme n'était pas naturalisé.

Sur ce, M^{me} de Friollet revint à l'élaboration du programme de sa soirée. Mais Viviane se montrait maintenant quelque peu distraite. Cette parole de sa cousine : « J'ai vu qu'il t'examinait beaucoup », était venue corroborer ses propres remarques. Le docteur Clenmare, depuis sa première visite, trois semaines auparavant, était revenu deux fois au manoir, appelé pour d'insignifiants malaises. Il s'était montré froidement courtois, répondant par une réserve quelque peu hautaine à l'habile curiosité de la vieille dame, qui cherchait volontiers à connaître tous les tenants et aboutissants des gens en rapport avec elle. Mais Viviane avait eu conscience d'être l'objet d'un certain intérêt de sa part. Elle était, du reste, trop bien persuadée de l'irrésistible puissance qu'elle détenait par sa beauté pour s'en étonner. Toutefois, la personnalité supérieure devinée chez le jeune médecin donnait à cette attention une apparence particulièrement flatteuse pour un amour-propre

féminin. Viviane songeait avec un petit frémissement de plaisir qu'il serait très intéressant d'émouvoir cet homme si différent de tous ceux connus par elle jusqu'ici, de faire fondre cette sorte de glace dont il s'enveloppait, de voir cette tête altière s'incliner, vaincue, devant son charme féminin, et ces yeux si beaux, verts et profonds comme l'océan, s'éclairer de lueurs amoureuses. M^{me} de Friollet l'y engageait elle-même. Allons ! elle s'amuserait à faire cette conquête, à rendre moins sauvage ce savant docteur qui, s'il le voulait, ferait si bonne figure dans le monde.

Le lendemain, un dimanche, M^{me} de Friollet, qu'accompagnait sa jeune cousine délicieusement vêtue de rose, manœuvra pour se trouver, à la sortie de la messe, près de M^{me} Clenmare et de son fils. Elle tendit la main à celui-ci avec un très affable : « Bonjour, cher docteur. » Puis elle dit le plus gracieusement du monde :

– Je serais charmée que vous nous présentiez à madame votre mère.

Alwyn n'avait qu'à s'exécuter. Il le fit

d'ailleurs sans apparente mauvaise grâce, avec une aisance courtoise. M^{me} Clenmare, qui semblait toute jeune sous un chapeau de paille noire très simple et seyant à son visage délicat, laissa voir son contentement devant l'amabilité que lui montrait M^{me} de Friollet. Comme celle-ci témoignait le désir de la voir un jour prochain à la Ville-Querdec, elle leva sur son fils un regard de craintive prière.

– Je... je ne sais... Alwyn...

– Ma mère a perdu l'habitude du monde, dit Alwyn avec froideur. Il lui serait pénible d'y reparaître.

Une désolation subite embruma les yeux de M^{me} Clenmare. M^{me} de Friollet répliqua :

– Mais, docteur, il ne s'agit pas de mondanités ! M^{me} Clenmare viendra nous voir en voisine, simplement.

Alwyn eut une hésitation légère. Devant lui, une charmante figure, deux grands yeux noirs souriaient à l'ombre d'une souple capeline claire et semblaient demander avec quelque reproche :

Pourquoi tant d'intransigeance ? »

Il dit brièvement.

– En ce cas, ma mère se fera un plaisir d'aller vous voir quelques instants, madame.

Une rougeur de joie monta au teint encore frais de M^{me} Clenmare.

– Oui, un plaisir... certainement...

– Ah ! j'en suis ravie ! dit M^{me} de Friollet. Mais, puisque vous habitez non loin de chez moi, vous allez tous deux profiter ce matin de ma voiture.

– Je vous remercie de cette attention aimable, mais nous ne saurions en profiter, car ma mère a besoin de quelque exercice, répondit Alwyn de ce ton net et absolu qui ne laissait place à aucune insistance, comme le disait avec quelque irritation, un instant plus tard, la vieille dame à Viviane, dans la voiture qui les emportait vers la Ville-Querdec.

– Et as-tu vu, petite, cette façon d'imposer sa volonté à sa mère ? La pauvre femme mourait d'envie d'accepter mon invitation. Mais elle

paraît avoir une peur bleue de son fils. Ah ! il doit être un singulier personnage, ce docteur

Clenmare !... Mais la mère semble charmante. Si jeune encore, si fine, visiblement femme du monde... Du reste, nous la jugerons mieux hors de la présence de son fils, qui me fait l'effet de la paralyser. Qu'en dis-tu, Viviane ?

– J'ai eu la même impression, ma cousine.

En même temps, avec un orgueilleux espoir, elle songeait :

« J'aimerais à connaître le plaisir que doit ressentir une femme en voyant soumis à son empire un homme de ce caractère. »

Alwyn et sa mère, par des chemins embaumés des senteurs d'aubépine, regagnaient leur logis. M^{me} Clenmare, la première, rompit le silence.

– Elles sont très bien, ces dames, Wynnie.

– Très bien, dit-il laconiquement.

– La jeune fille est tout à fait une beauté, comme vous me l'aviez dit ! Je serais contente, Wynnie, de les voir quelquefois.

– Quelquefois seulement... et prenez bien garde, ma mère, à la curiosité de M^{me} de Friollet. N'oubliez pas que j'entends rester le docteur Clenmare, rien que cela, et que l'on doit ignorer ici l'avenir qui m'attend. J'ai déjà assez de peine à obtenir un peu de paix pour mes travaux sans la voir troublée davantage par le fait que l'on serait instruit de mon origine. Il est même inutile que vous fassiez connaître le nom de notre famille, quelqu'un, dans le pays, pouvant avoir appris autrefois que la dernière des Pardelou était devenue la femme d'un Clenmare, lequel, pour ce motif, avait encouru l'inimitié, la colère de son père, l'un des premiers d'Angleterre.

– Vous savez bien que j'ai toujours été muette là-dessus, Wynnie ! Depuis que votre père n'a plus voulu s'appeler que Clenmare, jamais un autre nom n'est sorti de ma bouche.

– Je ne doute point que vous continuiez à vous conformer à cette volonté qui est devenue la mienne. Je vous avertis seulement de vous défier de la vieille dame, car elle s'ingéniera pour connaître ce qui ne la regarde pas. Souvenez-vous

donc que je serais extrêmement contrarié...

Il appuya sur ces mots avec une sorte de dureté.

– ... Si quelqu'un venait à apprendre, par vous, ce que je tiens à laisser caché jusqu'à nouvel ordre.

M^{me} Clenmare leva vers lui un regard anxieux.

– Oh ! Wynnie, vous savez bien que j'aurais trop peur de vous fâcher ! Quelquefois, je ne comprends pas vos raisons... mais je vous obéis quand même... vous le savez bien, cher Wynnie ?

– C'est ainsi qu'il faut toujours faire, ma mère.

Sur cette calme et froide réplique, Alwyn demeura silencieux. Du chemin qui montait vers le petit plateau, on découvrait maintenant la mer, grise et houleuse, ce matin. Le docteur Clenmare, en avançant, tenait son regard attaché sur l'horizon mélancolique, et la teinte verte des yeux énigmatiques s'assombrissait, toute la froide physionomie devenait douloureuse, sans perdre ce caractère d'énergie hautaine qui en était la note dominante.

IV

Après une longue bouderie, le ciel breton venait enfin de se rasséréner, en cet après-midi de juillet. Viviane avait pu faire dresser les tables du goûter dans le jardin, sur une terrasse d'où l'on découvrait le golfe ensoleillé. Vêtu de blanc, ses beaux cheveux noirs coiffés avec une apparente simplicité, M^{lle} de Coëtbray allait et venait en jetant un dernier coup d'œil sur les préparatifs de la petite réception à laquelle M^{me} de Friollet conviait des intimes.

Avec elle, se trouvait un mince jeune homme en élégante tenue d'été. La raie de ses cheveux châtain était impeccable et tous les décrets de la mode se voyaient réalisés chez lui, des pieds à la tête. Il marchait le front redressé, visiblement fort satisfait de sa personne, et probablement persuadé que sa figure plate et blême ornée d'une petite moustache rousse, ses yeux gris

inexpressifs et l'allure étudiée de son maigre corps réalisaient le summum de la beauté masculine.

C'était le baron Adolphe Desmuriers, neveu du défunt M. de Friollet. Il habitait Vannes, où Viviane avait fait précédemment sa connaissance et, comme chaque année, venait passer quelque temps à la Ville-Querdec. Pourvu d'une assez belle fortune, il menait une existence oisive, très mondaine, à laquelle il devait la particulière sympathie dont l'honorait M^{me} de Friollet, sa tante par alliance.

À Vannes, il avait commencé de faire la cour à Viviane et il continuait ici où il était arrivé depuis trois jours. Elle accueillait cet empressement avec le mélange de réserve et de coquetterie habituel chez elle. Trop intelligente pour se laisser imposer par la vanité du personnage, elle ne se montrait pas néanmoins insensible à la perspective d'être demandée en mariage par ce jeune homme pourvu de belles rentes et assez bien apparenté, tout au moins du côté maternel, les Desmuriers, eux, étant des parvenus de

fraîche date. Très persuadée du pouvoir de sa beauté, Viviane ne doutait pas d'amener, quand elle le voudrait, le baron à se déclarer. Mais elle ne se pressait pas, car si la fortune lui agréait, le mari était assez loin de réaliser ce qu'elle eût souhaité.

Oui, vraiment, Desmuriers lui déplaisait... de plus en plus. Il y a des comparaisons trop écrasantes pour les gens de sa sorte. Quand on connaissait un docteur Clenmare...

Viviane, du geste impatient dont on écarte une mouche importune, repoussa une coupe de fruits disposée sur la table qu'elle inspectait.

– Eh ! vous semblez nerveuse, mademoiselle ! dit Adolphe avec un aimable sourire.

– Un peu, oui... Donnez-moi votre avis sur l'arrangement de ces tables. Est-ce bien ?

– Charmant ! Quelle merveilleuse idée a eue ma tante en appelant près d'elle une fée comme vous !

Elle sourit avec un peu d'effort, en répliquant :

– Je suis heureuse de lui rendre quelques

services...

– Des services ! Dites que vous êtes la grâce de cette demeure, belle Viviane !

Desmuriers s'emparait de la jolie main très blanche et essayait de la porter à ses lèvres. Mais Viviane la lui enleva prestement, avec un petit rire de moquerie provocante !

– Allons voir si nos invités commencent à venir... Tenez, si vous voulez me faire plaisir, cueillez-moi un iris... un mauve, là.

Desmuriers s'empressa. Viviane, les lèvres plissées par un sourire dédaigneux, le regardait choisir la fleur demandée. Mais elle lui adressa un merci très gracieux en recevant de ses mains l'iris mauve qu'elle attacha aussitôt à son corsage.

Dans l'un des salons du manoir, M^{me} de Friollet accueillait ses invités. Au moment où arrivaient Viviane et le baron, elle serrait la main de M^{me} Clenmare, derrière laquelle s'inclinait la haute taille souple d'Alwyn. C'était la seconde fois que le jeune médecin acceptait

une invitation à la Ville-Querdec. Mais sa mère, presque chaque semaine, venait prendre le thé un après-midi. M^{me} Clenmare avait l'habitude du monde, une conversation d'aimable oiseau futile, des toilettes très simples, mais d'un goût parfait, rehaussées par quelques belles vieilles dentelles ou un bijou de prix attestant un passe meilleur que sa situation présente. M^{me} de Friollet la proclamait « une exquise femme » et déclarait au docteur qu'elle raffolait de sa mère — enthousiasme qui ne paraissait pas émouvoir le « beau glaçon », comme la vieille dame surnommait dans l'intimité son médecin. Une seule chose la dépitait : M^{me} Clenmare se refusait à comprendre les allusions tendant à lui faire donner quelques renseignements sur sa famille, sur celle de son mari, sur les événements qui avaient amené chez eux un changement de situation pécuniaire. Lui adressait-on une question précise, elle balbutiait un peu, puis trouvait tout à coup une réponse à côté, avec une habileté assez étonnante chez une personne aussi visiblement peu douée sous le rapport de l'intelligence.

Quand Alwyn, ayant salué la maîtresse de maison, se redressa, il vit venir à lui M^{lle} de Coëtbray, que suivait Desmuriers. Viviane, le teint rosé, les yeux animés d'une vive clarté, avançait d'une lente et souple allure en balançant légèrement sa taille élégante. Avec beaucoup de grâce, elle s'empessa près de M^{me} Clenmare, après avoir répondu d'un air réservé au salut d'Alwyn. M^{me} de Friollet fit la présentation entre le docteur et Desmuriers, qui ne se connaissaient pas encore. Adolphe, à l'oreille de Viviane, résuma, un peu après, l'impression que lui avait produite l'étranger :

— Il me déplâit fameusement, votre médecin anglais !

Elle eut envie de lui répondre : « Je suis certaine que vous lui déplaisez encore bien davantage ! »

Mais elle ne pouvait se permettre une telle franchise. Il fallait ménager soigneusement l'épouseur possible... L'autre n'était que le rêve. Elle essayait sur lui son pouvoir, parce qu'elle avait un désir fou de voir cette tête altière

courbée devant elle, d'amener à sa merci l'homme qu'elle sentait d'une trempe d'âme supérieure, ce docteur Clenmare attirant comme un mystère, dont les yeux aux reflets d'émeraude semblaient véritablement recéler une fascinante énigme. Mais on n'épouse pas un pauvre médecin de campagne, fût-il un savant, quand on est une Viviane de Coëtbray, jeune, très belle, appelée à briller dans un milieu élégant et à mener une vie facile. Ou devient la femme d'un baron Desmuriers – en étouffant le rêve.

À la suite de M^{me} de Friollet, les invités gagnaient la terrasse où chacun s'installa à sa guise. Le docteur Clenmare, debout près de la petite balustrade de pierre, s'entretenait avec un groupe d'hommes. Il était déjà fort apprécié comme médecin, dans le pays, et tout particulièrement depuis une récente cure que n'avaient pu obtenir les meilleurs praticiens de Rennes, où le malade s'était fait soigner d'abord. Celui-ci, un homme d'une soixantaine d'années qui avait nom M. d'Olbars, se trouvait aujourd'hui à la Ville-Querdec. Assis à quelques pas du groupe, il écoutait avec intérêt une théorie

scientifique énoncée par le docteur Clenmare, sur la demande d'un de ses interlocuteurs. D'ailleurs, chacun, autour du jeune médecin, était captivé par sa parole nette, précise, ses explications toujours claires, autant que par le charme grave de sa voix et la séduction particulière de sa physionomie. Toutefois, M. d'Olbars, qui l'avait vu quotidiennement depuis plusieurs mois et possédait lui-même une intelligence très cultivée, se trouvait mieux à même de connaître et d'apprécier la rare valeur intellectuelle du jeune Anglais, ses connaissances très étendues, non seulement dans le domaine de la science, mais encore en art et en littérature. Il n'en faisait d'ailleurs aucunement parade, ce qui achevait de lui concilier l'estime de M. d'Olbars.

À quelques pas du groupe, Viviane et d'autres jeunes personnes commençaient de servir le goûter. Le baron Desmuriers papillonnait autour d'elles, jetant quelques mots d'esprit – ou qu'il croyait du moins tels. Viviane, distraite, y répondait par un sourire machinal qui dissimulait une secrète impatience. Elle eût voulu se joindre à ceux qui entouraient le docteur Clenmare,

écouter avec eux cette parole sobre et prenante, rencontrer ce regard qui semblait l'étudier avec un intérêt discret, chaque fois qu'elle s'était trouvée en présence du jeune médecin. Au lieu de cela, il lui fallait demeurer parmi la troupe caquetante des jeunes filles et paraître prêter attention aux fadaises de Desmuriers. Du moins réussit-elle à manœuvrer de telle sorte que ce fut elle qui alla s'informer si le docteur désirait du thé ou une boisson fraîche.

– Du thé, s'il vous plaît, mademoiselle. J'ai gardé les habitudes anglaises sous ce rapport, répondit-il avec un de ses rares sourires.

– Cependant, vous n'avez jamais vécu en Angleterre, m'avez-vous dit ? fit observer M. d'Olbars.

– Il est vrai. Mais mon père m'a élevé en partie selon les coutumes de son pays.

– Puisque vous deviez exercer la médecine en France, je m'étonne que vous ne vous soyez pas fait naturaliser ?

Cette réflexion était émise par Viviane.

– Ai-je dit que je demeurerais toujours dans ce pays ? Il se pourrait, au contraire, que je m'établisse plus tard en Angleterre. J'aime beaucoup la France, que je considère comme une seconde patrie, mais je n'ai pas l'intention d'abandonner la nationalité anglaise.

– Espérons, cher docteur, que vous nous quitterez le plus tard possible ! dit aimablement M. d'Olbars. Nous allons, du reste, nous liguier tous pour vous rendre le séjour de notre Bretagne si agréable que vous ne puissiez vous en détacher.

Ceux qui l'entouraient approuvèrent gaiement. Viviane attachait sur Alwyn ses beaux yeux, en ce moment d'une douceur caressante.

Elle dit d'un ton de reproche :

– Oh ! croyons plutôt que le docteur parle là d'un projet très en l'air, car il serait trop cruel de nous avoir fait connaître ce que nous pouvions attendre de sa science médicale, pour nous abandonner ensuite.

Puis elle abaissa un peu les paupières, en

rougissant légèrement. Alwyn venait d'avoir dans le regard une lueur railleuse déjà remarquée parfois, et qui la laissait perplexe et un peu troublée.

Le goûter servi, M^{lle} de Coëtbray s'assit parmi quelques jeunes femmes et jeunes filles auxquelles vint se mêler Adolphe Desmuriers. La fille de M. d'Olbars, M^{me} Froment, demanda, s'adressant au baron :

– Eh bien ! vous n'appréciez donc pas, comme tous ces messieurs, l'intéressante conversation du docteur Clenmare ?

– Je lui préfère la vôtre, mesdames, riposta Desmuriers d'un ton galant. Du reste, les questions médicales ne m'intéressent pas.

– Oh ! il sait parler de bien d'autres choses... et avec infiniment de compétence. Mon père s'entretient parfois de musique avec lui et s'avoue ravi de trouver un tel interlocuteur. Il est très bon pianiste, il...

– En ce cas, il devrait bien donner un concert afin de récolter l'argent nécessaire pour se payer

un autre costume !

Un petit ricanement accompagnait la phrase sottement méchante. Viviane ne put contenir un regard de colère. M^{me} Froment toisa Desmuriers en ripostant avec un accent mordant :

– Un homme comme le docteur Clenmare, aussi distingué physiquement qu’il est élevé par sa valeur intellectuelle au-dessus du commun, sera toujours plus remarquable avec sa jaquette un peu râpée qu’un monsieur quelconque habillé à la dernière mode.

Viviane sentit une piquêre de jalousie. Il lui déplaisait de voir cette jeune femme prendre avec tant de chaleur la défense du docteur Clenmare. Mais quel imbécile que ce Desmuriers ! Visiblement, le docteur portait ombrage à sa médiocrité, et il s’empressait de l’attaquer par le point faible – ce qui l’était, du moins, aux yeux d’une femme comme M^{lle} de Coëtbray. Sa gêne pécuniaire dénoncée par ses vêtements longtemps portés, par des chaussures soignées, mais montrant dès traces d’usure, comme elle l’était par le logis où Viviane, quelques jours

auparavant, avait accompagné M^{me} de Friollet pendant visite à M^{me} Clenmare.

Desmuriers, secrètement furieux de la leçon donnée, ricana de nouveau :

– Oh ! oh ! il n’y faut pas toucher, je vois, à cet aimable docteur. Aimable... hum ! Il n’en a guère la mine ! Toutefois, ne nous fions pas aux apparences...

Il regardait M^{me} Froment d’un air presque insultant. La jeune femme riposta dédaigneusement :

– Non, monsieur, le docteur Clenmare n’est pas un homme aimable, du moins dans le sens que vous donnez à ce mot. Mais il est un homme bien élevé, ce qui nous change de quelques autres assez mal pourvus sous ce rapport.

Et elle tourna presque le dos à Desmuriers, en engageant la conversation avec une de ses voisines.

Le baron ne poursuivit pas l’escarmouche qui tournait mal pour lui. Cette blonde et délicate jeune femme avait bec et ongles et ne lui

laisserait pas le dernier mot. Il se mit à faire l'aimable près de Viviane, qui dissimulait avec peine l'énervement causé par cette scène. Elle vit avec soulagement les invités prendre congé, peu à peu. Dans les premiers se trouvaient le docteur et sa mère. M^{me} de Friollet dit à sa jeune cousine :

– Chère petite, j'ai promis à M^{me} Clenmare ce modèle de broderie qui lui plaisait. Va le lui donner, je te prie.

Viviane accompagna donc la mère et le fils jusqu'au manoir. Elle marchait entre eux et M. d'Olbars, en ce moment près de M^{me} de Friollet, dit à mi-voix :

– Ils font un beau couple, ces jeunes gens.

– Oui... mais ce n'est point là un mari pour Viviane, qui aime l'argent ! répliqua narquoisement la vieille dame.

M^{lle} de Coëtbray avait fait asseoir M^{me} Clenmare dans le salon, tandis qu'elle cherchait le modèle désiré. Alwyn s'approcha du piano et regarda le titre du morceau posé sur le pupitre.

– Vous connaissez cela ? demanda Viviane.

– Oui, je l'ai joué quelquefois... Vous êtes très bonne musicienne, m'a-t-on dit, mademoiselle ?

– Oh ! je n'ai pas cette prétention ! Mais j'aime fort la musique et je travaille encore chaque jour, autant que possible. Mais vous, docteur, êtes beaucoup mieux qu'un amateur, paraît-il ? N'aurons-nous pas le grand plaisir de vous entendre ?

Elle se tenait à demi tournée vers lui dans une pose pleine de grâce et de naturel. Ses yeux priaient discrètement, sa bouche souriait, montrant de jolies dents. Alwyn sembla réfléchir un instant et dit, sans perdre son air de froideur courtoise :

– Je ferai un peu de musique avec vous, lorsque mes occupations me le permettront.

Quand Viviane eut accompagné jusqu'au seuil du manoir M^{me} Clenmare et son fils, elle s'attarda un moment dans le salon avant de regagner la terrasse. Une satisfaction grisante la pénétrait, tandis qu'elle songeait, le cœur battant plus vite :

Je l'aurai, ma conquête !... Je saurai enfin ce qui existe sous cette froideur, derrière cet étrange regard qui me suit, qui scrute mon âme, dirait-on... Oui, oui, il m'aimera bientôt !... Il m'aime déjà, peut-être ? »

V

M^{me} de Friollet appréciait les médecins aimables, complimenteurs, qui lui brûlaient un peu d'encens sous le nez tout en feignant de croire à ses maux imaginaires. Il lui était donc difficile de trouver à son goût un homme tel que le docteur Clenmare. Mais il lui imposait – ce qui l'impatientait secrètement. Elle s'était mis dans la tête de faire tomber sa froide réserve et, dans ce dessein, elle secondait sournoisement les intentions de conquête devinées par elle chez Viviane. Cela était un amusement nouveau pour cette âme où l'égoïsme et le goût des petites intrigues mondaines avaient annihilé peu à peu la conscience.

Bien loin donc d'apporter la moindre entrave aux projets de musique en commun dont le docteur avait émis l'idée, elle les encouragea chaleureusement, pressa Alwyn de venir le plus

souvent possible. Presque chaque fois, elle s'arrangeait pour laisser au bout d'un moment les deux jeunes gens ensemble et elle emmenait Desmuriers, qui se laissait faire d'assez mauvaise grâce, sans toutefois oser protester, car il comptait sur l'héritage de la vieille dame.

– Vous ne craignez pas que ce docteur fasse la cour à M^{lle} de Coëtbray ? lui demanda-t-il un jour.

– Mais non, mon ami... mais non ! Un homme si froid ! Je crois que personne n'arriverait à le dégeler.

M^{me} de Friollet accompagnait ces paroles du petit rire sournois qu'elle avait parfois.

– Hum !... sait-on jamais ? Quelquefois ceux-là sont les pires...

– Allons, allons, tu es jaloux de lui, Adolphe ! Mais ne crains rien, Viviane est une fille trop positive, trop ambitieuse pour accueillir les hommages d'un homme sans fortune. Toi, qui es riche, tu resteras donc maître de la situation... si tu le veux.

Elle regardait avec ironie son neveu qui tordait du bout des doigts sa moustache rousse.

– Si je le veux ? Eh ! je ne demanderais pas mieux, car elle me plaît rudement !... Mais, avec ma fortune, il me faut une belle dot. J'ai des goûts de luxe, de grande vie...

– Elle aussi.

– Précisément, étant donné ces goûts-là, il faudrait qu'elle m'apportât de solides rentes. Avec ça et les miennes, on pourrait marcher. Mais, autrement... pas moyen !

M^{me} de Friollet riait narquoisement.

– Alors, tu ne devrais pas continuer de la leurrer en lui faisant la cour, mon petit Adolphe.

– Bah ! c'est chose courante, dans le monde ! Tant pis si elle est assez présomptueuse pour supposer qu'un homme riche la prendra avec sa pauvreté ! La beauté passe, l'argent reste... hé ! ma tante !

– Je suis tout à fait de ton avis, mon cher. Mais Viviane, elle, pense que sa beauté vaut une fortune. Elle sera donc fort déçue quand elle

s'apercevra que tu n'es qu'un soupirant pour rire.

– Vous ne lui direz pas, ma tante ?

– Je le devrais. Mais c'est une jeune orgueilleuse qui gagnera beaucoup à recevoir quelques leçons de ce genre.

– Et puis, c'est une bien agréable distraction pour moi, conclut Desmuriers avec fatuité.

Pendant que se poursuivait cet entretien entre la tante et le neveu, M^{lle} de Coëtbray jouait avec le docteur Clenmare une symphonie de Beethoven transcrite à quatre mains. De temps à autre, Alwyn donnait à la jeune fille de brèves indications sur la manière d'interpréter l'œuvre du maître. Quand ils eurent frappé la dernière note, le docteur dit avec un accent approbateur :

– C'est bien, avec les quelques modifications que je me suis permis de vous signaler.

– Je m'en souviendrai, j'espère. Il faudra que nous rejouions cette symphonie un de ces jours, si vous le voulez bien ?

– Certainement. Dimanche, peut-être... Cela dépendra des exigences de ma clientèle.

– Celle-ci devient assez étendue, il me semble ?

– En effet, elle augmente depuis quelques semaines. La fin de la saison estivale la ramènera à de moindres proportions et je pourrai davantage me donner à mes études sur les maladies nerveuses.

En parlant, Alwyn se levait. Viviane passa une main distraite sur les touches qui vibrèrent. Elle tenait la tête un peu baissée, mais elle sentait que le docteur la regardait.

– C'est donc bien intéressant, ce genre d'études ?

– Passionnant, à mon avis. Mais il est permis de ne pas penser comme moi.

– Et cela vaut-il vraiment la peine que vous sacrifiiez, pour mieux les continuer, la très belle clientèle que vous pourriez avoir dans une ville importante, avec votre science médicale, votre diagnostic remarquable ?

Elle levait lentement son regard, qui rencontra celui d'Alwyn, sérieux et hautain.

– À mon point de vue, oui. Je n’hésiterai jamais entre mes recherches scientifiques et la perspective de gagner beaucoup d’argent... Peut-être ne comprenez-vous pas ce choix, mademoiselle ?

Quel insoutenable éclat pouvaient prendre ces yeux superbes ! Comme ils cherchaient à fouiller l’âme, à scruter la pensée !

Viviane baissa un peu les paupières pour échapper à la troublante recherche et elle put alors prononcer la parole menteuse :

– Mais si, docteur, je suis capable de le comprendre, croyez-le. J’admire votre désintéressement...

– Et vous l’approuvez ?

– Certainement, je l’approuve.

– Ils sont rares, ceux qui parlent ainsi. On me traite généralement d’original... ce qui, du reste, m’importe peu.

Sur ces mots, prononcés avec une désinvolture altière, Alwyn s’inclina devant la jeune fille.

– Je dois vous quitter maintenant,

mademoiselle. Il faut que je sois à quatre heures près de M. d'Olbars, assez souffrant en ce moment, comme vous le savez... Veuillez donc offrir mes hommages à M^{me} de Friollet, puisque je n'ai pas le plaisir de la revoir.

Viviane quitta le tabouret de piano, en tendant la main au docteur. Elle portait la robe rose qui donnait à son teint un éclat, une fraîcheur de fleur. Ses yeux, en se levant sur Alwyn, devenaient d'une ardente douceur.

– À bientôt, n'est-ce pas ? Pour la musique, vous sacrifierez un tout petit peu de temps réservé à ces chères études ?

– Pour la musique, certainement... et pour la musicienne.

Il existait, dans le ton d'Alwyn, dans le sourire dont il accompagnait ces mots, une sorte d'ironie légère par quoi s'atténuait la portée qu'on eût pu leur attribuer. Tels quels, cependant, ils avaient, aux oreilles de Viviane, une signification suffisante pour amener à son visage une teinte rose qui le rendit plus charmant encore.

Elle rit doucement, pour cacher son trouble.

– Oh ! moi, je ne prétends pas lutter avec la science. Mais un peu de musique doit vous détendre l'esprit, après tout ce travail.

– En effet, chez moi, je n'en fais pas, car notre piano est trop vieux ; d'ailleurs, je le laisse à la disposition de ma mère, qui aime pianoter...

Une inflexion de dédain passait dans sa voix.

– M^{me} Clenmare doit trouver longues les heures où elle est seule, dans cette maison isolée, pendant que vous visitez vos malades ? dit Viviane tout en faisant machinalement quelques pas vers la porte, près du docteur.

– Je ne suis pas un compagnon agréable pour elle, car, au logis, je ne quitte guère mon travail. Du reste, nous nous comprenons si peu que, même en présence l'un de l'autre, nous sommes en réalité complètement éloignés.

C'était la première fois qu'Alwyn faisait allusion à cette séparation d'esprit entre M^{me} Clenmare et lui, que n'avait pas été sans deviner M^{lle} de Coëtbray. Il se borna, du reste, à

cette remarque, prononcée avec un léger accent d'amertume, et prit congé de Viviane.

Quand elle fut seule, elle se mit à ranger machinalement quelques cahiers de musique épars sur une table. Sa pensée continuait de demeurer près d'Alwyn. Elle songeait aussi à cette gracieuse M^{me} Clenmare – futile et puérile – car il était si facile de la juger aussitôt. M^{me} Clenmare, qui avouait ingénument sa totale incompréhension du caractère et des goûts de son fils. Un homme de cette valeur, une mère aussi complètement insignifiante, formaient en vérité une trop forte antithèse. Alwyn Clenmare devait avoir le désir de se faire un foyer mieux en rapport avec lui-même, de choisir une compagne intelligente, agréable, près de laquelle il trouverait un délassement à ses travaux et un sympathique intérêt pour ses recherches.

Penchée vers un cahier de musique, Viviane en tournait distraitemment les pages. Un froid visage pensif, des yeux verts comme l'océan et mystérieux comme lui, une bouche sérieuse, légèrement ironique, que détendait parfois un

séduisant sourire... voilà ce qu'elle contemplant en esprit. Et les battements de son cœur s'accéléraient, un sang plus vif courait dans ses veines.

Tout à coup, elle sursauta. Une voix un peu traînante disait :

– Ah ! vous êtes seule ? L'Anglais est parti ?

Desmuriers se tenait au seuil de la porte-fenêtre. Viviane retint à peine un violent mouvement d'impatience. Toutefois, elle réussit à répondre sans apparente mauvaise humeur :

– Mais oui, comme vous voyez. M. d'Olbars l'attendait à quatre heures.

– Ma tante m'envoyait pour lui offrir de prendre le thé avec nous. Mais il a décampé, tant mieux ! Car il me déplaît fort, je n'ai pas à le cacher !

– Oh ! voici longtemps que je m'en suis aperçue ! riposta Viviane avec un petit sourire de moquerie.

– Vraiment ? Cela se voit si bien ?

– Très bien. Vous avez une façon de le

regarder... de parler de lui...

– Hé ! hé ! oui, je me soucie peu qu'il s'en aperçoive, comme vous pouvez le penser.

Il redressait la tête, prenait un air de matamore.

– Un M. Clenmare, un petit médecin de campagne... Il est destiné à végéter, indubitablement.

– Oh ! je ne le crois pas ! dit Viviane avec élan.

Puis, aussitôt, elle songea, le cœur subitement serré :

« Peut-être, après tout... oui, peut-être, avec son amour de la science et son mépris de l'argent, demeurera-t-il toujours dans cette médiocrité pécuniaire que méprise Desmuriers... et qui me paraît pire que tout.

VI

M. d'Olbars habitait, à quelques kilomètres de la Ville-Querdec, une confortable maison entourée d'un petit parc. Le docteur Clenmare le trouva, cet après-midi-là, assis sous une tonnelle garnie de roses. La consultation médicale terminée, les deux hommes s'entretenrent d'autres sujets. Alwyn apprit à son malade que M^{me} de Friollet comptait donner dans quelques semaines une soirée dansante précédée d'une petite séance théâtrale.

— On prépare une pièce où doit jouer M^{lle} de Coëtbray. M. Desmuriens y tiendra aussi un rôle, paraît-il.

— Ah ! l'élégant Desmuriens ! dit en riant M. d'Olbars. Un type assez déplaisant, à mon avis. Mais sa tante l'a en grande sympathie. Elle doit lui laisser à peu près toute sa fortune, laquelle, d'ailleurs, vient du défunt

M. de Friollet. Toutefois, j'espère qu'elle donnera une petite dot à M^{lle} de Coëtbray qui, sans cela, pourrait trouver quelque difficulté à se marier, en dépit de sa beauté.

– Ce M. Desmuriens paraît la courtiser, dit Alwyn d'un air d'indifférence.

– Oh ! Desmuriens aime trop l'argent pour épouser une femme sans fortune ! Je le connais depuis l'enfance, le personnage, et c'est une bien petite âme où habitent toutes les mesquineries.

L'apparition de M^{me} Froment vint changer le sujet de l'entretien. Quand Alwyn se fut éloigné, la jeune femme demeura un moment songeuse. Son père lui demanda :

– À quoi penses-tu, Annette ?

– Je me demande si le docteur Clenmare n'est pas amoureux de Viviane. Pour un homme de son caractère et qui paraît peu désireux de relations mondaines, il met beaucoup de complaisance, depuis quelque temps, à répondre aux invitations de M^{me} de Friollet, à faire de la musique avec Viviane.

– Hé ! tu pourrais avoir raison, mon enfant ! Mais je ne sais trop s'il aurait quelque chance... M^{lle} de Coëtbray paraît aimer le monde, la toilette, la vie élégante. Or, le docteur n'a qu'une situation médiocre, pécuniairement parlant. Toutefois, si la jeune personne en est éprise, peut-être...

M^{me} Froment secoua la tête.

– Je crois que Viviane marchera sur son cœur plutôt que d'accepter une situation modeste, une vie simple et retirée, telles que les lui offrirait le docteur Clenmare. Mais je crains que, par coquetterie, par désir de conquête, elle ne se plaise à jouer avec l'attachement qu'il pourrait concevoir à son égard. L'orgueil, l'ambition, le goût des hommages et une existence facile, luxueuse, étouffent chez elle les bons sentiments. Je l'ai étudiée à Vannes et ici, et je crois assez bien la connaître.

– Tu es très bonne observatrice, je le sais, mon enfant. Que dis-tu alors au docteur Clenmare ?

– Ah ! celui-là !... il est encore bien énigmatique pour moi ! Énergie, maîtrise de soi,

volonté ferme, – peut-être trop inflexible, – il possède tout cela avec les dons intellectuels les plus rares. Joignons-y la conscience professionnelle, le désintéressement, une élévation de pensée tout au moins apparente – et beaucoup d’orgueil.

– Ça, je le crois !

– Après cela, je ne sais plus... Est-il capable d’affection, sous cette apparence de froideur presque glacée ? Il y a, parfois, de singulières clartés dans ses yeux. Pendant quelques secondes, ils semblent avoir un éclat de feu. Puis, de nouveau, c’est la pensée impénétrable, le mystère, avec tout son attrait...

La jeune femme devenait pensive. Elle murmura, après un court silence :

– Il me semble que Viviane le subisse, cet attrait. Il me semble qu’elle est déjà amoureuse du docteur Clenmare.

Pendant les quatre semaines qui s’écoulèrent jusqu’à la soirée donnée par M^{me} de Friollet, Alwyn vint fréquemment faire de la musique

avec M^{lle} de Coëtbray. Il ne sortait jamais d'une réserve un peu altière. Mais Viviane s'apercevait qu'il la regardait avec complaisance. Sans bien en avoir conscience encore, elle vivait dans l'attente de ces moments passés près de lui, sous son regard, et en conservait la profonde impression jusqu'à la prochaine séance musicale. Elle éprouvait une sourde impatience de la présence, des compliments, des attentions de Desmuriers, fantoche vaniteux dont la nullité s'affirmait dans une fréquentation quotidienne. Mais elle continuait de lui faire bonne mine, de montrer à son égard une habile coquetterie, car, avec une tenace décision, elle poursuivait la recherche du mariage riche – le seul possible à ses yeux.

Un après-midi, elle se rendit chez M^{me} Clenmare pour lui porter un roman que lui avait promis M^{me} de Friollet. Faâli, le domestique hindou, introduisit la visiteuse dans la pièce servant de salon et de salle à manger, en disant qu'il allait prévenir Madame. Viviane demeura seule un long moment et put examiner tout à son aise le vieux et succinct mobilier dont la vue l'avait désagréablement impressionnée déjà à sa

première visite. Le seul objet de valeur était le buste de marbre posé sur la cheminée. Il représentait un homme jeune et de haute mine, coiffé à la mode du temps Henri II, portant la fraise autour du cou. Ses traits rappelaient ceux du docteur Clenmare, avec plus de dureté encore. Près de ce buste était placée une miniature où se retrouvait une physionomie de même type, moins hautaine, moins énigmatique que celle d'Alwyn. Le regard avait une sorte de douceur mélancolique qui atténuait la fermeté de la bouche volontaire, semblable à celle du jeune médecin.

Viviane pensa :

« Très probablement, c'est là le père du docteur. Il est très bien aussi. Il paraît avoir une grande distinction. Évidemment, ce sont des gens d'excellente famille. »

Ce M. Clenmare était mort huit ans auparavant. Officier dans la marine marchande, il avait vu sa situation compromise par le mauvais état de sa santé, quelque peu altérée à la suite d'un assez long séjour fait aux Indes dans sa

jeunesse. Voilà à quoi se réduisaient les renseignements sur le père d'Alwyn. On savait aussi que le jeune homme avait encore en Angleterre quelques parents, avec lesquels il ne se trouvait pas en rapport. Quant à M^{me} Clenmare, elle avait dit un jour :

– Je n'ai plus de famille. Je suis la dernière de ma race.

Mais on n'avait pu lui faire prononcer le nom qui s'éteignait avec elle.

« Ce sont, vraisemblablement, deux familles déchues qui se sont réunies ainsi, songeait Viviane. Le docteur, avec ses dons intellectuels, pourrait les relever. Mais il paraît trop peu ambitieux. Pourtant, l'orgueil doit exister en lui à un très haut degré. C'est une nature que je ne comprends pas... »

M^{me} Clenmare entra à ce moment. Elle était vêtue d'une robe de chambre en lainage violet garnie d'une fraîche parure de lingerie. Sa mise toujours soignée donnait un air d'élégance à sa personne menue et gracieuse. Faâli, le serviteur hindou ramené autrefois en Europe par

M. Clenmare, s'occupait de tous les soins de l'intérieur ; il lavait, repassait dans toutes les règles les fragiles parures, de même qu'il entretenait avec un soin minutieux la garde-robe d'Alwyn. En un mot, il cumulait les emplois de femme de chambre, cuisinier, jardinier, et maintenant de palefrenier, car le docteur Clenmare avait acheté au vieux docteur Lebras son cheval et son cabriolet.

– Moi, je ne puis rien faire... cela me fatiguerait trop, disait M^{me} Clenmare à Viviane, assise en face d'elle, près de la porte vitrée donnant sur le petit jardin. D'ailleurs, j'ai horreur de ces besognes ménagères... Et vous ?

– Moi aussi.

– Je le pensais bien ! Vous êtes trop belle, trop élégante...

Elle regardait avec sympathie la jeune fille vêtue de rose, dont un large chapeau de paille blanche abritait le front pensif.

– ... Mais vous ferez un mariage brillant. Il ne faut pas en faire d'autre... Et même alors, on ne

sait pas... Là où l'on croyait trouver un avenir magnifique, il n'y a plus rien que la vie gênée, mesquine...

Le visage délicat se crispait un peu, les yeux bleus se couvraient d'une ombre. Plus bas, d'un ton de confiance, M^{me} Clenmare ajouta :

– J'ai connu cela.

Puis elle s'interrompit, tressaillit, prit un air craintif. Un pas se faisait entendre au-dehors. Un instant après, Alwyn apparaissait au seuil de la porte vitrée.

– Ah ! mademoiselle de Coëtbray ! C'est une bonne surprise, dit-il avec calme.

Il serra la main que lui offrait la jeune fille et s'assit près d'elle. Pendant quelques instants, ils s'entretenaient de banalités. Puis Alwyn proposa :

– Voulez-vous, pendant que Faâli nous préparera le thé, venir voir un très beau yacht qui croise depuis ce matin dans le golfe ? Il est en ce moment tout près d'ici.

– Oh ! il est superbe, en effet ! dit M^{me} Clenmare. Je l'ai encore admiré tout à

l'heure. Il porte le pavillon anglais et un autre – celui de son propriétaire sans doute. Mais je n'ai pu distinguer le nom inscrit à son arrière.

– *The Ice and Fire...* Je n'ai pas besoin de traduire, car vous connaissez l'anglais ? ajouta Alwyn en s'adressant à Viviane.

– Très bien. Je suis d'ailleurs petite-fille d'une Anglaise. « La Glace et le Feu ». C'est un nom singulier.

– Une grande famille anglaise, l'une des plus anciennes du royaume, a ces mots dans sa devise : « Le feu sous la glace ». Ce yacht lui appartient sans doute.

– Eh bien ! allons le voir, dit gaiement Viviane. Venez-vous aussi, madame ?

M^{me} Clenmare, aux paroles de son fils, avait paru saisie d'une émotion qui la laissait la bouche un peu entrouverte, les yeux attachés sur Alwyn avec une sorte d'interrogation anxieuse. Elle ne parut pas entendre la question de Viviane. Mais Alwyn répondit :

– Ma mère l'a déjà admiré, mademoiselle. Du

reste, sa vue un peu basse ne lui permet guère de distinguer les détails de ce navire qui me paraît un modèle de construction nautique.

– En ce cas, à tout à l’heure, madame !

– À tout à l’heure, répéta machinalement M^{me} Clenmare qui regardait avec perplexité l’impassible physionomie de son fils.

Après le petit jardin garni de plantes potagères et de quelques fleurs, s’étendait entre deux taillis un espace herbeux, terminé par une murette de pierre où se nichaient les mousses et des plantes parasites. Un primitif escalier à demi croulant, le long de la roche, permettait de descendre sur une étroite bande de sable formant une grève minuscule. Mais les jeunes gens s’arrêtèrent à la murette. Ils avaient devant eux la mer, calme et bleue sous le soleil. À peu de distance s’allongeait la forme longue, élégante, d’un grand yacht blanc dont les cuivres étincelaient sous la lumière. Comme l’avait dit Alwyn, c’était un admirable bâtiment. Le jeune homme en fit remarquer à sa compagne toute la perfection extérieure avec une si visible compétence qu’elle

dit, d'un ton de surprise :

– Mais vous semblez tout à fait connaisseur ! Il est vrai que monsieur votre père était marin...

– Oui... et il m'a de bonne heure initié à tous les détails de la navigation. Pendant les périodes où il se trouvait à terre, et qu'il cherchait autant que possible à faire coïncider avec mes vacances d'écolier, il louait un petit cotre et m'emmenait en mer. Je faisais la manœuvre avec lui, j'apprenais tout ce qui concerne la conduite d'un navire – d'autant plus vite que, dans notre famille, on naît marin, depuis... le plus lointain ancêtre que je me connaisse. De telle sorte que je serais en mesure de commander ce yacht sans difficulté.

– Pourquoi, en ce cas, n'avez-vous pas choisi la marine au lieu des études médicales ?

Elle levait sur lui un regard interrogateur, un beau regard brillant d'un très vif intérêt.

– La vocation du médecin l'emportait sur l'autre, irrésistiblement. Voyant cela, mon père m'a dit : « Va où ton goût le plus fort te pousse. »

Et je ne le regrette pas. Mais il me serait néanmoins fort agréable de parcourir les mers sur un bâtiment comme celui-ci.

– Oh ! je le comprends ! dit en riant Viviane. Eh bien ! cherchez à vous faire agréer comme médecin par le possesseur de ce yacht. Vous auriez là, sans doute, tout le loisir de poursuivre vos études, car un tel poste doit être une sinécure.

Un éclair d'ironie, comme elle lui en avait vu parfois, traversa le regard d'Alwyn à cette innocente plaisanterie.

– La solution serait excellente, en effet. Malheureusement, l'emploi doit être occupé... et je n'ai d'ailleurs pas les recommandations nécessaires pour y atteindre jamais. Peu importe, je suis satisfait de mon sort. Il ne me reste plus qu'à trouver celle qui partagerait les joies et les épreuves de mon existence. Je n'aurai pas à lui offrir la fortune, mais une vie digne, un nom honorable, une affection fidèle et, je l'espère, un avenir meilleur que le présent.

Il ne regardait plus M^{lle} de Coëtbray, en parlant ainsi d'une voix grave où ne se discernait

aucune nuance d'émotion. Ses yeux pensifs et altiers s'attachaient sur le yacht immobile, à l'arrière duquel flottaient le pavillon anglais et un autre, blanc comme neige, sur lequel se détachaient de petites flammes couleur de feu.

Viviane sentit une soudaine chaleur monter à son visage. Ses mains nerveuses, tout à coup tremblantes, s'agrippèrent aux pierres de la murette. Que disait-il ? Que fallait-il comprendre ? Elle étouffait un peu sous le coup d'une émotion profonde.

Une joie grisante la pénétrait, gonflait son cœur jusqu'à la souffrance...

Maintenant, Alwyn tournait la tête et regardait la jeune fille avec une attention un peu songeuse.

– Je souhaiterais vous entretenir bientôt d'un projet qui réaliserait mes désirs, en même temps que je me ferais mieux connaître de vous. Cela est indispensable, car j'estime que la plus complète loyauté doit se trouver à la base de toute entente.

L'émotion serrait Viviane à la gorge, lui

enlevant la parole. Elle continuait de tenir le front un peu baissé, pour ne pas montrer au docteur Clenmare ses yeux qui lui révéleraient le trouble violent de son cœur. Mais elle frémit longuement sous la main ferme qui se posait sur son épaule.

– Regardez ce pavillon. C'est celui des marquis de Rusfolk, dont je vous ai dit la devise tout à l'heure. Des flammes sur champ de neige. Armoiries parlantes, prétend-on, car cette race issue d'un hardi pirate, d'un « roi de mer » venu du fond de la Scandinavie au temps des invasions en Grande-Bretagne, a presque toujours produit des hommes au cœur de feu sous des dehors glacés. « La Glace et le Feu. » Ceci peut faire fondre cela, parfois.

La voix d'Alwyn, d'abord grave et profonde, devenait presque un murmure. Entre les lèvres fermes, si bien dessinées, passait un léger sourire sardonique. Mais Viviane ne le regardait toujours pas. Elle était saisie d'une sorte de peur – peur non d'Alwyn, mais d'elle-même. Elle craignait de rencontrer ce regard et de n'avoir plus la force de retenir le cri qui lui montait aux lèvres, le

brûlant aveu : « Je vous aime... Je suis à vous. »

À ce moment, les lévriers du docteur apparurent, venant du jardin. La jeune fille se détourna avec vivacité, les caressa longuement, admira une fois de plus leur beauté. On s'était étonné, dans le pays, que le docteur Clenmare eût de ces animaux de race que M. d'Olbars, bon connaisseur, estimait à un très haut prix. Alwyn avait expliqué qu'ils étaient issus d'un couple appartenant à son père, lequel l'avait reçu en présent dans sa jeunesse. Plusieurs personnes avaient déjà offert une somme considérable de ces deux bêtes superbes, mais il refusait de les vendre et ne voulait même pas s'engager pour leur prochaine progéniture.

Les deux jeunes gens revinrent au logis, précédés ou suivis tour à tour par les chiens bondissants, dont Viviane bénissait en secret l'arrivée. Alwyn, maintenant, parlait de la soirée à la Ville-Querdec, qui devait avoir lieu le surlendemain. Il disait avec une pointe de raillerie dans l'accent :

– M. Desmuriers va nous charmer, j'imagine,

dans le rôle de jeune premier qu'il a choisi ?

– Je ne sais... Il joue sans naturel, avec affectation...

Viviane, l'esprit encore en désarroi, le cœur tumultueux, répondait machinalement.

– Cela ne me surprend pas. Mais je crois que vous nous donnerez une compensation. Il me reste à souhaiter qu'aucun malade ne vienne m'empêcher d'aller vous entendre et vous applaudir, ce soir-là.

– Je l'espère aussi... Je regretterais tant... balbutia Viviane.

Vraiment, il savait être aimable quand il le voulait, ce docteur Clenmare. Il pouvait même devenir un redoutable charmeur, sans quitter son air de réserve altière – rien qu'avec une lueur dans le regard, un sourire sur ses lèvres sérieuses, une intonation adoucie dans la voix impérieuse, qui avait des inflexions étrangement prenantes, parfois.

Dans le salon, M^{me} Clenmare attendait les deux jeunes gens près du thé préparé. Alwyn en

but rapidement une tasse et prit congé de Viviane, car il avait promis d'aller voir M. d'Olbars avant la fin de cet après-midi. M^{lle} de Coëtbray s'attarda peu après son départ. Elle n'avait pas recouvré toute sa présence d'esprit et ne se trouvait guère en état de soutenir une conversation, même avec une aussi futile interlocutrice que M^{me} Clenmare – laquelle, d'ailleurs, semblait singulièrement distraite ou préoccupée aujourd'hui.

Elle s'en alla par le petit chemin creux, le long des haies où commençaient de rougir les mûres. Un peu plus loin, elle prit un sentier qui traversait un petit bois et raccourcissait la route jusqu'à la Ville-Querdec. Mais elle ne voulait pas rentrer encore au manoir. Il fallait, auparavant, qu'elle calmât cette émotion, cette fièvre.

Elle s'assit donc sur le tronc d'un sapin couché au bord du chemin.

Une brise fraîche, venue de l'est, caressait le front brûlant, soulevait les cheveux noirs frisés qui tombaient en mèches légères sur la nuque penchée. Dans l'ombre du grand chapeau blanc,

les yeux brillèrent, puis devenaient sombres, pleins d'effroi.

Car Viviane devait s'avouer avec angoisse, en cet instant où elle se trouvait seule en face d'elle-même, qu'elle s'était prise au piège dressé pour le docteur Clenmare. Si celui-ci, comme ses paroles le donnaient à croire, n'était pas resté insensible à son égard, un fait apparaissait beaucoup plus certain encore : c'est que l'amour la possédait, elle qui avait voulu vaincre et qui devait se reconnaître la vaincue.

Oui, vaincue par lui ! Car elle sentait bien que cet homme, même s'il l'aimait, resterait le conquérant, le maître, et qu'il prendrait tout pouvoir sur elle.

Alors... alors ? Il allait demander sa main... et elle répondrait... quoi ?

Elle appuya ses deux petits poings contre sa poitrine haletante. Ah ! elle n'avait jamais pensé jusqu'ici que pareil choix lui serait offert ! Le docteur Clenmare, qu'elle aimait... Le docteur Clenmare, sans fortune, ayant la charge de sa mère, avec un avenir incertain... et, d'autre part,

l'espoir d'être demandée par Desmuriers qui lui apporterait argent et situation mondaine...

Desmuriers !... Le fantoche comparé à l'homme de haute valeur... Desmuriers qui avait de bonnes rentes, un confortable appartement à Vannes et pour qui, à chaque saison, le meilleur tailleur de Rennes confectionnait les plus nouveaux modèles.

Là-haut, sur le petit plateau, il y avait un logis délabré, quelques meubles sans valeur... et un jeune savant à la mine de grand seigneur qui portait, avec une altière indifférence, des vêtements usés...

« Je n'hésiterai jamais entre mes études scientifiques et la perspective de gagner beaucoup d'argent. »

Voilà ce qu'il avait dit, un jour. Et elle lui avait répondu qu'elle le comprenait. Mensonge ! Perfide parole de la femme cherchant à se faire aimer !

Non, non, elle ne comprenait pas ce désintéressement. De l'argent, elle en voulait...

beaucoup, le plus possible. Au-dessus de l'amour, il y avait la vie large, élégante, semée de distractions. Jamais elle n'en accepterait une autre... Jamais ! Fallût-il souffrir... fallût-il se briser le cœur, elle répondrait par un refus à la demande que lui avait laissé prévoir le docteur Clenmare.

Brusquement elle se leva, ramassa son ombrelle qui avait glissé à terre et reprit sa route dans le bois éclairé des reflets du soleil déclinant. Maintenant, elle était pâle, avec des traits crispés, des yeux douloureux, mais résolu. En approchant du manoir, elle essaya de composer son visage pour en effacer les dernières traces de l'émotion violente qui venait de la bouleverser. Néanmoins, M^{me} de Friollet, quand elle vint s'asseoir près d'elle, fit remarquer :

– Tu as bien mauvaise mine, ma petite ! Es-tu souffrante ?

– J'ai un assez fort mal de tête, chère cousine. Mais il va se dissiper bien vite, je l'espère, avec un peu de mouvement et de distraction. Car il reste encore bien des choses à préparer pour

après-demain.

Toute cette soirée, elle parla beaucoup, montra un grand entrain, essaya de s'étourdir, se montra fort coquette avec Desmuriers – sans réussir à éloigner le souvenir qui hantait sa pensée, qui occupait souverainement son cœur.

VII

Alwyn, après une assez longue visite à M. d'Olbars, reprit sans hâte le chemin de son logis. Parfois, une échappée sur le golfe lui laissait apercevoir le yacht à l'ancre, sur lequel tombaient les derniers reflets du couchant. Un élégant canot où ramaient quatre matelots vêtus de blanc regagnait en ce moment le bord. Mais Alwyn ne s'arrêta pas pour contempler de nouveau le navire dont il avait si bien décrit à Viviane les perfections. Il atteignit bientôt son logis, écarta d'un geste impatient les chiens qui venaient quêter des caresses et entra dans le vestibule où apparut aussitôt Faâli.

– Un marin anglais vient d'apporter une lettre pour Monsieur, dit l'Hindou en s'inclinant.

– Tu l'as déposée dans ma chambre ?

– Oui, Monsieur.

Au moment où Alwyn mettait le pied sur la première marche de l'escalier, M^{me} Clenmare apparut au seuil de la salle. Elle était un peu rouge et semblait très animée.

– Alwyn... ce yacht... cette lettre... dit-elle, la voix un peu oppressée.

– Eh bien ! c'est le yacht de lord Rusfolk... et la lettre est de lui, probablement.

Elle regarda avec un peu d'effarement le calme et froid visage de son fils.

– Qu'est-ce que... qu'est-ce que cela veut dire ?

– Je n'en sais rien encore, ma mère.

Sur ces mots, Alwyn continua de gravir l'escalier d'un pas leste et souple, mais sans plus de hâte qu'à l'ordinaire.

Sur la table de bois peint en noir qui lui servait de bureau était placée une enveloppe d'épais papier satiné. Alwyn la prit et, d'une main légèrement frémissante, il brisa le cachet qui portait un semis de flammes surmonté d'une petite couronne de marquis. La carte qu'il sortit

contenait ces mots, tracés d'une écriture large, un peu tremblée :

« Lord Rusfolk souhaiterait avoir un entretien avec le docteur Clenmare, demain vers dix heures du matin, sur son yacht à l'ancre dans le golfe. Un canot l'attendra au petit embarcadère le plus proche pour le conduire à destination. »

Alwyn posa la carte sur la table couverte de livres, de brochures, de revues scientifiques et fit quelques pas à travers la pièce austère, meublée d'un étroit petit lit, d'une toilette et d'une armoire de bois peint. Une émotion profonde tendait les traits de son visage, donnait à ses yeux un ardent éclat. Il s'approcha de la fenêtre et, pendant quelques instants, considéra le yacht allongé sur la mer que nuançaient de rose et d'or pâle les derniers reflets de lumière. Puis il se détourna et vint à la table, devant laquelle il s'assit. Toute trace d'émotion avait disparu de sa physionomie. Ce fut d'une main très calme qu'il attira vers lui un cahier de papier blanc, déjà en partie couvert

de notes, pour continuer le travail commencé.

Quand Alwyn, le lendemain, atteignit l'embarcadère désigné, il y trouva le canot avec ses rameurs vêtus de blanc, qu'admiraient quelques enfants de pêcheurs. Un marin d'une cinquantaine d'années, portant les insignes de capitaine, se promenait de long en large sur le petit môle. Il vint à l'arrivant et demanda en un français teinté d'accent britannique :

– Docteur Clenmare ?

– Lui-même.

– Capitaine Harry Maxwell, commandant le yacht *Ice and Fire*.

Les deux hommes se saluèrent. Puis, sur l'invitation du capitaine, Alwyn embarqua et s'assit sur le banc d'arrière garni d'un somptueux tapis de Perse. Le canot s'éloigna aussitôt et fut en peu d'instant contre les flancs du yacht. Alwyn gravit lestement l'escalier de la coupée où le précédait Maxwell. Sur le pont, celui-ci se tourna vers le jeune homme auquel il témoignait une visible déférence.

– J'ai ordre de vous conduire vers lord Rusfolk, monsieur.

– Je vous suis, dit laconiquement Alwyn.

Un escalier en bois précieux conduisait à un couloir garni d'épais tapis, au milieu duquel se tenait debout un valet en livrée sombre dont le col et les revers de manches portaient, brodées en or, les flammes figurant dans les armoiries du maître de céans.

– Annoncez à Sa Seigneurie que le docteur Clenmare se tient à sa disposition, dit le capitaine.

Le valet alla frapper à une porte placée au fond du couloir, disparut un instant et revint en annonçant :

– Sa Seigneurie attend M. le docteur.

Puis il s'effaça et Alwyn entra dans un salon meublé à l'orientale, avec une somptuosité raffinée du plus haut goût. Enfoncé dans les coussins d'un divan, un grand vieillard très maigre, à mine hautaine, achevait de boire le contenu d'une tasse d'argent dont un valet de

chambre tenait devant lui la soucoupe délicatement ciselée. Il inclina la tête pour répondre au salut respectueux et aisé de l'arrivant, tendit la tasse au domestique dont le regard enveloppait ardemment Alwyn et le congédia par ces mots :

– Allez, Thornton.

Puis il sortit d'une poche de sa robe de chambre brochée de soie un petit mouchoir dont il s'essuya la moustache, tandis que ses yeux d'un bleu-vert, brillants dans la face émaciée, s'attachaient sur le jeune homme qui se tenait à quelques pas de lui, dans une attitude à la fois fière et déférente.

– Approchez, Alwyn Clenmare... Asseyez-vous ici...

Il désignait le divan, près de lui. Alwyn obéit. Ainsi rapprochés, le vieillard et le jeune homme présentaient une ressemblance aussi frappante qu'il peut en exister entre ces deux âges de la vie, entre un homme malade et un autre dans la plénitude de ses forces, de la santé.

Lord Rusfolk, de sa main décharnée, prit celle d'Alwyn, longue et fine. Pendant un moment, il considéra le jeune homme qui soutint cet examen sans embarras, et même avec un peu de hauteur. Puis une lueur passa dans le regard du vieux lord qui dit, avec un accent de joie, orgueilleuse :

– Oui, vous êtes un vrai Clenmare, je le vois. Physiquement, et de caractère aussi, je le sais.

– Comment le savez-vous, mylord ? D'où me connaissez-vous ?

– J'ai fait prendre des renseignements sur vous, depuis quelque temps – depuis que je suis très malade et que je songe à réparer avant de mourir... Car je ne devais pas continuer de porter contre vous l'ostracisme qu'avait mérité votre père. Celui-ci a méconnu gravement mon autorité paternelle en épousant M^{lle} de Pardelou contre ma volonté ; mais il n'y avait pas là mésalliance proprement dite et j'aurais dû, après sa mort, vous appeler près de moi. La fin prochaine, je le répète, m'a ramené à l'entière justice. Alwyn, j'avais d'abord résolu de léguer à votre oncle, mon fils Algernon, ceux de mes biens qui ne sont

pas substitués. Mais il n'en sera plus ainsi. Tout appartiendra à vous, mon petit-fils, marquis de Rusfolk, après ma mort. Algernon et sa fille recevront de vous les rentes nécessaires à leur existence, comme ils les ont reçues de moi jusqu'ici. Vous serez l'un des plus puissants lords d'Angleterre – et je ne doute pas, en vous voyant, que vous ne sachiez porter le poids d'un grand nom et d'une immense fortune.

– Je l'espère, avec l'aide divine, dit gravement Alwyn.

– Votre père vous a bien élevé, je le sais. Il a fait de vous un homme, dans toute l'acception du terme. Je n'ignore pas non plus qu'il a souffert de pénibles désillusions...

La physionomie d'Alwyn eut une contraction rapide.

– Vous touchez là un point douloureux, mylord, dit le jeune homme avec une légère altération dans la voix. J'ai vu souffrir mon père... et j'ai eu peine à pardonner. Le devoir filial est dur, parfois. Cependant, je crois avoir fait mon possible pour n'y pas manquer.

– Fort bien. Mais quel exemple paternel vous serve, Alwyn. N’engagez pas votre vie inconsidérément, pour l’amour d’un joli visage, avant de bien connaître la nature de la femme que vous songerez à prendre pour épouse.

– C’est, en effet, mon intention.

– Vous exercez la profession de médecin dans ce petit pays ?

– Oui, mylord. Je gagnais ainsi ma vie et celle de ma mère, dont les faibles rentes ne pouvaient suffire à notre entretien.

– Pourquoi, depuis la mort de votre oncle Robert, n’avez-vous pas pris le titre de lord Asbury, qui vous revenait de droit, et réclamé l’apanage qui s’y trouve attaché ?

Un éclair d’ardente fierté passa dans le regard d’Alwyn.

– Vous aviez écarté de vous mon père, mylord, vous lui aviez infligé l’affront et la douleur de le rejeter du nombre de vos fils. Il ne me convenait pas de vous réclamer ce qui était mon droit ; j’attendais de votre honneur, de votre

justice, que vous me le rendiez vous-même.

– Orgueilleux comme un vrai Clenmare !

Les yeux du vieillard brillaient en s’attachant sur l’altière physionomie d’Alwyn.

– Eh bien ! prenez-le maintenant, ce titre. Quant à vos revenus, écrivez à mon premier intendant, Harriston, pour qu’il vous en donne le détail et faites-vous envoyer telle somme qui vous conviendra. Au reste, vous aurez bientôt la disposition de tous mes biens. J’ai fort peu de temps à vivre. Puisque vous êtes médecin, il vous sera facile de vous en convaincre.

Et, sans émotion apparente, lord Rusfolk décrivit à son petit-fils les symptômes de la maladie qui le minait depuis près de deux ans.

– Il existe une très grave ulcération de l’estomac, attribuée par les médecins à l’abus que j’ai fait, autrefois, de forts condiments. L’un d’eux, cependant, plus perspicace peut-être que ses confrères, a prononcé le mot de poison...

Alwyn eut un léger sursaut.

– De poison ?

Un pli d'amertume souleva la lèvre du vieillard.

– Il y a eu, jadis, chez nous, au cours des siècles, bien des drames plus ou moins secrets où ce moyen jouait un grand rôle. On prétend même qu'un lord Abel Clenmare, qui vivait au XVI^e siècle, – l'âge d'or des empoisonneurs, – avait composé une drogue merveilleuse, laquelle envoyait tout doucement les gens de vie à trépas sans qu'on pût découvrir la moindre trace du crime. Toutefois, les médocastres de ce temps ignoraient beaucoup de choses qui ne passeraient pas inaperçues à ceux d'aujourd'hui. Aussi, après ma mort, – et j'ai d'ailleurs consigné cette volonté dans mon testament, – vous ferez faire l'autopsie de mon corps, en votre présence, par mon médecin particulier et un autre que je désigne, le professeur Farnett, de Londres.

Lord Rusfolk parlait avec autant de calme que s'il n'eût pas été question de lui-même dans ces funèbres détails. Alwyn, le visage frémissant, dit avec une émotion qu'il ne cherchait pas à contenir :

– Mais il est peut-être temps encore de vous soigner ! Et si vous vous défiez de quelqu'un il faut...

Lord Rusfolk l'interrompt d'un geste lassé :

– J'ai soixante-quinze ans, songez-y, Alwyn. Le mal a fait son œuvre en moi, quelle que soit encore la vigueur de mon tempérament. Pour ralentir ses progrès, – en admettant l'existence d'une manœuvre criminelle, – je vis depuis plusieurs mois sur ce yacht, où je me suis entouré de gens sûrs – que je crois tels, du moins. Celui à qui je puis me fier sans réserve est Thornton, mon premier valet de chambre, que vous avez vu tout à l'heure. Il vous sera très dévoué aussi, car il avait un grand attachement pour votre père. Un autre fidèle est Harriston, mon intendant. Tous deux, quand je ne serai plus, vous serviront de toute leur âme... Mais nous aurons le temps de revenir sur ce sujet, car j'espère vivre encore un peu de temps. Vous viendrez vous installer près de moi, le plus tôt possible...

– Je ne puis laisser ma clientèle sans m'assurer un remplaçant, mylord.

Le vieillard fronça les sourcils.

– Donnez une forte somme à quelque médecin
besogneau qui sera enchanté d’assumer ce
remplacement dès maintenant.

– Ma conscience professionnelle m’interdit de
placer un confrère quelconque près de ceux qui
m’ont accordé leur confiance et de laisser du jour
au lendemain les malades auxquels j’ai
commencé de donner mes soins.

L’accent d’Alwyn était calme, décidé, sans
raideur. Lord Rusfolk, les dents un peu serrées,
les yeux assombris, paraissait prêt à riposter
impérieusement. Deux volontés inflexibles, deux
orgueils semblables allaient se heurter, sans
doute... Mais Alwyn sourit tout à coup et dit avec
une ironie légère :

– Il ne faut pas vous étonner de trouver chez
moi des décisions difficiles à réduire. Je ne suis
pas pour rien un Clenmare. J’en ai les défauts –
et, je l’espère, les qualités.

La physionomie du vieux lord, soudainement,
changeait, frémissait d’émotion. Une voix

tremblante murmura :

– Vous avez le sourire de votre grand-mère... tout à fait son sourire... Tenez, la voici.

Sur une table, près de lui, lord Rusfolk prit une miniature et la tendit à son petit-fils.

Elle représentait une jeune femme brune, non pas régulièrement jolie, mais charmante par la grâce de l'expression et par le sourire discret, à peine esquissé, entrouvrant légèrement des lèvres au dessin très pur.

C'était la marquise de Rusfolk, morte à trente-cinq ans, et que son mari avait passionnément aimée, comme, disait la tradition, savaient le faire ces Clenmare en apparence tout de glace.

– Mon père avait un petit portrait d'elle, dit Alwyn. Il ne pouvait parler sans émotion de cette mère très chère, toujours présente à sa pensée.

– C'était une femme admirable, dit lord Rusfolk en reprenant la miniature d'une main un peu tremblante. Je vous souhaite de trouver une compagne semblable, mon fils.

Alwyn eut un sourire sceptique.

– Je ne serai pas si exigeant, très probablement. Les femmes telles que ma grand-mère, unissant le charme, l'intelligence à une grande élévation de caractère, sont l'exception. Il faudra donc me contenter de l'à-peu-près, sans doute.

– Qui sait ! Je vous dirai quelque chose à notre prochaine entrevue, Alwyn. Aujourd'hui, c'est assez... Il me faut maintenant du repos. Mais venez demain déjeuner avec moi. Nous avons bien des choses à décider, à organiser... Et tâchez de trouver un moyen pour venir le plus tôt possible vous installer ici.

– Je songe à un de mes anciens camarades d'école, qui cherche un endroit tranquille où il puisse exercer tout en soignant une santé atteinte. Aussitôt chez moi, je vais lui écrire.

– C'est cela, écrivez, télégraphiez même. J'ai grande hâte de vous avoir près de moi, mon enfant... Quant à lady Clenmare, amenez-la-moi un jour qui vous sera agréable. Je la recevrai avec tous les égards dus à la veuve de mon fils, à la mère de mon petit-fils.

– Je n'en doute pas, mylord. Ma mère vous sera présentée dans quelques jours. Mais je désire, pour peu de temps d'ailleurs, que mon changement de situation ne soit pas encore ébruité. Aurez-vous la bonté de recommander la discrétion à ceux de votre entourage qui auraient pu recevoir quelque confiance ?

– Le capitaine et Thornton seuls soupçonnent quelque chose. Je vais vous présenter à Maxwell sous votre véritable titre, afin qu'au cas où je disparaîtrais subitement il puisse certifier qu'il y a eu complet accord entre nous. Mais je me porte garant de son silence, tant que je ne l'en délierais pas. Quant à Thornton, il n'existe pas d'être plus discret.

Lord Rusfolk sonna, donna un ordre à un vigoureux nègre qui se présenta. Peu d'instants après apparut le capitaine.

– Maxwell, voici Alwyn Clenmare, lord Asbury, mon petit-fils, qui, après moi, sera l'héritier du titre et de tous les biens de Rusfolk. Vous lui continuerez le dévouement que vous me portiez, je n'en doute point.

– En effet, mylord, j’y suis entièrement disposé, répondit le capitaine Maxwell en attachant sur le jeune homme un loyal regard.

Il serra la main que lui tendait Alwyn. Lord Rusfolk demanda, tout en enveloppant d’un coup d’œil, où la satisfaction se mêlait de quelque orgueil, la personne de son petit-fils :

– Avez-vous, mon cher, le goût héréditaire des Clenmare pour les choses de la mer ?

– Je crois pouvoir dire que je suis un bon marin, mylord, grâce à mon père.

– Tant mieux, tant mieux ! Vous naviguerez tant que vous voudrez, maintenant. Cela ne nuira point à vos travaux scientifiques, si vous comptez les continuer.

– Certes ! Ils sont la grande satisfaction de ma vie. Je ne saurais les sacrifier à rien ni à personne, à moins d’un devoir absolu.

– Eh bien ! vous les continuerez comme il vous plaira. Ce sera nouveau et original de voir un marquis de Rusfolk médecin. Allons, et demain, Alwyn... À demain, mon fils. Capitaine

Maxwell, veuillez reconduire à terre lord Asbury, qui doit rester pour toi, jusqu'à nouvel ordre, le docteur Clenmare.

VIII

Une trentaine d'années auparavant, dans un antique château du pays breton, vivaient une vieille dame infirme, la comtesse de Pardelou, et sa petite-fille Armelle, dernière descendante d'une noble famille bretonne.

Armelle avait seize ans. Elle était petite, fine, délicieusement jolie, avec des grâces d'enfant et des souplesses de chatte. Sa fortune se limitait à quelques rentes et au château délabré de Fazélec, entouré de landes. La grand-mère la choyait, et, non moins qu'elle, une vieille institutrice, qui n'avait jamais sérieusement cherché à modifier quelque peu ce cerveau d'oiselet, ce cœur insouciant, léger comme la feuille que balaie le vent, ingénument rusé, avide de satisfactions matérielles et de vie brillante.

Or, il advint qu'un jeune Anglais, de passage dans le pays, s'éprit follement de

M^{lle} de Pardelou. Il se nommait lord Henry Clenmare et était le second fils du marquis de Rusfolk, l'un des premiers et des plus opulents seigneurs du Royaume-Uni. Ayant adressé une demande en mariage qui fut accueillie avec enthousiasme, il se rendit en Angleterre pour faire part de son choix à lord Rusfolk. Mais celui-ci répondit à cette communication par un « non » catégorique. Son fils aîné, Robert, toujours faible et malade, presque infirme, ne pouvait songer au mariage. Henry était donc appelé à hériter du titre et son père lui avait choisi une femme dans la plus haute aristocratie anglaise. Ainsi donc, il fallait renoncer à M^{lle} de Pardelou.

La vieille race des Clenmare, issue d'un roi Scandinave qui, après une longue carrière de pirate, s'était établi sur la terre de Grande-Bretagne, avait toujours eu à travers les siècles une réputation méritée d'orgueilleuse ténacité, de volonté intraitable, de fougue singulièrement cachée sous la plus froide apparence. Ni lord Walter Rusfolk ni son fils cadet ne dérogeaient à la tradition. Henry refusa d'obéir à la sommation paternelle, en déclarant qu'il se trouvait engagé,

mais que, sans cela même, il lui serait impossible de renoncer à celle qui avait pris tout son cœur. Ce fut la rupture totale entre le père et le fils. Les frères d'Henry, Robert, lord Asbury, et lord Algernon Clenmare, reçurent l'ordre de cesser tous rapports avec lui. Les larges subsides versés par le marquis aux cadets qui n'avaient point d'apanage comme l'aîné, furent supprimés au rebelle. Henry dut chercher une situation. Il entra dans la marine marchande, utilisant ainsi ses aptitudes particulières et les connaissances acquises pour sa distraction.

Armelle voyait disparaître le rêve éblouissant qui s'était un instant présenté à ses yeux fascinés. Pendant assez longtemps, elle conserva l'espoir que lord Rusfolk pardonnerait. Mais les mois, les années passèrent et le père demeura inflexible. Trois enfants étaient nés. M^{me} Clenmare – car Henry ne portait pas son titre de lord, jugé incompatible avec sa situation – habitait Bordeaux où son mari venait résider hors de ses périodes de navigation. Son intérieur eût été dans le plus entier désordre, ses enfants complètement négligés, sans le fidèle Faâli. Elle était la nullité,

l'inconscience, la futilité personnifiées. Ce joli papillon ne savait que butiner les fleurs de la vie à sa portée. Henry Clenmare perdait une à une les illusions auxquelles il essayait de se rattacher. La puérilité du caractère, chez M^{lle} de Pardelou, n'avait pu échapper à un homme de son intelligence, mais il l'attribuait à sa grande jeunesse et à l'existence menée entre ces deux vieilles dames, l'aïeule et l'institutrice, qui la traitaient en petite fille trop gâtée. Cette puérilité lui avait paru délicieuse et il s'était complu à la pensée d'être le maître, l'initiateur de l'intelligence toute neuve, de l'âme mal éveillée encore. Mais rien n'avait eu prise sur cette intelligence et sur cette âme incurablement médiocres. L'amour maternel lui-même n'existait qu'à l'état embryonnaire. M^{me} Clenmare caressait volontiers ses enfants, mais les oubliait facilement toute une journée et se montrait incapable de les soigner dans leurs petites maladies. Pour son mari, elle se montrait insouciant de sa santé, témoignant d'une singulière ruse dès qu'elle souhaitait obtenir de lui quelque chose.

À Bordeaux, elle avait fait des relations. De bonnes personnes, trouvant cette jolie femme sympathique dans son isolement, l'invitaient à des réunions. Puis elle eut quelques amies plus mondaines et, pour s'habiller élégamment, fit des dépenses trop fortes pour le budget d'Henry Clenmare. Aux reproches de celui-ci, elle opposait une aimable force d'inertie, puis recommençait dès l'embarquement de son mari. Les enfants étaient laissés aux soins de Faâli, qui les entourait du plus grand dévouement. L'Hindou, secrètement, détestait M^{me} Clenmare, car il n'ignorait point que son maître bien-aimé souffrait profondément par elle. Pour ne pas augmenter encore cette souffrance, il cachait soigneusement à M. Clenmare ce qu'un hasard lui avait appris : les légèretés de conduite que se permettait la jolie Armelle. Mais un autre hasard les révéla à Henry. Débarquant un jour à Bordeaux plus tôt qu'il ne l'avait pensé, il se rendit à Biarritz, où se trouvait à ce moment sa femme, avec les enfants. Quand il arriva à la villa louée par elle, on venait d'y apporter les corps sans vie du petit Richard et de la petite Maud,

que le flot avait ramenés.

Alwyn, l'aîné, hors de lui, cria au père atterré :

– Ils se sont noyés pendant que maman les oubliait pour écouter le capitaine Farin, qui était à genoux devant elle !

Et Faâli, sous le coup de la fureur, parla enfin, lui aussi.

Le malheureux Clenmare avalait jusqu'à la lie le contenu du calice qu'il s'était préparé en épousant Armelle de Pardelou. Au premier moment, le sang impétueux des Clenmare faillit l'emporter. Il se dressa comme un justicier devant la jeune femme épouvantée, lui jeta en quelques mots à la figure son horreur et son mépris. Puis, reprenant aussitôt la maîtrise de soi qui était une des qualités de sa race, il dit avec un dédain glacial :

– Désormais, vous n'êtes plus rien pour moi. Je vous supporterai puisque Dieu nous a unis, mais, au fond du cœur, je me considère comme n'ayant plus d'épouse.

Avant de rembarquer, il mit Alwyn dans un

bon collègue et envoya sa femme au château de Fazélec où, depuis plusieurs années déjà, était morte l'aïeule. Armelle devait vivre là, servie par Faâli. M. Clenmare lui laissait le petit revenu de sa dot, augmenté d'une rente suffisante pour qu'elle menât une existence simple et retirée. Aux vacances, Alwyn venait à Fazélec et le père faisait son possible pour s'y trouver à ce moment-là. Tous deux s'en allaient sur mer, ou bien entreprenaient de longues promenades pédestres aux alentours. Très habile en tous les sports, Henry les enseignait à son fils qui montrait sur ce point de rares dispositions. Mais il lui donnait aussi de profondes leçons morales, malheureusement entachées de cet orgueil trop habituel aux Clenmare. Il cultivait la jeune énergie, la tendait comme un arc pour la période de vie difficile qu'aurait sans doute à traverser Alwyn, avant qu'il héritât du titre et des biens de lord Rusfolk.

Contre la maladie envahissante, Henry Clenmare luttait avec un froid courage. Elle le terrassa enfin, l'année où Alwyn commençait ses études médicales. Il traîna pendant plus d'un an,

soigné par Faâli, avant de s'éteindre dans les bras de son fils.

Au moment de l'exil d'Armelle à Fazélec, M. Clenmare avait eu la désagréable surprise d'apprendre que sa femme laissait à Bordeaux de fortes dettes. Pour les rembourser, il avait pris chaque année sur le revenu de sa situation. Il lui fallait, en outre, payer l'éducation d'Alwyn, qu'il voulait aussi complète que possible, en vue de l'avenir auquel il était appelé. Si bien qu'à sa mort les économies réalisées atteignaient à peine la somme nécessaire pour que le jeune homme, après lui, pût continuer ses études à Paris.

– Ne craignez rien, mon père, je saurai arriver au but que je me suis fixé ! dit fermement Alwyn quand le mourant lui fit part de ses inquiétudes à ce sujet.

Il commença dès lors une austère existence de travail et de privations. Admirablement doué au point de vue intellectuel, il étonnait ses maîtres par sa facilité, par ses intuitions, par les rares aptitudes pour la carrière médicale qui, de plus en plus, se découvraient en lui. Aussi les études,

l'internat, avaient-ils pu être réduits au minimum. Il quittait alors Paris, emportant l'estime, l'admiration de ses maîtres, la sympathie quelque peu déférente de ses camarades, avec assez froide, car il leur imposait par sa réserve et son air de fierté pensive.

M^{me} Clenmare, jusqu'à la mort de son mari, avait vécu à Fazélec. Elle se soumettait à cette existence par peur d'Henry. Tant qu'il s'était montré bon, patient à son égard, elle n'avait eu souci de lui obéir. Mais devant l'homme froid, résolu, autoritaire, sa lâcheté avait tremblé. Un autre Henry se dévoilait à elle, qu'elle sentait implacable, prêt à briser toute résistance. Aussi n'avait-elle jamais affronté celle-ci.

Après que M. Clenmare eut disparu, Alwyn, pour diminuer les dépenses, fit venir à Paris sa mère et Faâli. Tous trois vivaient dans un modeste logement. Faâli avait ordre de veiller strictement à ce que M^{me} Clenmare ne fît aucune dépense inconsidérée, aucune démarche dont Alwyn ne connût le but. Elle se trouvait ainsi tenue dans une étroite dépendance, dont elle

n'avait osé secouer le joug – car plus encore qu'elle n'avait craint son mari, elle redoutait son fils.

– Sois toujours déférent pour ta mère, remplis à son égard ton devoir filial, avait dit avant de mourir Henry Clenmare au jeune homme dont il n'ignorait point les secrètes révoltes, le ressentiment mal assoupi, le mépris difficilement combattu.

Alwyn ne pouvait oublier ce qu'avait connu ou deviné sa précoce intelligence d'enfant ; il se souvenait de la terrible souffrance paternelle, un instant dévoilée devant lui, et qu'il n'avait ensuite cessé de sentir sous la froide impassibilité dont se masquait M. Clenmare. Tous deux, ce père et ce fils, s'étaient profondément aimés sans que cette affection s'épanchât au-dehors. Ils se comprenaient dans le silence, et jamais M. Clenmare n'avait eu besoin de s'expliquer au sujet de sa femme, de l'autorité qu'Alwyn, après lui, devait prendre pour elle. Il savait que le jeune homme la connaissait autant que lui et qu'une seule recommandation était nécessaire : le

pardon, le respect filial couvrant les défaillances, les lâchetés, les petitesesses de l'âme maternelle.

Alwyn l'avait compris et lui avait obéi. M^{me} Clenmare ne pouvait reprocher à son fils un manque de déférence ni un mouvement de colère. Il lui laissait, comme le faisait son père, le revenu de sa petite fortune qu'elle employait à son gré, pour sa toilette ou ses futiles distractions. Elle ne manquait de rien en fait de nécessaire, et Alwyn se fût plutôt privé pour le lui procurer. Aucun soin ne lui faisait défaut dès qu'elle se trouvait souffrante. Alwyn remplissait à la lettre le vœu de son père : « Accomplis à son égard ton devoir filial. » Mais nul – sauf peut-être le fidèle Faâli – ne pouvait se douter de ce que lui coûtait cette stricte observation du précepte divin : « Honore ton père et ta mère. »

Quant à son cœur, il restait fermé comme il l'avait toujours été pour la mère frivole, à l'âme nulle, au cœur léger. Fermé, glacial, insensible aux chagrins puérils, aux ruses, vite déjouées, aux essais de câline tendresse. M^{me} Clenmare, dès avant la mort de son mari, s'était prise de crainte

pour ce fils dont la hautaine froideur et la supériorité intellectuelle l'écrasaient. Puis elle avait senti le poids de cette volonté inflexible, plus inflexible encore que ne l'avait été celle d'Henry Clenmare. Et elle s'était soumise, tremblant devant un froncement de sourcils, guettant avec effroi, dans les yeux couleur de mer, la lueur d'impatience ou de contrariété bien connue, acquiesçant à toutes les décisions d'Alwyn avec un peureux empressement et n'osant plus en prendre elle-même avant d'avoir l'avis de son fils.

Telle était la situation au moment où lord Rusfolk avait appelé près de lui son petit-fils.

IX

Dans la seconde entrevue qu'Alwyn eut avec le vieux lord, il fut très peu question de ce passé. Sur la demande de son aïeul, Alwyn parla brièvement de ses années d'études, des recherches scientifiques auxquelles il s'adonnait. À certaines remarques de lord Rusfolk, il s'aperçut que celui-ci était très au courant de son existence depuis quelques années. Sans doute avait-il voulu se renseigner sur l'héritier du titre, connaître s'il était digne de continuer la lignée des marquis de Rusfolk.

– Je sais que vous avez mené à Paris la vie d'un bénédictin, Alwyn.

Le vieillard enfonçait son maigre corps dans les coussins du divan sur lequel, près de lui, était assis Alwyn. Ils venaient de quitter la salle à manger décorée avec un luxe délicat, où des valets en livrée marron et argent avaient servi au

docteur Clenmare – car lord Rusfolk ne buvait que du lait – des mets exquis apprêtés par le chef français. À la remarque de son aïeul, Alwyn eut un rapide sourire.

– C’est exact, mylord.

– Vous n’avez cependant pas dû manquer de tentations, Alwyn Clenmare ?

Le vieillard se soulevait légèrement pour poser la main sur l’épaule de son petit-fils, en plongeant son regard dans les yeux profonds qui, soudain, parurent traversés d’un éclair.

– J’avais promis à mon père, je m’étais promis à moi-même de ne pas céder à ces tentations-là. Or, un Clenmare tient toujours sa parole, quoi qu’il lui en coûte.

Lord Rusfolk eut un hochement de tête approbateur.

– Henry a eu raison de vous prémunir contre les pièges féminins. Mais je me doute que, de vous-même, vous auriez su en découvrir le danger.

– Très probablement. Il existe en moi

beaucoup de méfiance et jamais je ne me laisserai aller à l'attrait que pourra m'inspirer une femme, avant de la connaître.

– Hum !... Connaître une femme, c'est quelquefois une entreprise bien difficile... pour ne pas dire impossible, dans certains cas. Il est vrai que je vous soupçonne très clairvoyant, Alwyn... Ainsi donc, votre cœur n'a point parlé encore ? Vous n'avez pas d'engagement ?

– D'engagement précis, non. Mais j'ai tout dernièrement préparé les voies à une demande.

La physionomie du vieillard témoigna d'une vive contrariété.

– Ah ! Qui donc ?

– Une jeune fille d'excellente noblesse bretonne par son père, descendant par sa grand-mère maternelle des Ferlaud, du Staffordshire. Elle est fort jolie, intelligente, bien élevée, pourvue d'une très petite dot. Mais elle a des goûts mondains, elle aime la toilette, les distractions, la vie large... toutes choses que le docteur Clenmare ne peut lui offrir.

– Et que lui donnerait à profusion lord Asbury.

– Précisément. Or, c'est le docteur Clenmare qui la demandera en mariage. Il ne lui est pas indifférent, je le sais...

– Hé ! hé ! je m'en doute ! Les femmes ne nous voient jamais d'un œil indifférent, nous autres Clenmare... et vous avez tout particulièrement des yeux qui doivent avoir une bien grande puissance, Wynnie. Eh bien ! je suppose que vous voulez savoir ceci : la jeune fille fera-t-elle passer l'amour avant l'intérêt ? Acceptera-t-elle d'épouser le docteur Clenmare sans fortune.

– C'est cela même. Je ne puis encore bien savoir si cette nature est capable d'atteindre à une certaine élévation morale et si elle est droite, loyale. Je la connaîtrai par ce moyen. M^{lle} de Coëtbray a montré à mon égard quelque coquetterie, discrète mais très habile. Si elle songeait au mariage, je ne lui en fais pas un crime ; au cas contraire, elle a agi déloyalement – et je me féliciterai du résultat de l'épreuve, si dur qu'il doive être pour elle. Car j'ai horreur de tout

ce qui est manœuvre, intrigue, vaniteuses coquetteries de femme.

Lord Rusfolk approuva encore de la tête. Puis il demanda :

– Si je comprends bien, vous n’êtes pas très épris ?

– Non, je ne l’aime pas encore, au sens vrai que je donne à ce mot. Elle me plaît seulement. Depuis quelques mois, je songeais à me marier, et cette jeune fille m’a paru digne d’une sérieuse observation. Voilà tout.

– Quand pensez-vous faire cette demande ?

– Si j’en trouve l’occasion, ce soir même.

– Tâchez de régler cela, car si vous êtes refusé...

À ces mots, une sorte de petit rire silencieux agita le vieillard.

– Si vous êtes refusé, lord Asbury, je vous dirai ce que j’avais rêvé pour vous. Et même je vais vous le dire maintenant ; car, indépendamment de toute idée de mariage, je voudrais vous donner la mission de retrouver

votre cousine Ahélya Dolmane.

Il laissa passer un petit silence avant de demander :

– Votre père vous a-t-il quelquefois parlé de Geoffrey Dolmane ?

– Oui, assez souvent. Ce cousin était le seul de sa famille qui eût conservé, au début du moins, quelques rapports avec lui.

– Oui, ils avaient beaucoup d'affection l'un pour l'autre. Mais Geoffrey était un grand voyageur, un peu cerveau brûlé. Il cessa d'écrire à Henry probablement quand commença la série de ses aventures... Avez-vous su qu'il s'était marié aux Indes ?

– Non, pas du tout.

– C'est bien cela. Donc, en explorant notre empire de là-bas, il connut une jeune *ranie*¹ fort belle dont il s'éprit et qui devint, elle aussi, amoureuse de lui. Ils s'épousèrent selon le rite brahmanique et, en secret, firent bénir leur mariage par le prêtre d'une mission catholique

¹ Reine.

voisine.

« Le petit État dont la ranie Ahélya était souveraine se trouvait situé dans le Bundelkund, sur les contreforts des monts Windhya. L'Angleterre y exerçait une suzeraineté surtout nominale. En réalité, Mahore était demeuré à peu près indépendant sous le règne du père d'Ahélya. Et celle-ci laissait le pouvoir à un brahme du nom de Marindra qui l'exerçait d'une façon absolue.

« Les sujets de la ranie avaient vu avec déplaisir son union avec un Anglais. Mais Marindra n'y avait fait que mollement objection. Ce fut quelques mois après seulement, grâce à la révélation d'un serviteur dévoué, que Geoffrey et sa femme apprirent le complot formé par le brahme et quelques complices pour les faire mourir et remplacer Ahélya par un jeune prince, son cousin. La ranie voulait fuir, mais Geoffrey s'y refusa. Il réussit à faire saisir Marindra, qui fut emprisonné. Quelques jours après, on trouva le brahme sans vie. Ses complices semblaient avoir disparu, devant l'énergique attitude du mari de la ranie. Pendant trois années, Geoffrey et

Ahélya vécut paisiblement. Au bout de ce temps leur naquit un fils et l'année suivante, une fille qui reçut les noms d'Ahélya-Mary. La jeune mère paraissait bien remise quand, un matin, on la trouva morte. Un cobra capel était enroulé autour de son cou et elle avait succombé à la terrible morsure.

« Geoffrey n'hésita pas à voir là une vengeance des amis de Marindra. Bien mieux, il en vint à penser même que le brahme avait simulé la mort, grâce à des procédés connus de certains fakirs et prêtres de la religion brahmanique. Malheureusement, il ne pouvait s'en assurer, car il avait permis autrefois que le corps fût rendu à la famille.

« Dès lors, il fit exercer une surveillance assidue autour de ses enfants. Cependant un jour, on trouva le cadavre du petit Robert dans un étang proche du palais. Alors, Geoffrey, torturé de chagrin et d'angoisse, malade depuis la mort de sa femme, résolut d'abandonner ce pays maudit, de soustraire sa fille au sort qui semblait immanquablement l'attendre. Avec l'aide de

Taruby, son fidèle serviteur malabare, et d'une femme du pays dévouée à la ranie défunte et à l'enfant, il réussit à s'enfuir, regagna l'Angleterre, vint me demander un refuge et une protection pour l'enfant. Car lui se mourait. Bien que blâmant certains de ses goûts trop aventureux, j'avais toujours eu une grande affection pour cette nature loyale, énergique, honorable, et je fus heureux d'adoucir ses derniers moments en lui promettant que sa fille ne manquerait d'aucune aide morale ou matérielle.

« – Méfiez-vous de Marindra, me recommanda-t-il, car il n'est pas d'être plus vindicatif. S'il vit encore, comme je le crains, il pourrait chercher à poursuivre jusqu'ici l'entier accomplissement de sa vengeance.

« À cela, je ne croyais guère. Cet homme avait ce qu'il voulait, c'est-à-dire la place libre. L'existence de la petite fille devait peu lui importer.

« Je fis élever Ahélya soigneusement par une gouvernante choisie. Je lui donnai les meilleurs

professeurs. Elle montrait une rare intelligence, une grande vivacité d'esprit, sa nature semblait très franche, généreuse, fière, mais portée vers une trop grande indépendance. Il existait d'ailleurs chez elle beaucoup d'orgueil, difficilement maté par la religion qu'elle pratiquait avec une ferveur un peu capricieuse ; de même lui fallait-il lutter fortement pour contenir ses très vives antipathies – et surtout celle que lui inspirait lady Aurora, ma petite-fille, la fille de votre oncle Algernon, plus âgée de six ans. »

Ici, lord Rusfolk fit une assez longue pause. Son visage émacié avait eu, l'espace de quelques secondes, une contraction de souffrance. Alwyn, qui l'écoutait avec le plus vif intérêt, caressait distraitement les oreilles d'un des lévriers gris, semblables aux siens, qui ne quittaient guère le vieux lord.

– En dépit de ces quelques défauts, Ahélya était un être charmant. La beauté de sa mère, la grâce très séduisante de son père, s'unissaient en elle. Elle ignorait la coquetterie, elle avait un

cœur simple et pur, qui donnait difficilement son affection parce que, disait-elle, il lui serait trop affreux d'avoir à la retirer... Et voilà que cette enfant, comme elle atteignait sa quinzième année, – c'est-à-dire il y a un an environ, – fut enlevée avec l'*ayali*¹ qui avait continué de demeurer près d'elle.

– Enlevée ? Par qui ?

– Nous supposons que ce fut Marindra, ou quelqu'un de ses séides. L'*ayali* dut favoriser le rapt. Taruby, le domestique hindou, avait depuis quelque temps des doutes au sujet de cette femme, probablement gagnée soit par des menaces, soit par des promesses.

– Mais si ce brahme a agi par vengeance, il y a fort à craindre que la pauvre enfant n'existe plus !

– Attendez ! Taruby m'a appris quelque chose. Ahélya porte sur la tempe droite un tout petit signe qui affecte la forme d'une fleur de lotus. Dans la famille des rajahs de Mahore, quelques femmes, au cours des siècles, ont été favorisées de cette marque à laquelle les prêtres du

¹ Servante.

brahmanisme attribuaient une origine divine.

« La privilégiée, objet d'une grande vénération, vivait entourée de respect et d'hommages. On la mariait à un prince de sa race, pour que se perpétuât dans la famille ce signe glorieux, faveur de la divinité... Or, l'ayali savait que sa jeune maîtresse en était gratifiée et, comme elle la chérissait, elle se sera empressée d'apprendre le fait aux ravisseurs pour préserver la vie d'Ahélya. »

– Je ne comprends pas bien... Puisque cette femme avait de l'affection pour sa maîtresse, dans quel dessein s'est-elle prêtée à l'enlèvement ?

– Je suppose que Marindra a dû agir, poussé à la fois par la crainte et par les idées religieuses. Puis encore l'ayali n'a-t-elle pu considérer, Ahélya portant le signe sacré, qu'elle contribuait au bonheur de celle-ci en la ramenant là où elle serait plus que reine, de par la faveur divine dont elle se trouvait honorée ? Cette Pundmani était une âme simple, une intelligence médiocre, et elle a pu agir avec très bonne foi, surtout si

Marindra ou quelque autre brahme a usé de l'influence que lui donnait son caractère religieux sur une femme demeurée fidèle au culte brahmanique.

– Et vous croyez que ledit Marindra aura renoncé à sa vengeance quand il aura connu l'existence de la fleur de lotus ?

Il y avait une nuance de scepticisme dans l'accent d'Alwyn.

– Je l'espère, du moins. Certains préjugés, certaines superstitions demeurent fort vivaces là-bas, même dans les classes élevées... et Marindra, en admettant qu'il n'y accorde personnellement pas d'importance, risquerait trop en les méprisant. Voilà du moins ce que m'a affirmé Taruby. Ce brave garçon, aussi intelligent que dévoué, se trouve depuis plusieurs mois dans le Bundelkund, où il cherche à découvrir en quelle retraite est enfermée Ahélya. Jusqu'ici, il n'a obtenu aucun résultat... Et j'ai songé que, peut-être, vous qui êtes jeune, énergique, vaillant, vous accepteriez d'entreprendre cette recherche, d'enlever la pauvre enfant à ceux qui la

retiennent prisonnière, car j'ai promis à son père de veiller sur elle, de la préserver de tout danger. Or, elle est en grand péril, elle doit souffrir, se désespérer en voyant passer les jours. Et moi, je ne peux plus rien... Je vais mourir. La tâche vous revient, Alwyn...

– Je l'accepte comme un impérieux devoir, mylord.

– Bien. Je n'attendais pas moins de vous. Taruby se trouvera là-bas pour vous aider. Du reste, nous reparlerons de cela... Mais il faut que je vous dise encore ce que j'avais rêvé. Mon cher Alwyn, Ahélya serait pour vous la plus charmante des épouses...

Le jeune homme, dont le buste s'appuyait avec quelque nonchalance aux coussins du divan, se redressa légèrement, le visage durci, une lueur dans le regard.

– Une enfant ! Oh ! non, cela, jamais !

– Une enfant ! Que dites-vous là ? Ahélya, par sa mère, est fille de l'Inde et, à seize ans, elle peut être comparée à nos jeunes personnes de

vingt ans.

– Physiquement, peut-être, mais la nature morale est encore en voie d'évolution ! Défauts, qualités, aspirations, tout peut être énigme encore, chez une âme placée entre l'enfance et la complète formation. Or, je ne veux pas d'énigme à déchiffrer. Je ne veux pas de ces « âmes neuves », ou prétendues telles, où l'on risque de faire quelque pénible découverte, ni de ces femmes-enfants qui n'ont de l'enfant que les défauts.

La voix d'Alwyn devenait incisive, sarcastique et presque dure.

– J'aime mieux une femme telle que Viviane de Coëtbray, assez loin de la perfection, mais dont la personnalité est bien formée, les défauts et qualités bien établis. Si je ne l'épouse pas, je chercherai quelqu'un d'autre réunissant les mêmes conditions. Mais votre petite cousine, mylord, ne saurait convenir au fils d'Henry Clenmare et d'Armelle de Pardelou.

Lord Rusfolk prit la main de son petit-fils et la serra d'une forte étreinte.

– Je vous comprends, dit-il simplement.

Ils restèrent un long moment silencieux. Puis, le vieillard reprit :

– Après moi, vous devrez continuer de protéger cette petite Ahélya si, comme je l'espère, vous l'enlevez à ses ravisseurs. Geoffrey n'avait qu'une assez mince fortune, qu'il a dépensée dans ses voyages. En fuyant les Indes, il avait emporté quelques bijoux de prix. Mais il reste peu de chose à l'enfant, je la défrayais de tout... Et je compte sur vous, Alwyn, pour lui continuer cette aide pécuniaire, en même temps qu'il vous appartiendra d'être son conseiller et son protecteur.

– Je ne manquerai pas à ce devoir, mylord.

– Et maintenant, un mot encore...

Lord Rusfolk, soudainement, paraissait embarrassé, douloureusement hésitant.

– Je ne vous ai pas encore parlé de votre oncle Algernon. Il fut un bon fils pour moi... du moins, je crois...

Le vieillard s'interrompt, comme oppressé.

Ses lèvres remuèrent un instant, sans qu'un mot s'en échappât. Enfin, il put continuer :

– Vous l'étudierez avec soin, Alwyn. C'est un homme de bien. Vous verrez... vous jugerez... Il est... il est... difficile à connaître.

Les mots sortaient avec peine des lèvres frémissantes. Lord Rusfolk qui, jusqu'alors, tenait les yeux un peu baissés, les leva tout à coup pour les plonger dans le regard surpris d'Alwyn.

– Mais vous allez me promettre, Alwyn, sur la mémoire de votre père... me promettre de ne jamais épouser votre cousine lady Aurora Clenmare !

Avant que le jeune homme eût pu répondre, il continuait avec une sorte de précipitation :

– Nous n'avons jamais admis les mariages entre cousins germains... D'ailleurs, Aurora ne vous conviendrait pas. Mais il est possible qu'Algernon essaie de vous circonvenir... et elle-même possède un certain charme... C'est... c'est une nature inquiétante. Prenez garde !

– Je vous fais la promesse que vous désirez, mylord.

Le vieillard soupira profondément. Ses traits semblaient tout à coup plus creusés, son teint plus blême. Entre ses mains froides, légèrement tremblantes, il pressa la main d'Alwyn.

– Il est terrible, voyez-vous, de douter... de ne plus savoir si les êtres qui sont notre chair et notre sang méritent notre intérêt ou bien notre malédiction. Affreuse chose, Alwyn, et que j'endure depuis quelque temps. Voilà pourquoi j'ai voulu vous avertir pour que la défiance vous préserve...

Il s'interrompit, les traits crispés. Ses yeux se fermèrent et il s'affaissa dans les coussins d'Orient.

Alwyn sonna et ordonna au serviteur qui se présenta :

– Envoyez-moi Thornton.

Quand le valet de chambre entra, il vit le jeune homme penché vers lord Rusfolk, dont il tenait le poignet. En relevant la tête, Alwyn demanda :

– Votre maître a-t-il eu déjà de ces défaillances ?

– Oui, quelquefois, Monsieur...

Thornton prononçait ce dernier mot avec quelque hésitation.

– Vous a-t-il fait part des craintes, de soupçons concernant la cause de cette maladie ?

Le valet eut un tressaillement sur son visage rasé, une lueur dans les yeux francs et tristes.

– Sa Seigneurie n'a prononcé que quelques mots, par hasard... assez pour que je comprenne qu'il avait l'idée de... du poison.

– Supposez-vous qu'il y ait à cette idée-là quelque sérieux fondement ?

La physionomie de Thornton se troubla, sous l'afflux d'une vive émotion.

– Je ne puis dire que j'ai une preuve, monsieur... non, non, malheureusement, je n'en ai pas. Il n'y a que... que l'instinct. Aussi, je n'oserais jamais prononcer un nom.

– C'est bien, nous reparlerons plus tard de

cela. Donnez-moi de l'éther, puis préparez le lit de lord Rusfolk. Nous le coucherons aussitôt qu'il aura repris connaissance... Un mot encore : son médecin habituel paraît-il un honnête homme ?

– Un très honnête homme, je crois, monsieur.

– Savez-vous si lord Rusfolk lui a fait part de ses craintes ?

– Oui, il l'a fait. Mais le docteur Morton assure qu'il n'en est rien – comme d'ailleurs tous les médecins, sauf un, que Sa Seigneurie a consultés.

Alwyn eut un bref hochement de tête. Puis, sans plus prononcer un mot, il s'occupa de faire revenir à lui le vieillard.

X

– Viviane, la belle des belles !

Desmuriers jetait ce compliment à la figure de M^{lle} de Coëtbray qu'il rencontrait dans la salle de billard où était aménagé le petit théâtre sur lequel tous deux allaient jouer tout à l'heure.

Elle paraissait de fait très en beauté. Sa robe de tulle maïs, dont le corsage découvrait des épaules élégantes, était garnie fort gracieusement de grandes marguerites et de coquelicots. Les mêmes fleurs disposées dans la chevelure en faisaient ressortir les sombres reflets. Une certaine fièvre dans le regard, une animation un peu nerveuse, un petit cerne sous les yeux noirs donnaient un charme particulier à cette beauté que saluait le baron Desmuriers.

Un sourire forcé vint aux lèvres de Viviane. Avec un enjouement apparent, elle plaisanta le jeune homme sur son admiration et l'envoya

inspecter une dernière fois la petite pièce réservée à l'habillage afin de constater que rien ne manquait des costumes et accessoires nécessaires. Délivrée de lui, elle alla s'asseoir pour quelques instants dans la bibliothèque, pièce étroite et longue transformée ce soir en fumoir et salle de jeux. Une grande lassitude, beaucoup plus morale que physique, lui donnait par moments un intense désir de repos, de solitude. Mais, en même temps, elle redoutait de retrouver la souffrance qui la hantait, la pensée dont le mouvement, la distraction pouvaient seuls la délivrer pendant quelques instants.

La pensée que, bientôt, ce soir peut-être, – le docteur Clenmare lui demanderait si elle voulait devenir sa femme. Et elle répondrait non... il fallait qu'elle répondît non.

Ah ! si elle pouvait, avant qu'il parlât, lui faire comprendre l'inutilité de cette démarche ! Car elle craignait le pouvoir que cet homme avait pris sur son cœur. Elle craignait que, d'un regard, il la fît faiblir... et elle savait bien qu'elle regretterait plus tard d'avoir cédé à un tel entraînement,

d'avoir accepté ce mariage.

Oui, lui faire entendre qu'elle n'était pas faite pour l'existence dont il semblait si bien se contenter... qu'elle avait d'autres aspirations, d'autres rêves...

Dans le salon voisin entraient M^{me} de Friollet, accompagnée de ses amis anglais Mr et Mrs Preston. Notables négociants de Londres maintenant retirés des affaires, ils se trouvaient depuis quelques jours en Bretagne et, cet après-midi, étaient arrivés à la Ville-Querdec pour y passer la semaine.

M^{me} de Friollet appela sa jeune cousine pour lui donner quelques dernières instructions. Presque aussitôt après commencèrent d'arriver les invités.

Viviane, tout en bavardant et en s'occupant des hôtes du manoir, guettait avec angoisse l'apparition du docteur Clenmare. Mais ni lui ni sa mère n'étaient là encore quand M^{lle} de Coëtbray alla échanger sa toilette de soirée contre le costume villageois dans lequel elle devait paraître sur la scène.

Son rôle était su parfaitement et elle ne manquait pas d'aplomb. Le premier acte, en dépit ou peut-être même à cause de sa nervosité, fut joué avec grand brio. Tandis que les applaudissements la saluaient, le rideau, mal agencé, se baissait trop lentement. Viviane, un sourire de commande aux lèvres, tourna machinalement la tête vers une des portes-fenêtres ouvertes sur le jardin. Là, dans l'embrasure, une haute silhouette se dressait, une tête fière apparaissait dans la pénombre. Viviane, avec un soudain frémissement, se détourna et suivit Desmuriers, son partenaire, qui se retirait de la scène en souriant du bout des lèvres aux applaudissements.

Le sujet de la pièce était celui-ci : une jeune paysanne se voit courtisée par un riche fermier, brutal et lourdaud, en même temps que par un jeune et beau valet dont toute la fortune consiste, en deux bras robustes et beaucoup de vaillance. La jeune fille est un peu coquette, aime bien la toilette, elle hésite quelque temps devant l'or que fait briller à ses yeux le lourdaud. Mais, enfin, elle choisit le beau valet qu'elle aime et s'écrie :

« Jamais je n'aurais pu t'oublier, Jean-Marie ! »

On jugea, dans l'auditoire, que M^{lle} de Coëtbray se montrait inférieure dans le second acte. Mais on l'attribua à la nullité de son partenaire. Comment, en effet, jouer avec une apparence de conviction ce rôle d'amoureuse désintéressée, quand l'objet du sacrifice se trouvait représenté par un aussi piteux acteur que Desmuriers ?

Cependant, on n'en applaudit pas avec moins d'enthousiasme au baisser du rideau. Viviane alla remettre sa robe de soirée, dans la pièce où d'autres jeunes personnes s'habillaient pour les tableaux vivants qui devaient suivre un assez court entracte. Elle eût voulu s'attarder là indéfiniment, mais il fallait reparaître parmi les invités, affronter la présence du docteur Clenmare.

Comme elle traversait la salle de billard, M. d'Olbars se détacha d'un groupe d'invités et vint à elle, des compliments à la bouche.

– Très bien, votre jeu, mademoiselle ! Du naturel... beaucoup de charme...

– Oh ! ne me dites pas cela ! J’ai conscience, au contraire, d’avoir joué fort mal...

Son cœur battait avec violence, une rougeur de fièvre montait à ses joues. Mais il fallait parler, saisir l’occasion, car il y avait là, a quelques pas, la silhouette altière, la belle tête énergique aux yeux dominateurs...

– Mais je n’en suis pas étonnée. Cette pièce me plaisait peu. Je trouve les idées exprimées par Yvonne fort exagérées... En théorie, c’est fort beau. Mais une chaumière et un cœur suffisent difficilement dans la vie. Pour moi, je ne m’en contenterais pas.

– Et vous auriez bien raison ! dit une dame d’âge mûr, fort parée. C’est de la poésie, tout cela... et la prose seule est utile dans l’existence.

– Permettez, permettez ! protesta M. d’Olbars. Un peu d’idéalisme, parfois... et si l’amour se met de la partie...

– Oh ! l’idéalisme, dit Viviane avec un léger mouvement d’épaules... – Sa voix avait un accent d’amer sarcasme – j’en fais assez peu de cas. Et

l'amour, lui, n'est trop souvent qu'une chimère. Il me semble impossible de vivre sans fortune, dans une situation médiocre. Je ne me sens véritablement pas faite pour ce sort-là.

– Quel sort ? demanda Desmuriers qui s'avavançait et n'avait entendu que les derniers mots.

– Une demi-pauvreté... comme celle de la jeune paysanne que j'incarnais tout à l'heure.

– Ah ! je crois bien ! Vous êtes faite pour tenir dans la vie réelle les rôles de princesse, de reine entourée, encensée...

– Eh bien ! paye-lui ses toilettes et des distractions de reine, imbécile, si tu as le courage d'épouser une femme sans dot ! dit, entre les dents, M. d'Olbars.

Il jetait un coup d'œil furtif vers le docteur Clenmare que lui aussi avait aperçu. L'idée de sa fille, au sujet des sentiments du jeune médecin à l'égard de Viviane, était entrée en son esprit. Or il ne doutait point qu'Alwyn n'eût entendu les paroles de M^{lle} de Coëtbray. Mais on ne pouvait

discerner sur cet impassible visage l'impression produite. Le docteur vint à M. d'Olbars, lui parla avec cette amabilité réservée qu'il avait coutume de lui témoigner, sans que rien en son accent trahît la moindre émotion. L'autre pensa :

« Annette s'est probablement trompée... Ou bien le sentiment n'était pas bien fort encore. Vraiment, il doit être assez difficile à émouvoir, cet homme-là. »

Tout en parlant, les deux hommes se dirigeaient vers le salon voisin. Mrs Preston, assise près de son ami, demanda :

– Qui est ce jeune homme si bien, de fort grand air ?

– Là-bas... C'est le médecin du pays – un de vos compatriotes, pour moitié du moins, car sa mère est Française. Tenez, je vais vous le présenter...

De son éventail, M^{me} de Friollet faisait signe à Alwyn, qui s'approcha.

– Docteur, mon amie Mrs Preston souhaite faire votre connaissance. Le docteur Clenmare,

dont j'apprécie fort les bons soins.

Mrs Preston eut un petit mouvement de surprise.

– Clenmare ? C'est le nom d'une des plus grandes familles du Royaume-Uni et dont le chef est le marquis de Rusfolk.

– En effet, dit laconiquement Alwyn.

– Est-ce que vous appartenez à... ?

– Je suis, en effet, de cette famille.

– Oh ! je suis ravie de faire votre connaissance, docteur Clenmare... tout à fait ravie !...

Alwyn répondit quelques mots courtois et, saluant, s'éloigna. Mrs Preston, grasse et rubiconde personne, confia à l'oreille de M^{me} de Friollet :

– Ma chère, je ne suis pourtant pas timide... mais ce jeune homme a quelque chose qui impose, vraiment !

– Oh ! il n'est pas liant, ni même affable, c'est certain ! dit la vieille dame avec quelque aigreur.

Car, tout en faisant aimable visage à son médecin, elle lui en voulait secrètement de sa réserve quelque peu hautaine et du scepticisme qu'il laissait poindre au sujet des maux imaginaires de sa cliente. Aussi ne manquait-elle pas l'occasion de décocher – hors de sa présence – quelque épigramme ou quelque critique.

– Hé ! s'il est un Clenmare ! répliqua Mrs Preston. C'est une race très fière. Elle est une des plus anciennes et des plus nobles d'Angleterre. Lord Rusfolk, son chef, possède des biens immenses...

– Et le docteur Clenmare, lui, est presque pauvre.

– Les cadets, même dans nos plus grandes familles, sont parfois peu fortunés. Cependant, je suis étonnée... Oui, les cadets de Clenmare eux-mêmes doivent avoir assez de prestige dans notre aristocratie pour qu'il semble surprenant de voir l'un d'eux exercer comme médecin de campagne.

– Oh ! il a l'air d'un si fameux original ! Peut-être ne veut-il accepter aucune aide de sa famille... Connaissez-vous quelqu'un de celle-ci ?

Le marquis de Rusfolk...

Mrs Preston regarda son amie d'un air véritablement scandalisée.

– Mais, chère, vous ne semblez pas vous douter de la distance qui sépare les simples bourgeois que nous sommes, John et moi, d'un pair d'Angleterre qui a la plus ancienne généalogie du royaume, que notre reine traite de cousin... enfin, un haut et puissant seigneur avec lequel nous n'aurons jamais contact, bien certainement !

– Oui, je sais que, dans votre pays, on garde encore un très grand respect à l'égard de l'aristocratie... Enfin, pour en revenir au docteur Clenmare, je répète que c'est un original – assez bon médecin, dit-on, quoique pour mon compte je ne m'en aperçoive guère, mais surtout attaché à ses recherches scientifiques qui lui font négliger même les profits légitimés de sa profession. En revanche, il a une mère charmante – pas bien intelligente, évidemment, mais jolie encore, aimable, aimant le monde. Je comptais bien sur elle ce soir. Le docteur m'a dit qu'elle était

souffrante... Hum ! je me demande s'il ne s'agit pas d'une interdiction arbitraire de ce monsieur qui paraît exercer une autorité tyrannique sur la pauvre femme.

– C'est une physionomie bien intéressante ! murmura Mrs Preston qui suivait des yeux Alwyn. Du reste, j'ai entendu dire que les Clenmare étaient souvent des êtres sortant de l'ordinaire, physiquement ou intellectuellement – les deux ensemble, parfois. Celui-ci a un regard étonnant, superbe ! Ma chère, permettez-moi d'aller le signaler à John, qui sera enchanté de connaître un des membres de cette noble famille.

– Allez, allez, dit M^{me} de Friollet avec un petit sourire d'ironie.

Et elle songea :

« Ces Anglais, il suffit qu'un de leurs compatriotes appartienne au Gotha, fût-il pauvre comme Job, pour qu'ils le regardent avec une déférence ridicule. Et encore, sait-on si le docteur est vraiment bien de cette famille-là ? »

Viviane ne paraissait pas dans les tableaux

vivants. Mais, voulant éviter de rencontrer le docteur Clenmare, elle s'arrangea pour demeurer le plus longtemps possible dans la pièce servant de coulisses. Puis le bal commença. M^{lle} de Coëtbray avait grand succès. Très animée, très gaie en apparence, elle se grisait des compliments, de l'admiration discernée dans les regards masculins. Elle s'en grisait pour essayer d'oublier celui dont elle avait repoussé la demande, avant même que celle-ci fût formulée.

Desmuriers se montrait, près d'elle, fort empressé. Du reste, par ses coquettes manœuvres, elle provoquait la cour que lui faisait le jeune baron assez ouvertement pour que tous les hôtes de la Ville-Querdec s'en aperçussent. Et cela était parfaitement voulu de sa part. Puisque tout était fini maintenant entre le docteur et elle, puisque le rêve était définitivement brisé, il fallait se jeter à corps perdu dans la réalité, amener Desmuriers à se déclarer le plus tôt possible, entrer enfin dans l'existence facile et mondaine pour laquelle avait été sacrifié l'amour.

Alwyn ne dansait pas. Il parlait avec

M. d'Olbars, tout en regardant les évolutions des danseurs. À un moment, Viviane et Desmuriers passèrent si près des deux hommes qu'ils les frôlèrent. Viviane, la tête un peu renversée, riait doucement en écoutant le baron qui lui parlait à mi-voix, penché vers elle.

– Ne dirait-on pas voir deux amoureux ? dit Alwyn avec un accent de froide ironie.

M. d'Olbars retint un mouvement de surprise. Non, décidément, cet énigmatique Clenmare n'avait aucun sentiment sérieux pour M^{lle} de Coëtbray.

– Deux amoureux ? Hum ! j'en doute ! Lui, c'est possible... mais elle... !

– Si elle ne l'est pas de lui, elle peut l'être de sa fortune. Celle-ci apparaît beaucoup plus intéressante que la personnalité du mari, dans bien des cas.

M. d'Olbars se mit à rire, en regardant la physionomie sarcastique du jeune médecin.

– Vous ne pensez pas non plus que Desmuriers, abstraction faite de son argent, soit

le mari que puisse désirer une jeune personne telle que M^{lle} de Coëtbray ?

– Non, je ne le pense pas du tout. Mais il est peut-être le mari qu'elle mérite.

– Hé ! hé ! vous êtes sévère, docteur... mais il est possible que vous soyez juste dans votre appréciation. Ma fille est un peu de votre avis, je dois l'avouer.

– M^{me} Froment est une femme de grand bon sens, dont j'apprécie beaucoup l'opinion... Mais je vais maintenant vous laisser, monsieur. Il est temps que je regagne mon logis.

– Venez auparavant boire une coupe de Champagne avec moi ? Vous me permettrez bien cet extra, pour une fois ?

Alwyn sourit en répondant :

– Pour une fois, oui. J'espère d'ailleurs qu'une moins grande sévérité vous sera imposée dans quelque temps. À ce propos, je dois vous confier que, d'ici peu, un autre médecin prendra ma place...

M. d'Olbars eut un vif mouvement de

surprise.

– Quoi, vous nous quitteriez ?

– Mon grand-père désire m'avoir près de lui. Aussi vais-je abandonner l'exercice de la médecine pour m'occuper seulement de recherches scientifiques.

M. d'Olbars, avec une chaleur sincère, témoigna son regret de perdre un médecin très apprécié, en même temps que sympathique. En continuant de parler, les deux hommes gagnèrent le buffet. Sa coupe de Champagne bue, Alwyn prit congé de son interlocuteur et alla saluer M^{me} de Friollet. Celle-ci, assise au milieu d'un groupe formé des plus riches ou des plus élégants de ses hôtes, prit un air condescendant pour jeter négligemment ces mots au jeune médecin vêtu d'un habit démodé, devenu un peu trop étroit.

– Au revoir, docteur... au revoir. Mon souvenir à M^{me} Clenmare... Et à l'un de ces jours, n'est-ce pas ?

Alwyn avait encore aux lèvres le petit sourire de raillerie qu'y avait amené cette attitude de la

vieille dame, quand il croisa M^{lle} de Coëtbray à la porte du salon. Un peu de rougeur monta au beau teint clair, les yeux noirs se détournèrent légèrement, tandis que le docteur Clenmare, s'arrêtant, disait avec aisance :

– Je n'ai pu encore vous faire compliment, mademoiselle, sur la manière excellente dont vous avez joué le premier acte de cette pièce.

– Vous trouvez que je l'ai bien joué ?

Elle se raidissait pour se forcer à le regarder en face, froidement, et à sourire – car il était ridicule, insupportable d'éprouver cette souffrance, cette gêne devant lui.

– Certainement, très bien.

– Et le second ?

– En toute franchise, vous n'étiez pas tout à fait dans la note. Mais ce rôle avait de grandes difficultés. Un désintéressement comme celui d'Yvonne est du domaine romanesque, ou même chimérique, à peu d'exceptions près. Votre partenaire, d'ailleurs, n'était point tel qu'il l'eût fallu. M. Desmuriers en jeune valet pauvre et

travailleur... non, ce n'est pas cela !

Une lueur moqueuse étincelait dans les yeux d'Alwyn. La jeune fille rougit davantage. Une colère montait en elle, devant l'aisance du docteur, sa raillerie voilée, l'absence de toute émotion, chez cet homme qui avait semblé prêt à demander sa main et qui la considérait avec tant d'ironique froideur, elle, la reine de cette soirée.

– En effet, M. Desmuriers n'a pas fort bien compris ce rôle du jeune homme pauvre. Il eût mieux réussi, peut-être, s'il l'avait joué réellement dans la vie.

La voix était mordante, presque acerbe. Mais Viviane détournait un peu son regard, car les yeux d'Alwyn lui semblaient avoir un éclat insoutenable.

– Comme moi, sans doute ?

Un léger rire nuancé de sarcasme passait entre les lèvres du docteur.

– Hé ! vous avez raison ! J'ai connu la vie difficile, les privations, le dédain des gens qui jugent un homme d'après le chiffre de ses

revenus et l'élégance de sa tenue. Mais tout cela trempe une âme, quand elle a la force de mépriser cette bassesse humaine et de suivre sans défaillance la voie qu'elle s'est tracée. N'est-ce point votre avis, mademoiselle ?

– Certes. Je crois, en effet... Ah ! voici l'orchestre qui recommence... M. Desmuriers me cherche...

Viviane adressait au docteur un léger signe de tête et s'éloignait, le cœur battant de colère et de souffrance. Ce Clenmare ! Elle lui en voulait mortellement ! Il l'avait quelque temps ensorcelée par son étrange regard et par la supériorité de son intelligence, mais maintenant c'était fini... Il fallait que ce fût fini !

Et, pour mieux oublier, elle se mit à danser avec fougue, en essayant d'écouter les compliments de Desmuriers, tandis qu'à ses oreilles résonnait l'écho de ce rire sarcastique qu'elle venait d'entendre pour la première fois sur les lèvres du docteur Clenmare.

XI

Bien qu'Alwyn n'eût pas demandé le secret pour la confiance qu'il lui avait faite, M. d'Olbars, très discret, n'en souffla mot, sinon à sa fille. Mais le docteur Clenmare ayant reçu, en réponse au télégramme envoyé, une acceptation de son confrère, annonça aussitôt son prochain départ à quelques personnes, quatre jours après la soirée à la Ville-Querdec.

Et, le lendemain, il se rendit chez M^{me} de Friollet.

Viviane n'était pas au manoir pendant cette visite. Avec les Preston et Desmuriers, elle faisait une excursion du côté d'Auray. Assez tard, le soir, tous réintégrèrent la Ville-Querdec. Quand ils entrèrent dans le salon, M^{me} de Friollet vint à eux, la mine agitée.

— Venez vite apprendre quelque chose d'extraordinaire ! Quelque chose qui va vous

faire tomber des nues !

– Quoi donc ? demanda Desmuriers.

– Le docteur Clenmare...

– Eh bien ! il s'est tiré un coup de revolver, trouvant la vie trop difficile ?

– Ne dis pas de sottises, Adolphe ! Le docteur Clenmare est le petit-fils du marquis de Rusfolk... le petit-fils et l'héritier...

Les deux Preston jetèrent une exclamation. Viviane, pendant quelques secondes, crut que son cœur s'arrêtait.

– Qui ça, le marquis de Rusfolk ? demanda Desmuriers.

– L'un des plus grands seigneurs d'Angleterre, et des plus riches ! Le père du docteur s'était brouillé avec lui, mais le vieillard, très malade, a voulu se réconcilier avec son héritier. Ils se sont vus sur le yacht de lord Rusfolk, qui croisait ces jours-ci dans le golfe.

– Oui, j'ai aperçu... Un très beau bâtiment, marmotta le baron.

– Le docteur – ou plutôt lord Asbury, car c'est le titre auquel il a droit tant que vit son aïeul – va désormais demeurer près de celui-ci. Il nous quitte dans une huitaine de jours, après avoir installé comme remplaçant un de ses anciens condisciples... N'est-ce point là, dites, une étonnante histoire ?

– Un conte de fées ! s'exclama Mrs Preston. Quel changement d'existence ! ils ont un train de vie de princes, les marquis de Rusfolk ! Ah ! ma chère, je vous félicite d'être entrée en rapports d'amitié avec lord Asbury. Beaucoup, certes, voudraient avoir cet honneur !

M^{me} de Friollet retint une grimace.

Lord Asbury avait répondu par la plus froide politesse à l'affabilité empressée, aux compliments flatteurs de son hôtesse. Aujourd'hui, la condescendance venait de lui... Et la vieille dame avait eu nettement conscience qu'il n'oublierait pas certains froissements dont elle et certains de son entourage l'avaient gratifié.

Pendant le repas, on s'entretint avec animation de cet événement sensationnel. Desmuriers

cachait la rage que lui inspirait l'élévation de ce Clenmare détesté, jaloué déjà sourdement. Il songeait :

« Si j'avais pu prévoir cela, j'aurais fait l'aimable... et il m'aurait peut-être invité dans ce château dont parle Mr Preston, où lord Rusfolk recevait autrefois l'aristocratie anglaise et européenne. »

Viviane, les lèvres décolorées, les yeux cernés et brillants de fièvre, parlait par monosyllabes et essayait de faire bonne contenance. Mais, le dîner fini, elle prétexta un fort mal de tête pour se retirer.

M^{me} de Friollet la suivit hors du salon et lui prit le bras en chuchotant :

– Mignonne, tu as fait une fausse manœuvre l'autre jour en te montrant si coquette pour Adolphe, sous les yeux du docteur. Peut-être pourras-tu réparer cette maladresse si vraiment tu plais beaucoup à lord Asbury. Fais du moins ton possible pour cela, car songe donc... quel rêve ! quelle féerie !

Viviane, presque brusquement, retira son bras que pressait la main de la vieille dame.

– Il n'est plus temps...

Sa voix était rauque, à peine distincte.

– Du reste, il ne m'aime pas. Sans cela...
Bonsoir, ma cousine.

Elle s'éloigna, gravit l'escalier d'un pas chancelant. Ses jambes la portaient à peine. Quand elle fut dans sa chambre, elle s'écroula sur un fauteuil, à demi évanouie.

M^{me} de Friollet, les sourcils un peu froncés, revenait vers le salon. Elle songeait avec colère :

« Nous avons tous fait des pas de clerc ! Elle a raison, cette petite : il n'est plus temps. Surtout avec un homme de cette trempe-là, qui ne se laisse pas embobeliner. Mais aussi, pourquoi toutes ces cachotteries ? Quelle traîtrise ! Et cette petite M^{me} Clenmare qui ne voulait rien dire ! Elle avait peur de son fils, qui lui avait naturellement bien recommandé de se taire. Mais tout cela nous met dans une situation désagréable... et Viviane, si j'en crois sa mine, est

au désespoir. Il y a de quoi, d'ailleurs... D'autant plus que, si elle compte sur Adolphe pour avoir une compensation... »

Et, avec un petit rictus moqueur, la vieille dame rentra dans le salon où Mr Preston faisait la description, d'après un magazine anglais, de Loreyl-Castle, l'une des principales résidences de lord Rusfolk.

*

Pendant trois jours, une fièvre violente retint au lit M^{lle} de Coëtbray. Mais elle refusa obstinément l'offre que lui faisait sa cousine d'appeler le docteur Clenmare.

– Non, non, je n'ai pas besoin de médecin. Je ne veux personne ! personne ! répondait-elle avec une sorte d'affolement.

Le revoir, maintenant !... et avec la certitude qu'il devinerait aussitôt la cause de cette indisposition subite ? Ah ! plutôt mourir que de subir cette humiliation !

Le quatrième jour, elle put se lever et, le lendemain, elle descendit, reprit à peu près sa vie habituelle. Mais on ne parlait plus guère autour d'elle que de lord Asbury. C'était le grand sujet d'actualité. Tous les visiteurs qui venaient à la Ville-Querdec glosaient là-dessus à l'infini. Avec un mélange d'irritation douloureuse et de curiosité avide, M^{lle} de Coëtbray écoutait les détails donnés par les uns et les autres, quelques-uns fantaisistes, d'autres appris de M^{me} Clenmare – lady Clenmare, ainsi qu'on disait maintenant. Celle-ci vint un après-midi faire sa visite d'adieu au manoir. Elle était radieuse, semblait plus jeune que jamais. Son fils, le lendemain, s'embarquait sur le yacht de lord Rusfolk et elle l'accompagnait. Ils allaient, tous ensemble, regagner l'Angleterre, lord Asbury ayant persuadé son grand-père qu'il devait essayer un autre traitement pour sa maladie.

– J'ai vu l'autre jour lord Rusfolk, répondit-elle à une question de M^{me} de Friollet. Il a été aimable... autant qu'il peut l'être, je pense. Et il paraît déjà aimer beaucoup son petit-fils.

– Lord Asbury est si parfaitement bien, si remarquablement doué ! dit M^{me} de Friollet avec componction. Il apparaît tout à fait digne d’occuper ce haut rang.

Choyée, encensée par tous, la charmante lady Clenmare quitta la Ville-Querdec dans un ravissement qui apparaissait encore sur sa physionomie quand elle entra dans la salle où Alwyn, en buvant une tasse de thé, prenait quelques notes sur une revue médicale.

– Vous avez l’air bien joyeux, ma mère ! dit-il avec une intonation légèrement sardonique.

– Oh ! cher Wynnie, on a été si charmant pour moi à la Ville-Querdec ! M^{me} de Friollet est une délicieuse vieille dame, les Preston m’ont accablée de prévenances. Quant à M^{lle} de Coëtbray, il n’est personne de plus agréable. Mais elle n’avait pas bonne mine. Elle vient d’être fort souffrante, paraît-il.

– Ah ! dit nonchalamment Alwyn.

Il referma son cahier de notes et, lentement, acheva de boire son thé, pendant que lady

Clenmare ajoutait :

– M^{me} de Friollet m'a dit qu'elle espérait bien que vous garderiez bon souvenir de vos amis d'ici...

Alwyn eut un rire bref, chargé de raillerie.

– Les amis du docteur Clenmare ! Il y en a peu : le bon M. d'Olbars, sa fille, deux ou trois autres. Les amis de lord Asbury sont beaucoup plus nombreux, évidemment. Mais ils n'ont pas le même prix pour moi. À tout à l'heure, ma mère.

Lady Clenmare le suivit des yeux, tandis qu'il quittait la pièce. Elle murmura avec une moue de dépit :

– Quelles idées singulières il a, cet Alwyn ! Jamais je ne le comprendrai !

*

Viviane revit Alwyn le dimanche suivant, à la sortie de la messe. Le jeune homme, qui faisait

l'objet de l'attention générale, allait passer en saluant, quand M^{me} de Friollet l'aborda, souriante, empressée.

— Lord Asbury, je serais si heureuse de vous avoir à dîner ce soir, ainsi que lady Clenmare !

Il déclina l'invitation avec cette courtoisie légèrement altière qu'on lui avait toujours connue. Sa mère et lui s'embarquant le lendemain, ils avaient encore quelques arrangements à terminer. Viviane, qui se tenait à quelques pas derrière sa cousine, serrait d'une main nerveuse la poignée de son ombrelle. Elle essayait de se faire un visage impassible, de contenir sa violente émotion. Ses yeux rencontraient un regard de complète indifférence et le salut d'Alwyn, quand le jeune homme quitta le petit groupe de M^{me} de Friollet et de ses amis, fut aussi froid, aussi nuancé de hauteur pour elle que pour ceux qui l'entouraient. On remarqua d'autant plus l'amabilité que témoignait lord Asbury à M. d'Olbars et à M^{me} Froment chez qui, ainsi qu'on le savait déjà, sa mère et lui déjeunaient ce matin.

M^{me} de Friollet, très vexée, se montrait depuis plusieurs jours d'une humeur détestable, dans son intérieur. Desmuriers continuait de rager, d'autant que quelques plates avancées faites à lord Asbury avaient été accueillies avec le plus glacial dédain. Viviane, voulant les ménager tous deux, cachait sa propre irritabilité. Mais, dans l'après-midi de ce dimanche, elle se trouva tellement excédée par leur présence, et sa souffrance, ses regrets amers étaient si bien exaspérés par sa rencontre du matin avec Alwyn, qu'elle s'éclipsa vers quatre heures pour chercher un peu de solitude et de grand air.

Elle prit un sentier à travers la lande et s'en alla machinalement, sans but, presque sans pensée. Elle s'engagea dans un bois de pins et arriva à une fontaine creusée dans un bloc de granit qui abritait une primitive statue de Saint-Yves. Là, elle sursauta, comme sortant d'un rêve.

Alwyn, une cigarette aux lèvres, se tenait appuyé à la fontaine, avec ses lévriers étendus à ses pieds.

– Oh ! pardon... je... je vous dérange, balbutia

Viviane.

– Mais, mademoiselle, la fontaine de Saint-Yves appartient à tous !

Alwyn, jetant sa cigarette, saluait la jeune fille dont le visage venait de se colorer, à cette rencontre inattendue.

– J’aimais à y venir parfois, quand j’avais un moment de loisir. Ce lieu est charmant, il a un parfum de vieille Armorique auquel je trouve beaucoup d’attrait.

– Oui, vous aimez notre pays...

– Qui est aussi mon pays, puisque je suis à demi Breton.

– Mais vous l’oublierez sans doute là-bas... Vous allez devenir tout Anglais de par votre situation même.

– Tout Anglais, non. Plus Anglais que Français, oui, très probablement.

– Vous comptez cependant revenir parfois en France ?

– Oh ! certes !

C'était le ton d'une conversation mondaine, telle qu'ils l'auraient eue dans un salon.

Viviane faisait bonne contenance, au prix du plus pénible effort. Elle tendit la main à Alwyn – et, cette fois, sa voix trembla un peu en disant :

– Eh bien ! adieu, lord Asbury. Je vous souhaite d'être heureux dans votre nouvelle existence. Sans doute ne nous reverrons-nous jamais...

– On ne peut savoir. En tout cas, moi aussi, je forme des vœux pour que vous trouviez le bonheur désiré. Adieu, mademoiselle.

Il laissa retomber la main frémissante que ses doigts avaient légèrement serrée, puis s'éloigna avec ses chiens. Viviane le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu. Alors, elle se laissa glisser à genoux sur l'herbe et mit son visage entre ses mains, en gémissant :

– Ah ! c'est fini !... c'est fini ! Mais, maintenant, je souffrirai toujours ! Jamais je ne l'oublierai !

XII

Cédant à l'avis de son petit-fils, lord Rusfolk regagna Londres et s'installa à Clenmare House, vaste et superbe demeure bâtie sous le règne de Charles II. Mais, dès le lendemain, une crise violente se déclara et tous les soins ne purent l'empêcher d'expirer dans la soirée.

Tout aussitôt, Alwyn convoqua en entretien secret le docteur Morton, médecin particulier du défunt, et les deux médecins en renom appelés en consultation dans la journée. Il leur fit part des craintes de lord Rusfolk sur la cause de son mal, et termina par ces mots :

– L'autopsie s'impose, en ce cas. Mais nous devons y procéder sans que personne d'autre que nous en ait connaissance – pour le moment du moins.

Les médecins acquiescèrent, sans discussion. Le nouveau lord Rusfolk était un personnage trop

considérable pour qu'on n'obéît pas à son désir. L'autopsie eut donc lieu en sa présence. Il fut constaté que la muqueuse de l'estomac était dénudée, brûlée, et l'intestin perforé. Sur les causes de ces altérations, aucun des praticiens ne put se prononcer nettement. Toutefois, l'un d'entre eux avoua que certains indices faisaient douter d'une mort naturelle. Et son argumentation parut faire effet sur ses confrères qui, à la suite d'un examen plus approfondi encore, déclarèrent plausible un lent empoisonnement produit par des substances dont ils ne pouvaient déterminer la nature.

— Vous rédigerez votre rapport, qui restera secret pour le moment, dit Alwyn aux médecins. Lord Rusfolk semblait avoir des soupçons, mais il n'a prononcé aucun nom. À moi de rechercher le criminel. J'ai plus de chances de le découvrir s'il croit que le doute n'existe pas sur la mort naturelle de sa victime. Alors, le moment venu, vous produirez ces constatations en justice.

Dans la matinée du lendemain, arriva lord Algernon Clenmare, troisième fils du défunt,

prévenu par dépêche. Alwyn le reçut dans le grand cabinet de travail tendu de tapisseries flamandes où se trouvait un portrait en pied de la défunte lady Anne Rusfolk. C'était un homme grand et fort dont le visage plein, très frais, complètement rasé, dénotait une excellente santé. Il serra chaleureusement la main d'Alwyn en déclarant :

– Dans le malheur qui nous frappe, c'est une consolation pour moi de penser que mon pauvre père s'était rapproché de vous, le fils du frère que je n'ai cessé d'aimer.

– Vous n'avez jamais témoigné à mon père que vous lui gardiez cette affection, dit froidement le jeune homme.

Lord Algernon eut un rapide battement de paupières sur les yeux d'un bleu de turquoise qui se détournèrent légèrement du regard scrutateur d'Alwyn.

– Je n'étais pas libre, hélas ! dit-il avec douceur. Il me fallait céder à la volonté de mon père, qui exigeait la cessation de tous rapports entre Henry et sa parenté.

– Geoffrey Dolmane les a continués
cependant, lui.

– Geoffrey n’était que le petit-cousin de mon père, non tenu par conséquent de lui obéir. Du reste, il a cessé au bout de quelque temps.

– Oui, quand il s’est marié et a eu toutes ces aventures aux Indes... Lady Aurora ne vous a pas accompagné ?

– Ma fille nous attend à Loreyl-Castle, où doivent avoir lieu les funérailles, selon la coutume, à moins que vous n’en décidiez autrement ?

Lord Algernon considérait avec une sorte d’affectueuse déférence le jeune homme assis en face de lui, dans le grand fauteuil qui portait, sculptées sur son dossier, les armes de Rusfolk. Ce neveu, cependant, gardait une attitude froidement réservée à l’égard du parent qui semblait si bien disposé à son égard.

– Je n’ai pas de raisons pour rien changer aux habitudes traditionnelles.

– En ce cas, je me mets à votre disposition

pour tous les arrangements nécessaires...

– Je vous remercie, mais Harriston vient d'arriver et s'occupera avec moi de ces détails. Installez-vous dans l'appartement que vous avez l'habitude d'habiter ici quand vous venez à Londres. Considérez que rien n'est changé pour vous et pour lady Aurora, d'après le désir que m'en a témoigné mon grand-père.

Le frais visage eut un frémissement, les paupières battirent encore. Avec une grave douceur, lord Algernon répliqua :

– Je vous remercie de me donner cette assurance. Du reste, je ne doutais point que mon père, dans sa grande affection pour ma fille et pour moi, n'eût songé à nous continuer par vos bienfaits. Maintenant, je vais retourner un moment près de lui, ce noble, ce cher père dont la mort est pour moi un déchirement, car j'ai eu le bonheur de ne presque jamais le quitter, sauf en ces derniers temps où les progrès de sa maladie le rendaient misanthrope, lui donnaient le désir de continuel déplacements.

La physionomie, le ton de lord Algernon

témoignaient d'une tristesse profonde, sans note exagérée. C'était là vraiment, semblait-il, l'émotion sincère du fils dévoué qui voit disparaître un bon père.

– Cette misanthropie, ce goût de la solitude, s'expliquent, en effet, par le mal qui le minait, dit Alwyn avec calme. Dès le premier moment où je l'ai vu, j'ai compris qu'il y avait peu d'espoir, non de le sauver, mais seulement de le prolonger.

– C'est vrai, vous êtes médecin... Pensez-vous, comme à peu près tous ceux qu'a consultés mon père, qu'il s'agit d'une ulcération de l'estomac produite par une alimentation défectueuse ?

– Je le pense, en effet. Il paraît qu'un de mes confrères avait trouvé une autre explication. Mais je n'ai pas cru qu'il y eût lieu de m'y arrêter.

– Ah ! oui, le poison ! dit lord Algernon.

Sa main grasse et blanche caressait lentement le menton rasé. Une sorte de petit rictus soulevait la lèvre épaisse.

– Ce cerveau imaginaire avait réussi à troubler un moment, par son idée baroque, l'esprit de mon

pauvre père. Avez-vous encore trouvé trace chez lui de cette crainte, Alwyn ?

– Quelque peu, oui.

Lord Algernon hocha la tête. Une plus grande tristesse paraissait sur sa physionomie.

– Je crains qu'elle ait avancé le dénouement fatal, par l'effet produit sur un moral déjà affaibli.

– Je le crains aussi. Peut-être, s'il avait encore vécu un peu de temps, aurais-je réussi à l'en délivrer.

– Peut-être, en effet... du moment où il vous aurait vu bien persuadé qu'il y avait simple imagination, dans cette idée.

– Pas autre chose. Si j'avais eu le moindre doute, l'autopsie aurait été faite.

Lord Algernon eut un mouvement de tête approbateur.

– C'eût été indispensable... Et même, pour éviter toute arrière-pensée, peut-être eût-il mieux valu, quand même... Enfin, cela vous regarde, puisque vous êtes maintenant le chef de la famille.

Il prit congé de son neveu avec ce mélange de déférence et de cordialité qui avait existé chez lui pendant tout le court entretien. Aussitôt qu'il fut sorti, Alwyn sonna pour qu'on introduisît le premier intendant, arrivé par le même train que lord Algernon Clenmare.

Harriston était un gros homme de mine sévère et même rébarbative, au premier abord. Entre les cils broussailleux, les yeux scrutateurs glissèrent vers le jeune homme un coup d'œil méfiant, tandis que le large buste s'inclinait avec respect.

– Harriston, lord Rusfolk m'a dit que je pouvais me fier complètement à vous, que je trouverais en votre personne discrétion et fidélité.

Ces mots, prononcés d'une voix nette, décidée, un peu impérative, et le regard de grave autorité qui les accompagnait, firent tressaillir l'intendant.

– Lord Rusfolk ne s'est pas trompé, répondit-il avec un accent légèrement frémissant. Je l'ai toujours servi de mon mieux, je lui étais entièrement dévoué, et je serai trop heureux de continuer auprès de Votre Seigneurie.

– Cependant, vous ne me connaissez pas... et vous devez regretter que lord Algernon, qui fut le fils chéri de lord Rusfolk, ne soit pas appelé à lui succéder ?

Harriston eut un ardent mouvement de protestation.

– Moi, regretter ?... Ah ! mylord, on voit bien que vous ne connaissez pas Job Harriston... que vous ne savez pas comme il était dévoué à lord Henry Clenmare !

– Mon père m’a bien dit, en effet, que vous lui étiez fort attaché. Mais comme, depuis son départ, il n’entendait plus parler de vous, il a supposé que vous n’osiez pas braver la défense de lord Rusfolk.

– Cela est exact, mylord. Dans l’état de colère où se trouvait alors mon maître contre son fils cadet, il n’aurait pas hésité à me chasser au cas où il aurait connu que je correspondais avec lui. Or, je ne voulais pas abandonner la place... laisser lord Rusfolk entièrement livré à l’influence de celui que Votre Seigneurie a tout à l’heure appelé « son fils chéri » et qui l’était, en effet, à ce

moment-là. Croyez-moi, mylord, si Thornton et moi n'avions su dissimuler pendant des années nos vrais sentiments, en attendant le moment favorable pour ouvrir les yeux de notre maître, jamais celui-ci n'aurait cherché à se rapprocher de son petit-fils. Jamais Votre Seigneurie n'aurait hérité de tous les biens de Rusfolk.

Seule, la partie constituée en majorat n'aurait pu lui être enlevée. Mais l'autre, de beaucoup la plus considérable, était destinée à lord Algernon Clenmare.

– Quel événement s'est donc produit, pour changer cette décision ?

L'intendant eut une courte hésitation, avant de répondre :

– Lord Rusfolk a enfin appris que son fils préféré n'était qu'hypocrisie, mensonge, perversité, sous les plus nobles, les plus vertueuses apparences.

– Qui lui a fait cette révélation ?

– Moi, mylord... moi qui ai pu enfin trouver non des preuves, mais du moins d'assez fortes

présomptions pour jeter de graves soupçons dans l'esprit d'ailleurs déjà prévenu par quelqu'un d'autre... Lord Rusfolk a, je le pense, parlé à Votre Seigneurie de miss Ahélya Dolmane ?

– Qui a été enlevée par des Hindous ? En effet. Eh bien ?

– Miss Dolmane détestait lord Algernon et sa fille. Elle était très observatrice et, sans le chercher, fit diverses remarques à leur sujet. Un jour que lord Rusfolk lui reprochait, doucement, – car il l'aimait beaucoup, – son antipathie assez souvent peu voilée, elle ne put se tenir de lui en donner toute la raison. Très loyale, très fière, elle haïssait par-dessus tout la fausseté. Lord Rusfolk qui, peut-être, avait déjà quelques doutes sur la sincérité de son fils et de lady Aurora, fut dès ce moment assez sérieusement ébranlé dans sa confiance à leur sujet. La voie était donc préparée pour mes révélations.

« Mon maître m'ordonna de rechercher des preuves formelles sur l'existence de basse orgie que menait lord Algernon pendant ses séjours à Londres. J'y étais parvenu tout récemment et je

me préparais à les lui remettre quand m'est arrivée la nouvelle... la douloureuse nouvelle... »

La voix de l'intendant se brisa un peu, les traits rudes se contractèrent, pendant quelques secondes.

– Lord Rusfolk a-t-il appris à son fils qu'il n'ignorait plus son hypocrisie ?

– Non, mylord. Il voulait être sûr... trois fois sûr, avant d'accuser et de punir. Mais son attitude avait changé, devenait très froide. Il lui était fort pénible de le voir... et c'est la raison pour laquelle il entreprit cette croisière.

– Ainsi donc, jusqu'à la mort de son père, lord Algernon pouvait encore avoir tout espoir de recueillir une partie des biens des Rusfolk ?

– Oui, mylord, car lord Rusfolk n'avait révélé qu'à moi seul, et depuis peu, le changement apporté aux dispositions testamentaires. Lord Algernon croit encore, certainement...

– Non, car quelques mots dits par moi tout à l'heure ont dû lui donner une presque certitude à ce sujet.

Les yeux de l'intendant brillèrent d'une sorte de joie farouche.

– Ah ! dans le chagrin que me cause la mort de mon maître, c'est un soulagement de penser que « lui » n'a pas atteint son but, que la rage et la fureur doivent en ce moment lui ronger le cœur ! Et lady Aurora !... Lady Aurora, « le serpent », comme la désigna un jour, si justement, cette pauvre petite miss Dolmane... Mais prenez garde, mylord, prenez garde à « eux » ! Ils vont vous haïr pour être venu vous mettre en travers de leurs ambitions !

– Je suis prévenu, Harriston, et je saurai voir clair. Dites-moi donc à quel moment à peu près lord Rusfolk commença d'éprouver les atteintes de son mal ?

– Il y a environ dix-huit mois... Oui, c'était bien six mois avant la disparition de miss Dolmane, et voilà un an que celle-ci a eu lieu.

– Encore un fait singulier, dit pensivement Alwyn.

Il resta un moment silencieux. Debout devant

lui, Harriston l'observait avec un respectueux et ardent intérêt.

– N'avez-vous jamais songé que, dans cet enlèvement, les Hindous pouvaient avoir des complices... anglais ? demanda tout à coup le jeune homme.

– Si fait, mylord. Miss Dolmane voyait trop clair et parlait trop franchement, pour certaines gens. Qu'on ait aidé à sa disparition, cela n'a rien d'in vraisemblable.

– Eh bien ! nous verrons à éclaircir tout cela. Pour le moment, il importe que lord Algernon ne sente autour de lui aucun soupçon... Et, maintenant, voyons les dispositions à prendre pour les funérailles de lord Rusfolk.

Quand l'intendant sortit, une demi-heure plus tard, du cabinet de travail, il murmura avec une sorte d'allégresse triomphante :

– Ah ! celui-là est un vrai Clenmare ! Voilà le marquis de Rusfolk qu'il nous fallait ! Et attention à vous, lord Algernon ! Vous pourriez bien trouver en lui quelqu'un qui vous brisera !

XIII

Loreyl-Castle était situé proche de la mer, sur une large éminence rocheuse d'où l'on découvrait la rude côte de granit incessamment battue par l'océan. Autrefois, toute une ceinture de remparts entourait le château fort bâti par les descendants des pirates scandinaves. Il en subsistait encore une partie, ainsi que trois grosses tours assez bien conservées. Le château avait été remanié, au cours des siècles. Du bâtiment primitif, il restait un corps de logis dont les murs, d'une énorme épaisseur, défiaient l'usure des années. Une tour carrée, plus ancienne encore – probablement la première demeure du roi Scandinave ancêtre des Clenmare – y attenait d'un côté, tandis que de l'autre s'avancait en équerre un très important corps de logis dont la façade, donnant sur la cour d'honneur, portait de somptueuses décorations de pierre dues au ciseau des artistes de la Renaissance.

L'autre façade, refaite à la fin du XVII^e siècle dans le style français d'alors, s'ouvrait au rez-de-chaussée par de hautes portes vitrées sur un degré de marbre vert, d'où l'on descendait dans un parterre tracé par quelque élève de Le Nôtre, et qui se continuait en terrasses successives à un grand étang près duquel commençait la forêt.

À l'extrémité de ce corps de logis qui contenait les principaux appartements se trouvait une large galerie vitrée formant un admirable jardin d'hiver. Elle faisait communiquer le château avec un charmant petit logis du XIII^e siècle, que l'on appelait Flower-Lodge, – le « Logis de la Fleur », – sans doute à cause d'une étrange fleur aux formes fantastiques vingt fois représentée dans le délicat fouillis des sculptures, autour des fenêtres ogivales, de la porte basse, de la petite tourelle contenant l'escalier en vis qui conduisait à l'unique étage.

Un peu plus loin s'étendaient les dépendances, dignes de cette résidence connue pour l'une des plus somptueuses d'Angleterre. Une domesticité nombreuse et impeccablement stylée assurait le

service, avec un cérémonial conservé par tradition et qui n'était point, d'ailleurs, pour déplaire aux puissants et orgueilleux seigneurs qu'étaient demeurés les marquis de Rusfolk, en cette seconde moitié du XIX^e siècle.

Telle était la demeure où Alwyn Clenmare, neuvième marquis de Rusfolk, ramenait le corps de son grand-père pour le faire inhumer dans la crypte où reposaient déjà bien des générations de Clenmare.

Le jeune homme avait fait le voyage en compagnie de son oncle. Il continuait de lui témoigner la même correction froide, sans animosité, sans défiance apparentes. Et lord Algernon, lui aussi, restait le même, digne, sans affectation dans les regrets qu'il montrait en parlant de son père, laissant paraître dans sa conversation les plus nobles pensées, le plus grand désintéressement.

« Ah ! c'est un adversaire bien fort que j'aurai là ! songeait Alwyn. Et si je n'avais été prévenu, peut-être m'y serais-je laissé prendre – du moins pendant quelque temps. Mais, maintenant, surtout

qu'Harriston m'a montré le résultat de ses recherches, je sais quel être méprisable est cet homme... et je lui arracherai son masque, dès que je le pourrai. »

En attendant, il lui fallait dissimuler son dégoût, car il restait à faire une autre et plus difficile enquête.

Dans la cour d'honneur de Loreyl-Castle, la domesticité se trouvait rangée sous la direction du majordome et de la femme de charge.

Un catafalque avait été préparé au milieu du hall dont les admirables peintures et les sculptures dorées de la Renaissance disparaissaient, aujourd'hui, sous les tentures de velours noir à franges d'argent décorées des armoiries de Rusfolk. Le cercueil contenant les restes de lord Walter Rusfolk y fut déposé. Alwyn, descendu avec son oncle d'une voiture drapée de noir, vint s'incliner un long moment devant lui. À quelques pas en arrière, se tenait lord Algernon, le visage entre les mains... Il y eut sur le sol de marbre un glissement léger, deux mains blanches passèrent devant Alwyn,

déposèrent sur le cercueil une gerbe de fleurs odorantes. Le jeune homme leva les yeux et vit tout près de lui un étroit visage au teint diaphane, des yeux brillants de larmes, des cheveux blond pâle couvrant le petit front de leurs frisures légères.

– Ma fille, lady Aurora Clenmare, murmura lord Algernon en faisant un pas en avant.

Alwyn salua la jeune fille avec quelques mots polis, serra légèrement une petite main chaude qui paraissait n’oser s’offrir. Lady Aurora semblait suffoquée par l’émotion. Elle s’écarta du cercueil en disant à mi-voix, avec un accent de profonde douleur :

– Ah ! cher grand-père, ne plus vous revoir... c’est affreux !

Puis, après une inclination de tête à l’adresse du nouveau lord Rusfolk, elle s’éloigna d’un pas lent, comme accablé. Sur les dalles de marbre, la petite silhouette mince glissait, très souple, ondulante, tandis que, derrière elle, traînait la longue robe de cachemire noir. Alwyn la suivit un instant des yeux, puis, se tournant vers le

majordome, il ordonna :

– Conduisez-moi à mon appartement.

Et, prenant congé de lord Algernon par un salut bref, il se dirigea vers le fond du hall, entre deux haies de laquais vêtus de deuil.

Le service funéraire fut célébré le surlendemain, dans la chapelle richement ornée qu'avait fait édifier lord James Rusfolk quand, pour plaire à la reine Élisabeth, dont la faveur lui était passagèrement accordée, il adopta le culte anglican que continuèrent de suivre après lui la plupart de ses descendants. Elle se trouvait placée entre le vieux bâtiment et le corps de logis élevé au XVI^e siècle. On communiquait de l'un à l'autre par les tribunes qui entouraient son pourtour, et aussi au rez-de-chaussée, par le vestibule dallé sur lequel s'ouvrait sa superbe porte décorée de sculptures aux dorures délicates.

Des parents, des amis du défunt, de hautes personnalités, arrivés la veille, remplissaient le petit sanctuaire. La foule des serviteurs, des fermiers, des gens accourus de tous les points de l'immense domaine débordait en dehors.

On regrettait généralement le défunt, maître juste et généreux, et la curiosité à l'égard du nouveau lord Rusfolk se mêlait d'inquiétude chez les vassaux de Loreyl-Castle.

La crypte funéraire se trouvait dans le vieux bâtiment, que longea le cortège suivant les porteurs du cercueil. Près de la tour carrée – on l'appelait du nom sinistre de « tour rouge » – une porte épaisse donnait accès dans l'ancienne chapelle abandonnée par lord James quand il avait quitté le culte catholique. Les voûtes basses, ses ouvertures étroites garnies de très beaux vitraux foncés, lui donnaient un aspect sombre et sévère. Les tableaux précieux, les statues, les orfèvreries qui l'ornaient autrefois avaient été enlevés. Il ne subsistait de la décoration primitive que l'autel de pierre sculptée, chef-d'œuvre de l'art roman, et la grande croix, de pierre aussi, qui le surmontait. À droite de cet autel, une porte ouvrait sur l'escalier conduisant à la haute et large crypte dont une partie s'étendait sous le rez-de-chaussée de la tour rouge. La tradition assurait qu'une communication – dont le secret était perdu – existait là, avec ces cachots souterrains

où les premiers seigneurs de Loreyl-Castle, gens farouches et sanguinaires, enfermaient et torturaient leurs victimes.

Le cercueil de lord Walter Rusfolk fut déposé dans un des tombeaux de granit encore vides, près de celui où reposait depuis longtemps sa femme bien-aimée. La cérémonie funèbre se trouvait terminée. Alwyn, avec son oncle et ses hôtes, gagna la grande salle décorée de chêne sculpté où le repas devait être servi.

Sur sa demande, Harriston l'avait instruit du cérémonial et des rites associés à son nouveau rang. Il était, d'ailleurs, d'instinct et de par l'éducation que lui avait donnée son père, très grand seigneur, apte à évoluer avec autant d'aisance dans ce cadre fastueux, parmi cette vieille aristocratie, qu'en sa précédente existence, gênée, laborieuse, d'une si fière dignité. Chacun, autour de lui, en le voyant recevoir les invités, conduire le deuil, faire les honneurs de sa table, songeait comme l'avait fait Harriston : « Celui-là est un parfait Clenmare, et bien digne, quant à l'apparence, de succéder à son noble aïeul. »

Lady Clenmare, assise en face de son fils, avait peine à contenir la joie causée en son âme légère par ce changement soudain de position. Elle était arrivée la veille ; aussitôt, lord Algernon et lady Aurora l'avaient entourée de prévenances. Aujourd'hui, tous ces personnages venus pour les funérailles du défunt lord Rusfolk lui montraient un empressement flatteur. Après tant d'années, elle voyait enfin se réaliser le rêve que lui avait laissé entrevoir son union avec lord Henry Clenmare. Elle allait vivre dans l'opulence, connaître la considération due à la mère du marquis de Rusfolk. Pour elle, tout le bonheur était là.

Lord Algernon secondait très discrètement son neveu dans sa tâche de maître de maison. Il semblait fort apprécié, fort honoré de presque toutes les personnes présentes. Plusieurs d'entre elles, parlant du défunt à lord Alwyn, firent en même temps de son troisième fils le plus chaleureux éloge.

— Une si noble nature ! Un homme si bon, si charitable, d'une si haute piété ! Il entourait son

père d'affection, de sollicitude. Rien ne lui coûtait dès qu'il s'agissait de le contenter.

Parmi les relations les plus habituelles de son aïeul, Alwyn avait remarqué dès l'abord un petit vieillard au fin visage spirituel, au regard franc et scrutateur. Sir Fabian Hartwill avait été le meilleur ami du défunt – un ami sûr, avait dit un jour lord Walter Rusfolk à son petit-fils, dans un de leurs entretiens à bord du yacht qui les ramenait en Angleterre. Il passait la plus grande partie de l'année dans son domaine de Temple-Court situé non loin de Loreyl-Castle, avec sa femme et son fils, robuste jeune homme très occupé d'agriculture et de chevaux. La sympathie, entre Alwyn et lui, fut aussitôt réciproque, et se traduisit par une invitation cordiale faite à sir Fabian de venir au château quand le nouveau lord Rusfolk y résiderait, aussi souvent qu'il en avait coutume autrefois.

– Je ne compte y faire maintenant qu'un très court séjour, répondit Alwyn à une question du vieillard. Il est nécessaire que je me mette au courant de beaucoup de choses et j'ai, en outre, à

remplir une mission dont m'a chargé mon grand-père. Il est donc peu probable que vous me revoyiez de si tôt, sir Fabian. Mais peut-être irai-je, avant mon départ, vous voir à Temple-Court pour vous demander quelques renseignements.

— Tout à votre disposition, mylord ! Très heureux si je puis vous être utile ou agréable, en souvenir de mon cher vieil ami, de votre père dont j'aimais la nature loyale... et pour vous-même aussi car je crois que nous nous comprendrons.

Sir Fabian serra vigoureusement la main d'Alwyn, alla saluer lady Clenmare et lady Aurora, et quitta Loreyl-Castle sans se préoccuper de rechercher lord Algernon, à ce moment avec d'autres hôtes dans un salon voisin. Cette omission n'échappa point à Alwyn, qui la nota en son esprit.

XIV

Quelques instants avant de tomber dans le coma, lord Walter Rusfolk avait dit à son petit-fils :

– N’oubliez pas Ahélya ! Essayez de la sauver, le plus tôt possible !

Alwyn était fort résolu à remplir ce vœu du mourant. Mais il lui fallait le temps de se renseigner, puis de préparer la difficile tentative. Harriston, qu’il questionna au sujet de la disparue, lui confirma le récit de lord Walter, en y ajoutant quelques précisions.

– Et cet Hindou fidèle, ce Taruby, n’a encore trouvé aucun indice ? demanda Alwyn.

– Aucun, mylord.

– Croyez-vous vraiment que celui-là n’est pas un traître aussi, comme l’ayali ?

– Je ne le pense pas, mylord. Il aurait, en ce

cas, fui en même temps que cette femme.

– Oui, évidemment... Partagez-vous la croyance que paraissait avoir lord Rusfolk en cette fleur de lotus, comme pouvant préserver d'assassinat miss Dolmane ?

– Je ne suis pas très rassuré sur ce point, je dois l'avouer à Votre Seigneurie. Mais Taruby se montrait fort affirmatif.

– Espérons qu'il était dans le vrai ! Vous êtes, m'a dit lord Rusfolk, en correspondance avec lui ?

– Oui, mylord, c'est moi qui recevais ses messages et lui transmettais ceux de mon maître.

– Eh bien ! informez-le des événements survenus et de mon dessein d'aller le rejoindre là-bas, aussitôt que cela me sera possible. Écrivez au capitaine Maxwell de tenir le yacht prêt pour un voyage aux Indes, mais en ne soufflant mot à personne de cette destination. Il ne faut pas, vous me comprenez, Harriston, il ne faut pas qu'on soupçonne le but de ce voyage.

L'intendant inclina affirmativement la tête.

– Oui, je comprends Votre Seigneurie. Marindra, s'il a des complices ici, pourrait être prévenu... Déjà, il doit connaître la présence de Taruby là-bas et faire monter bonne garde autour de sa prisonnière. Pourvu qu'il ne l'assassine pas !

Alwyn, en se renversant légèrement dans le grand fauteuil d'ébène sculpté où il était assis, demeura un moment songeur, les yeux attachés sur le parterre à la française que lui laissait apercevoir une des portes vitrées ouverte. Puis il demanda :

– Quelle était l'attitude de lord Algernon et de sa fille à l'égard de miss Dolmane ?

– Très aimable, mylord, affectueuse même, répondit sans hésiter l'intendant.

– Pourtant, elle ne les aimait pas ?

– Elle les détestait, dit nettement Harriston.

– Avait-elle raison, à votre avis ?

– Tout à fait raison, mylord. Miss Dolmane était franche et la fausseté lui faisait horreur. Elle a cru la découvrir chez lord Algernon et lady

Aurora. Dès lors, elle les méprisa... et cela se voyait trop bien.

– Vous supposez donc que mon oncle et sa fille se seraient vengés de ce mépris... et d'une trop grande clairvoyance, en favorisant les desseins criminels de Marindra ?

– C'est une hypothèse que j'ai cru devoir considérer, mylord. Mais je dois ajouter que j'en suis encore à chercher un sérieux indice sur ce point. Aussi, n'en ai-je jamais fait part à lord Rusfolk.

– Hier, j'ai parlé de miss Dolmane à lord Algernon et à lady Aurora. Tous deux m'en ont fait les plus grands éloges, ont déploré avec émotion cet enlèvement et cette mort, car ils disent croire au meurtre. Lady Aurora avait les larmes aux yeux.

Une lueur de colère méprisante passa dans le regard que l'intendant tenait attaché sur son maître.

– Elle sait très bien pleurer, milord. Elle connaît tous les secrets diaboliques pour...

Harriston s'interrompt, hésita quelques secondes et dit avec un accent d'angoisse mal contenue :

– Que Votre Seigneurie permette à un vieux serviteur de l'avertir... qu'elle prenne garde... lady Aurora...

Un sourire de froide ironie vint aux lèvres d'Alwyn.

– Ne craignez rien, Harriston, lady Aurora ne pourra rien contre moi. Quant à ses larmes, elles ne m'ont ni ému ni convaincu... Voyez donc à remplir mes instructions au sujet de Taruby et du capitaine Maxwell et venez me trouver demain vers cette même heure, car j'en aurai d'autres à vous donner.

Quand l'intendant fut sorti, Alwyn demeura un moment songeur, le front contre sa main. Il se trouvait dans la pièce qui avait été le cabinet de travail de son grand-père, et que lui-même adoptait comme tel. De précieux meubles dus aux artistes de la Renaissance italienne, des tapisseries de Bruxelles, des bronzes florentins, des émaux de Limoges, d'autres merveilles dont

chacune valait une fortune formaient le cadre somptueux et raffiné où lord Alwyn Rusfolk semblait avoir toujours vécu.

Le jeune homme se pencha pour prendre une cigarette dans une boîte de laque japonaise, l'alluma et se leva lentement, le front toujours songeur. Il souleva une portière de tapisserie, traversa une grande et magnifique pièce que l'on appelait « le salon des Bergeries », une autre qui était « le salon de musique » et, ouvrant une porte de glace, entra dans le jardin d'hiver.

Près d'un bosquet de palmiers, lady Clenmare et Aurora étaient en grande conversation, tandis qu'à quelques pas de là lord Algernon lisait les journaux. Tous trois tournèrent la tête en entendant le pas souple sur le sol de marbre rose. Lady Aurora eut un rapide sourire en disant :

– Je me demandais si vous n'oubliiez pas le thé, Alwyn.

– Non, je ne l'oubliais pas du tout. Mais j'ai beaucoup de choses à régler, avant de regagner Londres.

Alwyn s'avavançait en parlant et prenait un siège près de sa mère.

– Ah ! vous ne comptez pas faire un bien long séjour ici ? dit lord Algernon.

– Je songe à contenter un désir que j'ai depuis longtemps : faire une croisière assez longue, probablement dans les mers de Chine. Je passerai ainsi la durée de mon deuil et, en même temps, je mettrai à profit ce calme, cette solitude pour terminer un important travail commencé.

– Quoi ? Vous nous quitteriez déjà, après nous avoir tout juste donné le plaisir de vous connaître ?

Aurora venait de se lever pour s'approcher de la table à thé. Elle se tournait vers son cousin, en parlant ainsi d'une voix lente, un peu basse, dont les inflexions caressaient l'oreille. Une robe de voile noir enveloppait de ses plis le corps mince et onduleux, qui donnait une complexe impression de nonchalance et de rare agilité. Sur le cou, un peu long, très blanc, tranchait le jais mat d'un collier. Deux longues anglaises de cheveux blonds, retombant sur la poitrine,

encadraient le clair visage où les yeux d'un bleu de turquoise brillaient d'un doux éclat, en s'attachant sur lord Rusfolk.

– Vous aurez bien le temps de me voir ensuite ! riposta Alwyn sur un ton de plaisanterie. Après ce voyage-là, je resterai probablement sédentaire pendant une assez longue période.

– Je le souhaite pour nous ! dit lord Algernon avec un aimable sourire.

– Loreyl-Castle va nous sembler atrocement triste, maintenant que le cher grand-père n'est plus là ! ajouta lady Aurora en étendant sa petite main souple vers la bouilloire d'argent où l'eau susurrant.

– Oui, en un an, voilà deux personnes de moins... Car cette jeune Ahélya devait donner quelque animation ici ? Lord Rusfolk me l'a représentée comme d'une nature vive, assez indépendante...

– Très indépendante, dit Aurora.

Elle se penchait et versait avec soin l'eau dans une théière décorée de délicates ciselures.

– C’était un de ses défauts, pauvre chère petite. Elle avait d’ailleurs assez de qualités pour qu’on lui pardonnât bien facilement.

– C’était un caractère original, dit lord Algernon en prenant un air pensif. L’ascendance orientale, du côté maternel, se montrait parfois chez elle... assez souvent même. À vrai dire, elle était peu Anglaise de nature, de sentiments.

– Telle quelle, je l’aimais beaucoup, déclara lady Aurora en abaissant doucement le couvercle de la théière.

– Oh ! moi aussi, la chère enfant !... Hélas ! il reste si peu d’espoir de la revoir !

– Pour mon compte, je crois qu’il n’y en a plus du tout ! dit Alwyn. Ce Taruby se fait des illusions, le pauvre garçon, en croyant sa jeune maîtresse encore vivante. Marindra l’aura tuée, comme il avait fait de son frère.

Lord Algernon hocha approuvativement la tête.

– Cela ne fait guère de doute pour des gens réfléchis. Cette histoire de fleur de lotus est ridicule, et je suis certain que mon pauvre père

l'aurait jugée telle, si la maladie n'avait un peu affaibli son jugement.

– Était-elle jolie, cette jeune fille ? demanda lady Clenmare qui écoutait avec intérêt.

– Oui, pas mal... un type à part, dit Aurora.

Elle prit une assiette de muffins et vint la présenter à lord Rusfolk.

– N'avez-vous pas un portrait d'elle ?...

La question était faite par Alwyn, avec d'ailleurs assez d'indifférence.

– Si, oh ! si ! Mais il est à Londres... je le regrette, si vous désiriez le voir ?

– Cela n'a pas d'importance. D'ailleurs, lord Rusfolk devait en avoir aussi ?

– Certainement. Son affection pour cette enfant était grande. Il se montrait fort indulgent pour ses petites sautes d'humeur, pour ses caprices et ses bizarreries. Nous n'aurions pas songé à l'en blâmer, nous qui voyions en elle une pauvre orpheline dont nous devons ménager les susceptibilités parfois excessives, le caractère vraiment fort ombrageux.

– Hum ! elle ne devait pas être très aimable, la jeune personne, d’après ces quelques traits ? dit Alwyn avec un léger accent d’ironie.

Un regard de céleste douceur glissa entre les soyeux cils pâles qui bordaient de longues paupières diaphanes.

– Elle avait de charmantes qualités, qui compensaient vraiment ces quelques défauts... du moins pour nous, ses parents.

– Eh bien ! espérons que Taruby réussira dans ses recherches !

Et, sur ces mots prononcés d’un ton léger, Alwyn changea le sujet de l’entretien.

Une demi-heure plus tard, il regagnait son appartement, situé au rez-de-chaussée, à la suite du cabinet de travail. Thornton, le premier valet de chambre, vint à lui, tenant à la main un petit écrin.

– Ceci était dans un des nécessaires de voyage de lord Rusfolk, mylord.

Alwyn prit l’écrin, l’ouvrit distraitement. Un ravissant visage de fillette apparut, encadré de

grosses boucles aux tons de cuivre, éclairé par d'admirables yeux sombres, ardents et sérieux.

– Thornton !

Le valet, qui allait disparaître, revint sur ses pas.

– De qui est ce portrait ?

– C'est celui de miss Dolmane, mylord.

– Quel âge avait-elle quand il fut fait ?

– Quinze ans, à peu près... Oui, ce fut peu de temps avant son enlèvement que Sa Seigneurie la conduisit à Londres, chez un miniaturiste en renom.

– C'est bien, dit Alwyn avec un geste qui congédiait le serviteur.

Et il continua de considérer la délicate figure, les yeux qui paraissaient presque trop grands pour elle, la petite bouche légèrement entrouverte et esquissant un sourire – un délicieux sourire d'enfant, qui cependant, par son contraste avec l'ardeur profonde et réfléchie du regard, donnait à cette physionomie l'attrait d'une énigme.

Ce fut, du moins, l'impression que ressentit Alwyn.

« Elle est adorablement jolie, mais jamais je ne voudrais faire ma femme de cette enfant mystérieuse ! » songea-t-il aussitôt.

Puis, se rappelant les paroles prononcées tout à l'heure par lady Aurora, il eut un petit rire bref, très sarcastique.

« Pas mal... un type à part... Cette cousine-là devait lui porter ombrage et, en dépit de toute l'affection qu'elle lui inspirait, je crois qu'elle éprouverait une des plus grandes fureurs de sa vie si elle la voyait reparaître. »

Une lueur d'irritation méprisante passait dans les yeux d'Alwyn. Longuement, le jeune homme considéra encore le portrait d'Ahélya, puis il murmura avec un haussement d'épaules :

– Celle-ci a de la droiture dans le regard. Mais « elles » savent si bien prendre toutes les apparences !... D'ailleurs, peu importe, puisque jamais je n'épouserai une enfant de seize ans, toute fille d'Orient qu'elle soit.

XV

Au cours de la semaine qui suivit, Alwyn se rendit à Temple-Court. Lady Hartwill le reçut dans un accueillant salon-bibliothèque et, peu après, apparut sir Fabian qui revenait de la chasse.

– Voilà un plaisir dont je n'ai guère encore goûté, mais dont je suis pourtant très friand, dit Alwyn quand son hôte lui parla de l'abondant gibier qui existait dans les forêts de Loreyl-Castle..

– Oh ! vous ne seriez pas un Clenmare sans cette passion-là ! répliqua en riant sir Fabian. La chasse, les chiens, les chevaux, vous aimez tout cela, n'est-ce pas ?... Votre grand-père, votre père aussi. Et même ce pauvre lord Robert n'avait pas de plus grande privation. Seul, lord Algernon manque à ces goûts traditionnels.

– Il manque peut-être aussi à d'autres

traditions plus hautes, plus respectables, dit Alwyn avec un accent d'âpreté.

Sir Fabian et sa femme eurent un regard de surprise.

– Que voulez-vous dire, mylord ?

– Mon grand-père m'a appris en quelle estime il vous tenait, sir Fabian, et vous, lady Hartwill.

Alwyn s'inclinait devant la vieille dame, dont le calme et sérieux visage s'encadrait de beaux cheveux blancs.

– Je sais que vous êtes toute discrétion... et j'ai compris que lord Algernon ne vous était pas sympathique.

– Ah ! non ! dit le vieillard avec élan. Ni lui ni sa fille !

– Sa fille ! Une perfide et dangereuse créature !

Une intonation d'inquiétude passait dans la voix de lady Hartwill.

– Oui, plus dangereuse que ne le serait une femme franchement coquette. Je vous avoue,

mylord, que je suis tourmentée au sujet de mon fils. Il en paraît très épris et je crains qu'elle ne joue avec lui comme le chat avec la souris. Or, Lawrence est une nature sensible, capable de beaucoup souffrir. Et il souffrirait de toute façon, même s'il épousait lady Aurora, car je la soupçonne d'être une hypocrite, comme son père.

– Oui, voilà ce qu'ils sont, à mon avis ! dit sir Fabian avec force. Hélas ! lord Rusfolk a cru bien longtemps à leur sincérité ! Il paraissait y voir enfin un peu plus clair... Mais je ne sais jusqu'à quel point, car il m'a fait peu de confidences à ce sujet.

Alwyn eut un éclair dans le regard.

– Je le sais, moi... et je veux le démasquer complètement. Mais pour cela, il faut qu'ils ne se doutent pas de mes sentiments à leur égard. Vous-même, tâchez de ne point leur laisser voir les vôtres, afin qu'ils se croient en pleine sécurité... Pensez-vous que d'autres, parmi leurs relations, aient sur eux quelques soupçons ?

– Non, je ne le pense pas. On les estime beaucoup, on les porte aux nues... Ce sont des

êtres diaboliques, mylord. Je crains que vous n'ayez fort à faire pour les dévoiler complètement... Et quelle noire perfidie ! Figurez-vous qu'ils ont réussi à faire passer la pauvre petite miss Dolmane, si charmante, pour une enfant insupportable, capricieuse, ingrate – et même d'esprit un peu déséquilibré !

– Je me le figure très bien, car lady Aurora a commencé de me donner, sur la nature de sa cousine, un aperçu de ce genre.

Lady Hartwill sursauta d'indignation.

– Abominable ! Chère belle petite Ahélya ! Vous ne pouvez vous figurer, mylord, le charme de cette enfant ! Une nature un peu vive, peut-être, un peu trop intransigente... mais c'était de son âge, et la bonté, la droiture, la plus exquise délicatesse, compensaient bien largement ce petit travers. Elle aimait beaucoup lord Rusfolk, mais souffrait singulièrement du contact avec lady Aurora. C'était vraiment de la répulsion qu'elle éprouvait pour celle-ci... Et je me demande...

Ici, la vieille dame s'arrêta, hésitante, très émue.

– Vous vous demandez, lady Hartwill, si l'enlèvement d'Ahélya n'a pas été favorisé par quelqu'un de son entourage ?

– Quoi ! auriez-vous eu aussi cette idée ?

Alwyn inclina affirmativement la tête.

– Je ne suis pas le seul. Harriston envisage également cette hypothèse.

– Ah ! le brave Harriston ! Un fidèle, un dévoué ! Il aimait bien votre père, mylord, et la préférence avouée de lord Rusfolk pour son troisième fils l'exaspérait secrètement.

Après un instant de silence, sir Fabian dit songeusement :

– J'ai toujours pensé – quelques mots de lord Rusfolk, d'ailleurs, ont par la suite confirmé ce soupçon – que lord Algernon avait hypocritement desservi lord Henry près de son père.

– C'est fort probable, étant donné la nature du personnage et ses ambitions secrètes.

Lady Hartwill dit avec vivacité :

– Ah ! quel soulagement ce fut pour nous, et

quelle satisfaction, quand nous apprîmes que tous les biens de Rusfolk vous revenaient, que ces odieuses manœuvres se trouvaient déjouées !

– Oui... mais prenez garde, mylord, dit sir Fabian. Cet homme doit vous en vouloir mortellement... et puis, vous seul le séparez de la possession de ce titre et de ces biens qu'il convoite depuis tant d'années.

– Je me méfierai, sir Fabian, ne craignez rien. Mais mon grand-père semblait redouter autre chose pour moi.

– Quoi donc ?

– Eh bien ! que lord Algeron ne cherche à me faire épouser sa fille.

Lady Hartwill eut un nouveau sursaut.

– Ah ! non ! pas cela pour vous ! Là encore, défiez-vous !...

Cette fois, Alwyn se mit à rire.

– Ne prenez pas cet air effrayé, lady Hartwill ! Les charmeuses du genre d'Aurora n'ont pas de pouvoir sur moi.

La vieille dame hocha la tête. Elle ne semblait pas très convaincue et murmura :

– On ne sait jamais, avec ces démons... d'autant qu'elle est capable de s'éprendre sérieusement de vous, mylord. Et de tels êtres, quand la passion les tient, doivent être quelque chose de terrible.

– Bah ! lord Rusfolk est homme à se défendre ! dit en souriant sir Fabian. Du reste, l'horreur que doit éprouver tout être loyal pour une telle fausseté sera une sauvegarde efficace... Mais, pour en revenir à la pauvre petite miss Dolmane, je crains bien que son fidèle Taruby n'aboutisse à rien – sinon à se faire assassiner lui-même, car je ne la crois plus en vie.

Alwyn, alors, confia aux deux vieillards la promesse faite à son grand-père et son projet de voyage à la recherche d'Ahélya. Il ne leur cacha pas, du reste, que lui aussi gardait peu d'espoir de trouver la jeune fille vivante.

Une heure plus tard, lord Rusfolk prenait cordialement congé de ses hôtes. Il avait recueilli près d'eux quelques renseignements utiles à ses

recherches ultérieures, mais s'était convaincu qu'ils ne gardaient aucun soupçon sur la nature véritable du mal qui avait enlevé Rusfolk.

*

Alwyn quitta Loreyl-Castle le surlendemain avec sa mère. Avant de s'embarquer, il lui fallait pourvoir à l'installation de lady Clenmare. Lord Algernon et Aurora avaient bien insinué qu'ils seraient trop heureux de l'entourer, de la distraire en l'absence de son fils. Elle-même, déjà conquise par eux, ne demandait qu'à demeurer en leur compagnie. Mais cela ne rentrait aucunement dans les idées d'Alwyn. Tout au contraire, il tenait à éloigner sa mère de ces deux êtres qui eussent conduit à leur gré sa futile cervelle. Un programme était prêt en son esprit et il l'exposa à lady Clenmare en termes précis. Elle irait passer l'automne à Paris et l'hiver à Cannes, en compagnie d'une veuve d'excellente famille et de petits revenus que recommandait Harriston. Et, dans cette dernière ville, elle attendrait le retour

de son fils.

Lady Clenmare savait depuis longtemps qu'il était inutile de discuter une décision prise par Alwyn. Elle le craignait trop, d'ailleurs, pour oser une objection et maintenant, surtout, elle redoutait de mécontenter le dispensateur de la fortune qui allait lui faire une existence dorée.

Mrs Bartwell se présenta à Clenmare-House et plut aussitôt à lord Rusfolk par ses manières calmes, distinguées, son regard très droit et un certain air de fermeté – qualité précieuse en l'occurrence. Car Alwyn, avec toute la discrétion nécessaire, lui laissa entendre qu'elle devrait diriger, sans en avoir l'air, la puérule et inconséquente lady Clenmare. À sa mère, il déclara :

– Harriston vous fera parvenir chaque trimestre la somme nécessaire pour que vous viviez très largement. Notre deuil vous interdit les distractions mondaines. Vous verrez donc à en trouver de paisibles et Mrs Bartwell vous y aidera. Quant à vos rapports avec lord Algernon et lady Aurora, je tiens à ce qu'ils demeurent sans

intimité, jusqu'à mon retour. Oui, je serais très contrarié qu'il en fût autrement, ne l'oubliez pas.

Cette dernière phrase, ainsi que le ton dont elle était prononcée, suffisaient pour qu'Alwyn fût certain d'être obéi.

Tout en prenant ces dispositions, lord Rusfolk s'occupait de préparer son voyage.

À Loreyl-Castle, il avait déjà stupéfié son entourage par la rapidité de ses décisions, la facilité qu'il apportait à traiter toutes les questions d'affaires ou autres. Chacun, aussitôt, avait senti en lui un maître énergique, volontaire, supérieurement doué au point de vue intellectuel. Il en fut de même à Londres, pendant ce mois qui précéda son départ. Sa puissante faculté de travail trouvait à s'exercer avec les hommes d'affaires et dans les préparatifs nécessités par une longue absence qui pouvait tourner à l'aventure périlleuse. Des parents, des amis du défunt lord venaient en outre lui rendre visite ; la reine voulut qu'il lui fût présenté dans une petite réception intime. On vantait beaucoup, dans le monde aristocratique, ce nouveau marquis de Rusfolk,

témoignant le regret qu'il s'éclipsât si vite, remettant à plus tard les succès flatteurs que lui réservaient les plus charmantes femmes, aussitôt attirées par « le beau garçon » comme l'avait surnommé avec dépit la châtelaine de la Ville-Querdec.

Elle n'était plus de ce monde, M^{me} de Friollet. Une lettre de faire-part avait annoncé à lord Rusfolk et à lady Clenmare sa mort, survenue trois semaines après leur départ de France. La veille du jour où il devait aller s'embarquer à Douvres, Alwyn reçut une lettre de M. d'Olbars, en réponse à un mot très aimable qu'il lui avait écrit – car lord Rusfolk n'oubliait pas les amis du docteur Clenmare. Il y était question de la vieille dame, morte d'une chute faite dans son salon. Elle laissait à Viviane le mobilier de la chambre qu'elle habitait au manoir et quelques bijoux de médiocre valeur. Toute la fortune revenait au baron Desmuriers.

« Je crois bien que M^{lle} de Coëtbray compte être demandée par lui en mariage, ajoutait

M. d'Olbars. Mais je crains fort qu'elle n'éprouve là une forte déception. Desmuriers épousant une femme sans dot... Je ne vois pas cela du tout ! »

– Ni moi non plus, bien que je connaisse très peu le personnage, dit Alwyn en repliant la lettre dont il venait de lire quelques passages à sa mère.

– Elle est cependant si jolie !

– Eh bien ! cela ne suffit pas à ce monsieur. Il lui faut de l'argent, encore plus d'argent... Et comme il n'est pas le seul de ce genre, comme d'autre part M^{lle} de Coëtbray veut un mari bien pourvu sous ce rapport, elle risque fort de rester vieille fille, avec toute sa beauté.

Lady Clenmare regarda avec un peu de perplexité la physionomie railleuse de son fils.

– Wynnie, ne trouvez-vous pas que M^{me} de Friollet aurait bien pu donner une dot à cette pauvre jeune fille ?

– En principe, elle ne lui devait rien ; la fortune venait de son mari, oncle de Desmuriers.

Toutefois, elle aurait évidemment pu montrer plus de générosité à son égard. Mais, après tout, M^{lle} de Coëtbray est jeune, intelligente, bien portante ; elle peut travailler, comme bien d'autres – en attendant l'époux fortuné de ses rêves.

Deuxième partie

La fleur de lotus

I

Le capitaine Maxwell avait reçu, entre autres instructions, l'ordre d'acheter un yacht tout équipé. Il eut vite fait de trouver un excellent petit navire, *The Pearl*, dont le commandement fut confié à son second, Samuel Blake. Le plan d'Alwyn était celui-ci : tandis que le *Ice and Fire* gagnerait les mers de Chine et y croiserait ostensiblement, lord Rusfolk, ayant en secret embarqué sur *The Pearl* à Colombo, se rendrait à Bombay où Taruby, prévenu depuis un mois, devait envoyer les instructions nécessaires pour qu'on pût s'aboucher avec lui, sans craindre les espions que Marindra pouvait avoir mis à ses trousses.

Le programme s'exécuta sans difficulté. Alwyn descendit dans un hôtel de Bombay sous le nom de William Degvil. Il était accompagné de Thornton, qui continuait près de lui les fonctions

de valet de chambre précédemment remplies près de son aïeul, et de son domestique hindou Faâli, dont l'intelligence et le dévouement pouvaient lui être fort utiles.

À cet hôtel, indiqué d'avance à Taruby, un billet attendait depuis deux jours Alwyn. L'Hindou annonçait qu'il croyait être sur une piste et donnait à lord Rusfolk un rendez-vous proche d'un petit village du Bundelkund. Il indiquait la meilleure manière de faire ce voyage et l'itinéraire à suivre, puis il ajoutait en *post-scriptum* :

« Que Votre Seigneurie se méfie ! Marindra a des espions. Plusieurs fois, j'ai failli tomber dans leurs pièges, mais jusqu'ici, le divin Vichnou m'a protégé. »

Alwyn, deux jours plus tard, quittait Bombay avec ses deux fidèles serviteurs. Faâli parlait le dialecte tamoul et l'avait enseigné autrefois à son jeune maître qui, dès l'enfance, apprenait les

langues étrangères en se jouant. De plus, il était originaire du Deccan et, en sa jeunesse, avait parcouru plus d'une fois, avec son père, le pays qui s'étend de cette contrée aux plateaux étagés du Bundelkund. Ainsi, lord Rusfolk put faire le voyage avec toutes les facilités possibles. Deux éléphants, conduits par leurs cornacs, l'emmenèrent avec ses domestiques et, vers la fin d'un après-midi, il se trouva au lieu assigné par Taruby comme rendez-vous.

C'était une petite pagode en ruine à la lisière d'une forêt, sur un des contreforts des monts Vindhya. Tandis que Thornton et Faâli installaient le campement, Alwyn fit une rapide inspection des environs immédiats et de la pagode elle-même. Puis il revint à l'endroit où il avait laissé les serviteurs. Avec quelque surprise, il vit avec eux un Hindou d'une cinquantaine d'années qui vint aussitôt s'incliner devant lui.

— Je suis Taruby, mylord, dit-il en excellent anglais.

— Eh bien ! me voici exact au rendez-vous. Dites-moi où vous en êtes de vos recherches ?

Cette prise dont il était question dans votre billet ?...

Tout en parlant, Alwyn s'asseyait sur un bloc de pierre détaché de la pagode. Son regard scrutateur enveloppait la physionomie grave et douce de l'Hindou qui se tenait devant lui dans une attitude pleine de respect.

– Je crois qu'il conviendrait de la suivre très sérieusement, mylord. Jusqu'à ce moment-là, je désespérais d'arriver à quelque résultat. C'était en vain que, sous un déguisement, je parcourais l'État de Mahore, interrogeant discrètement, écoutant, cherchant à saisir le moindre indice. Marindra gouvernait sous le nom du rajah qui est sa créature. Grâce à l'argent que m'avait donné lord Rusfolk, je pus acheter un de ses serviteurs, qui devait m'instruire sur ses allées et venues, sur les gens qu'il recevait. Mais, bientôt, je m'aperçus que j'étais moi-même épié ! Le serviteur en question disparut ; à plusieurs reprises, j'échappai à des attentats. Je ne sais vraiment, mylord, comment je suis encore en vie ! La dernière fois, – c'était peu après le

moment où j'eus reçu le message que me faisait envoyer Votre Seigneurie, – je fus attaqué par quatre Tlingos, qui me laissèrent pour mort en pleine forêt. Un vieux fakir passant peu après en ce lieu m'aperçut, constata que je vivais encore et me soigna fort habilement. Je vécus pendant quelque temps dans une grotte où il avait élu domicile. Et c'est par lui que j'ai eu cet indice dont je parlais à Votre Seigneurie.

– Comment cela ?

– Je le questionnai, peu à peu... Et il m'apprit que, dans la forêt, plus haut, existaient les ruines d'un temple situé en un lieu sauvage, où l'on ne peut atteindre que par des sentiers difficiles dont l'accès est connu seulement de quelques initiés. Parmi ceux-là se trouvent Boudra – c'est le nom du fakir – et le brahme Marindra. Il existe sous le temple des cryptes où, autrefois, se célébraient les mystères sanglants du culte de Siva. Boudra m'a dit que Marindra, à la suite d'une longue absence sur laquelle il gardait le secret, s'y était rendu à plusieurs reprises depuis un an. Mais le fakir n'a jamais entendu dire qu'il eût ramené une

jeune fille... J'ai dès lors pensé que, peut-être, Marindra avait pu enfermer miss Dolmane dans les souterrains de ce temple.

– C'est, en effet, très plausible... Mais ne vous êtes-vous pas trop confié à ce fakir que vous ne connaissiez pas auparavant ?

– Je n'ai pas prononcé de nom ni dit le véritable motif de ma recherche. Il n'a d'ailleurs jamais cherché à le connaître et ne m'interrogea ni sur moi ni sur ceux que je lui ai dit attendre, toujours sans les nommer.

– Ah ! il sait que nous devons vous rejoindre ?... Eh bien ! je voudrais le voir, cet homme.

– C'est facile, mylord. J'habite toujours chez lui, et son logis se trouve sur le chemin qu'il nous faudra suivre, si Votre Seigneurie décide de gagner – ou tout au moins d'essayer de gagner le vieux temple.

– Certes ! Mais il nous faut un guide, et le fakir seul peut l'être, d'après ce que vous me dites sur la difficulté d'atteindre ce lieu.

Toutefois, il est indispensable, auparavant, d'apprendre si nous pouvons nous fier à lui.

Taruby secoua la tête.

– Ce sera difficile avec Boudra, mylord. Il parle peu, et l'on sent bien qu'il ne dira jamais que ce qu'il veut. Puis encore...

L'Hindou s'interrompt, hésita un instant avant d'achever :

– J'ai l'impression qu'avec ses yeux il prend toute la volonté...

Alwyn eut un mouvement d'intérêt.

– Ah ! vraiment ? Nous verrons cela... Où avez-vous été blessé, Taruby ?

L'homme désigna sa poitrine.

– Montrez... Je suis médecin et je veux me rendre compte si vous avez été bien soigné.

Taruby obéit. Alwyn put constater que la blessure avait dû présenter une réelle gravité. Elle était en état de cicatrisation et offrait maintenant un aspect rassurant.

– Oui, cet homme est habile et vous avez de la

chance d'être tombé entre ses mains... Mais n'avez-vous jamais eu l'idée qu'il puisse être complice de Marindra ?

– Je n'ai du moins aucun motif pour le supposer, mylord. Mais ce n'est pas une raison... Marindra est habile et puissant ; il a beaucoup d'influence au point de vue religieux. Boudra, lui, est un des fakirs les plus vénérés de la contrée. Je me souviens de l'avoir vu autrefois, près du temple de Siva, dans la ville de Mahore. Rien qu'en étendant les mains, il faisait aller et venir les objets qu'on lui désignait, il appelait sur terre les esprits des morts et accomplissait bien d'autres choses extraordinaires.

Alwyn n'ignorait pas de quelle habileté font preuve ces fakirs charmeurs, formés par les brahmes dans les pagodes, entraînés par des procédés restés secrets à exercer une influence magnétique sur les êtres et les choses. Il avait apporté d'autant plus d'intérêt à cette question que lui-même, tandis qu'il travaillait encore à l'école de médecine, s'était découvert une rare puissance de suggestion. À cette époque, en

France, la psychiatrie commençait seulement de se développer. Alwyn, obligé alors d'exercer la médecine générale à sa sortie d'internat, puisqu'il lui fallait gagner sa vie, s'était néanmoins réservé quelques loisirs pour l'étude des maladies mentales, vers laquelle le portaient ses goûts. Au cours de ces travaux, il s'était occupé de l'hypnose et de la suggestion. Ses recherches et ses expériences l'avaient confirmé dans l'assurance de ce pouvoir personnel, dangereux pour autrui si le possesseur en est sans scrupules, et que le docteur Clenmare n'employait qu'avec une extrême discrétion, car il se fût jugé criminel de dominer par sa volonté, à moins de motif grave, une autre volonté devenue incapable de se défendre, réduite par lui en esclavage.

Aussi éprouvait-il une vive satisfaction à la pensée de se rencontrer avec un de ces fakirs, magnétiseurs. Une idée lui était venue, subitement, et Taruby vit sur ses lèvres un énigmatique sourire, tandis qu'une lueur s'allumait dans le vert profond des yeux superbes devant lesquels se baissait le regard humble et comme ébloui de l'Hindou.

*

Le lendemain matin, à l'aube, les éléphants portant voyageurs et cornacs s'engagèrent dans la forêt. Ils marchèrent jusqu'au début de l'après-midi, avec une halte d'une heure pour le repas.

Le terrain s'élevait continuellement. La montagne, semblable à un énorme escalier, formait une série de plateaux superposés.

Enfin, Taruby fit arrêter les pachydermes. On se trouvait au bas d'une crête rocheuse, couverte jusqu'au sommet de broussailles et d'arbustes au feuillage exubérant. Lord Rusfolk et ses compagnons quittèrent les éléphants, qui devaient les attendre là avec leurs cornacs. À la suite de Taruby, ils s'engagèrent dans un sentier en pente abrupte, qui les amena devant l'entrée d'une grotte à demi cachée par de longues lianes pendantes. Taruby les écarta et annonça :

– Voici les personnes que j'attendais, Boudra.

Un glissement se fit entendre, un homme parut

au seuil de la grotte. Il était âgé, d'une extrême maigreur, avec un visage couturé de cicatrices.

– Salam, saëb, dit-il en s'inclinant.

Ses yeux noirs, au regard plein d'acuité, avaient glissé un rapide coup d'œil sur Thornton et Faâli, puis s'arrêtaient sur lord Rusfolk.

– Salam, Boudra, répondit Alwyn en dialecte tamoul, car Taruby lui avait dit que le fakir prétendait à tort ou à raison ne pas connaître l'anglais. Nous venons te demander l'hospitalité pour quelques heures, avant de continuer notre route.

– Ma demeure est à votre disposition, saëb.

– Taruby m'a raconté comment tu l'avais sauvé et j'ai vu que tu l'avais soigné avec habileté. Il m'a dit aussi que tu connaissais un lieu très curieux – un vieux temple dans la forêt, là-haut.

– Le vieux temple... oui, saëb, oui...

Le corps du fakir semblait tout à coup se tendre, comme pour une résistance ; des frémissements couraient sur le visage bronzé ; les

yeux se dilataient, émettaient toute leur puissance fluïdique pour résister au pouvoir fascinateur des prunelles couleur d'émeraude qui enfonçaient en eux leur rayonnement dominateur. Une lutte mystérieuse s'engageait entre ces deux hommes. Lequel allait en sortir vainqueur ?

La voix d'Alwyn s'éleva tout à coup, lente, calme, impérieuse :

– Boudra, connais-tu le brahme Marindra ?

– Oui, saëb.

– Depuis longtemps ?

– Depuis très longtemps.

– L'as-tu vu il y a peu de temps ?

– Il y a un mois.

– Que t'a-t-il dit ?

– Qu'il fallait lui amener au vieux temple Taruby et ceux qui devaient venir d'Angleterre.

– C'est toi qui l'as renseigné à ce sujet ?

– Oui, saëb.

Le fakir parlait d'un accent naturel, les yeux

attachés au regard de lord Rusfolk.

– Avais-tu reçu mission de lui pour t’emparer de Taruby ?

– Non. Quand je l’ai sauvé, Taruby, je ne le connaissais pas. Mais un jour, pendant son sommeil, je le fis parler pour savoir à qui j’avais affaire. Je sus ainsi pourquoi il se trouvait ici. Alors, j’allai tout raconter à Marindra. D’abord, le brahme m’ordonna de le tuer. Puis il se ravisa, quand je lui eus appris que le blessé attendait un parent de miss Dolmane, accompagné de deux serviteurs.

« – Mieux vaut en ce cas les attirer tous dans un piège, déclara-t-il. Arrange-toi pour les conduire au vieux temple et, ensuite, le reste me regarde. »

Taruby étouffa une exclamation de fureur.

– Ah ! traître maudit ! murmura-t-il en crispant les poings.

– Où se trouve miss Dolmane ? demanda Alwyn.

– Dans la crypte du temple.

– Est-elle bien portante ?

– Non, je crois qu'elle est malade.

– Marindra est-il là-bas en ce moment ?

– Oui, il doit attendre ceux qu'il veut sacrifier à Siva.

– Pourquoi garde-t-il cette jeune fille prisonnière ?

– Parce qu'elle porte sur la tempe le signe sacré. D'après nos traditions, elle pouvait choisir entre deux sorts : ou devenir l'épouse d'un prince de la race à laquelle appartenait sa mère, ou bien être consacrée à Siva, vivre dans son temple et y mourir sans jamais revoir le jour. Elle a refusé d'être unie au fils du rajah Prithwidj qui règne sur Mahore ; ainsi donc, elle appartient à Siva.

– Tu dis qu'elle est malade. L'a-t-on maltraitée ? Lui a-t-on imposé des privations ?

– Non, puisqu'elle est marquée de la fleur de lotus. Elle souffre dans sa santé parce qu'elle est prisonnière et ne veut pas se résigner à son sort.

– A-t-elle quelqu'un près d'elle ?

– Pundmani, l’ayali qui fut emmenée avec elle. Puis une autre femme, une prêtresse de Siva.

– Tu connais le moyen d’arriver à ce temple, de pénétrer dans cette crypte ?

– Je le connais, saëb.

– Eh bien ! tu nous y conduiras. Demain, à l’aube, nous partirons. Et tu m’obéiras, Boudra, tu serviras mes desseins, ta volonté m’appartiendra, tant que je ne te l’aurai pas rendue.

– Je vous obéirai, je vous servirai, saëb.

Les trois spectateurs de cette scène croyaient rêver. Lord Rusfolk, se tournant vers Taruby, dit avec un léger sourire d’ironie :

– Eh bien ! vous êtes édifié, maintenant, sur le sort que nous réservait cet homme ?

– Ah ! mylord ! ah ! quel misérable coquin ! Mais comment dit-il tout cela à Votre Seigneurie ? Comment ?...

Alwyn eut un geste qui signifiait : « Peu importe que vous ne compreniez pas. »

Et, en quelques mots brefs, il intima au fakir vaincu l'ordre de l'introduire dans sa demeure.

II

Le Bundelkund, pays sauvage et encore mal connu, était devenu le refuge des brigands, des criminels qui, en se mélangeant aux aborigènes, Gounds, Jats, etc., fondaient des races de bandits, les Thugs, les terribles étrangleurs. Des contrées désertes, d'épaisses forêts se trouvaient à côté de centres populeux. Ainsi en est-il de Mahore, la capitale du petit État où avait régné la mère d'Ahélya.

Le vieux temple, situé plus haut dans la montagne, restait ignoré des Européens. Beaucoup d'Hindous même ne le connaissaient que par la tradition qui en faisait un lieu vénérable et terrible, consacré depuis des siècles au culte de Siva, le dieu destructeur. Son accès n'était d'ailleurs possible qu'aux seuls initiés qui en gardaient jalousement le secret.

Pour y atteindre, il existait seulement quelques

sentiers à peine tracés dans la forêt, à travers une végétation magnifique, presque tropicale. Parfois, il fallait descendre en de profonds ravins, monter des pentes rocheuses, traverser un lit de torrent parsemé de roches énormes. Mais Boudra connaissait les meilleurs passages. Il était un familier du temple de Siva, où il vivait souvent quand il n'allait pas de ville en ville, mendiant et excitant la vénération superstitieuse des Hindous par ses macérations et ses tours prestigieux. Alwyn, pendant les moments de halte, lui en faisait exécuter quelques-uns. Mais, un jour, comme le jeune homme lui demandait par quelles pratiques il avait pu acquérir cette habileté incompréhensible, le visage du fakir se crispa, son regard exprima la souffrance et une humble supplication.

– Saëb, si tu le veux, je dois t'obéir, te répondre la vérité... Mais j'ai fait le serment de ne pas révéler ce secret. Si tu m'obliges à me parjurer, je suis maudit !

– Garde ton secret, Boudra, je ne prends ta volonté que pour remplir une œuvre de justice et

pour sauver une enfant innocente. Mais, pour le reste, je n'ai pas le droit de peser sur elle.

Au matin du quatrième jour après leur départ, le fakir et ses compagnons entrèrent dans une région plus sauvage encore que le pays parcouru jusqu'alors. Sous les manguiers énormes, les tulipiers, des roches aux tons rougeâtres chevauchaient, des cavernes s'enfonçaient dans la profondeur du roc. Les éléphants avançaient avec difficulté dans le sous-bois de bambous et de plantains auxquels s'enlaçaient des lianes aux fleurs éclatantes. Il vint un moment où Boudra annonça :

– Il faut les laisser ici, saëb ; nous sommes proches du temple, mais il est impossible de le gagner autrement qu'à pied.

Quittant leurs montures, Alwyn, Thornton, Taruby et Faâli, munis d'armes et de quelques provisions, s'engagèrent à la suite du fakir dans un sentier dont il eût été difficile de soupçonner l'existence, tellement les arbustes et les lianes en dissimulaient l'accès. Du reste, il n'était que l'amorce d'un véritable dédale où Boudra

semblait évoluer sans hésitation. Les trois serviteurs échangeaient parfois des regards inquiets. En dépit du sang-froid, du calme de leur maître, ils se demandaient si le fakir ne les conduisait pas à la mort.

Alwyn, tout assuré qu'il fût d'avoir l'homme sous sa dépendance, tenait son fusil tout prêt à le menacer, au moindre indice de trahison. Du reste, il était fort prudent de rester sur ses gardes, car Marindra pouvait avoir posté des sentinelles sur la route du temple. Cependant, le fakir, auquel lord Rusfolk fit part de cette hypothèse, secoua la tête en répondant.

– Non, Marindra sait bien que c'est chose inutile. Personne ne pourrait parvenir au temple, s'il n'était conduit par un des initiés. Or, aucun de ceux-ci n'en montrerait le chemin... Mais moi, je suis obligé de vous obéir, puisque vous avez pris mon esprit.

Alwyn se rendait mieux compte, en avançant, que la confiance de Marindra dans l'inaccessibilité du temple était justifiée. De plus, ses abords jouissaient de la prédilection des bêtes

sauvages, des panthères surtout, qu'attirait un étang où elles venaient se désaltérer.

– Ne crains-tu pas qu'elles t'attaquent lorsque tu viens seul ici ? demanda lord Rusfolk au fakir, quand celui-ci lui eut appris ce détail.

– Non, saëb, je sais charmer les panthères... Marindra aussi. Nous sommes en complète sécurité dans ces lieux où d'autres trouveraient dix fois la mort.

– Hum ! j'ai encore plus de confiance dans mon fusil ! marmotta Thornton en entendant la réponse de Boudra.

Un peu avant midi, lord Rusfolk, sur le conseil du fakir, fit faire une courte halte pour le repas, avant de pénétrer dans le temple. La petite expédition se trouvait dans une clairière, à l'ombre de manguiers séculaires. Des singes folâtraient sur les hautes branches, des oiseaux au plumage éblouissant s'ébattaient au dessus des voyageurs. Des sâmbus, des cerfs, des daims passaient à travers les fourrés où des troupes de sangliers avaient fait de larges brèches. Entre les énormes troncs des manguiers, on apercevait un

petit étang qu'entourait un large bord de pierre sombre, dégradé par les siècles.

Mais Boudra ne se dirigea pas de ce côté. À quelques pas de la clairière se trouvait une muraille de roc dans laquelle étaient taillés quelques degrés. Après eux commençait un étroit sentier également fait de main d'homme dans ce roc dur et sombre. Il aboutissait à une ouverture cintrée donnant sur un large couloir rocheux où le fakir et ses compagnons, après avoir allumé des torches dont une provision existait près de là, s'engagèrent ; quelques minutes plus tard, ils arrivaient à une salle immense dont la voûte basse était supportée par d'énormes piliers cylindriques.

– Nous sommes dans une des cryptes du temple, dit Boudra.

– Eh bien ! conduis-nous là où doit se trouver miss Dolmane, ordonna Alwyn.

Il savait, par le fakir, que Marindra logeait dans le temple supérieur, pendant ses séjours en ce lieu. Mais une rencontre avec lui ou quelqu'un des séides qui l'accompagnaient n'était pas

impossible, dans ces souterrains. Aussi les quatre hommes tenaient leurs armes toutes prêtes, en suivant Boudra dans un couloir de roc qui, bientôt, se subdivisa en plusieurs autres parmi lesquels le fakir choisit sans hésitation. La voie devenait plus large et aboutissait à une porte close, en bois de teck, dont Boudra fit jouer l'accès secret.

Une autre salle apparut, de voûte plus élevée. Au fond, une énorme statue de Siva, taillée dans un granit rouge qui lui donnait au premier moment l'apparence d'être couverte de sang. Le dieu tendait ses bras multiples, chacun tenant un serpent. Il semblait darder des yeux farouches sur les étrangers qui osaient souiller de leur présence impure son affreux sanctuaire. La lueur des torches rendait plus sinistre encore la menaçante effigie, et Thornton ne put se retenir de frissonner, tout aussi bien que les deux Hindous saisis d'une superstitieuse frayeur.

Des couloirs nombreux aboutissaient à cette crypte. Mais Boudra, derrière la statue, ouvrit une porte, passa dans une petite salle, puis dans

d'autres qui s'enchevêtraient avec des corridors étroits. Enfin, il souleva une portière de soie brochée en disant à mi-voix :

– C'est ici.

Alwyn s'avança et vit une petite pièce meublée de divans, de tapis, de riches coussins. Une lampe d'argent, qui répandait en brûlant un suave parfum tombait de la voûte. À terre était accroupie une femme qui, au bruit, leva la tête, montrant un visage bronzé, comme creusé par la souffrance, et des yeux qui s'élargissaient dans une expression stupéfaite et terrifiée.

– C'est Pundmani, dit le fakir.

– Oui, oui, c'est elle, la maudite ! murmura Taruby avec fureur.

Alwyn s'avança vers la femme, la saisit par les épaules, la mit debout en appuyant son revolver sur sa poitrine.

– Si tu cries, je tire !

Mais la malheureuse semblait ahurie, saisie d'épouvante. Alwyn craignit qu'elle s'évanouit entre ses mains. Il adoucit un peu sa voix, écarta

légèrement l'arme en disant :

– Tu n'auras aucun mal si tu m'obéis. Où est miss Dolmane ?

Mais Pundmani semblait incapable de parler. Elle attachait sur lord Rusfolk ses yeux pleins de surprise épouvantée, essayait de remuer les lèvres et n'y parvenait pas.

Le fakir s'avança.

– Elle est dans le jardin ? demanda-t-il.

Pundmani réussit à faire de la tête un signe affirmatif.

– Dans le jardin, dit Alwyn en se tournant vers Boudra. Tu m'avais dit qu'étant consacrée à Siva, elle ne devait plus revoir la lumière du jour ?

– On ne la voit jamais dans le jardin de Siva, saëb.

Sans s'attarder à interroger plus longuement le fakir, Alwyn ordonna :

– Conduis-nous. Et toi, Pundmani, viens – en silence.

Sous le regard fascinateur du jeune homme,

L'ayali se mit à trembler. Elle se laissa docilement emmener par Taruby et Faâli, à la suite de lord Rusfolk que précédait Boudra.

Plusieurs petites salles, dont quelques-unes sommairement meublées, furent traversées ; puis il fallut longer une galerie de pierre sur les murs de laquelle étaient sculptés des divinités farouches, des fleurs de lotus, des éléphants, des bœufs sacrés. Suivant la recommandation de Boudra, Alwyn et ses compagnons glissaient le plus légèrement possible sur le sol rocheux. Puis ils s'arrêtèrent devant un énorme serpent de pierre qui, déployant ses anneaux, tendant sa tête hideuse, semblait chercher à barrer la sortie de la galerie.

Au-delà, c'était un lieu étrange. Dans une pénombre verdâtre apparaissaient des arbustes, des branches fleuries, un fouillis de plantes d'où montaient de lourdes, étouffantes senteurs. Au milieu se dressait le tronc énorme d'un banyan, dont les branches, formant une voûte presque impénétrable à la lumière du jour, rejoignaient la muraille circulaire qui, de cet enclos, faisait un

véritable puits, une sorte de tombe où la chaleur molle et humide avait fait lever cette végétation exubérante, dans le demi-jour auquel l'épais écran de feuillage donnait une teinte sépulcrale.

Un bruit de voix venait aux oreilles des quatre hommes groupés derrière Boudra. Le fakir dit tout bas :

– Marindra est là. C'est lui qui parle.

Au détour d'une étroite allée apparurent deux personnes : un homme portant le costume des prêtres de la religion brahmanique, – un homme âgé, au teint légèrement brun, aux yeux durs et dominateurs, – puis une toute jeune fille, qui marchait lentement, comme accablée, en serrant autour d'elle, de ses deux petites mains délicates, le voile blanc qui entourait sa tête. Elle tenait les yeux baissés ; au bord des paupières tremblaient de longs cils foncés. Une pâleur presque livide s'étendait sur le visage menu dont les traits ravissants paraissaient émaciés, tragiquement creusés.

La voix du brahme arrivait distinctement jusqu'à lord Rusfolk, mais celui-ci ne pouvait

comprendre les paroles prononcées dans un dialecte inconnu. Marindra, tout à coup, mit sa main sur l'épaule de la jeune fille, parut lui adresser une impérieuse injonction. D'un brusque mouvement, elle recula. L'épouvante, l'indignation, une sorte de lutte terrible convulsaient son visage, donnaient un éclat violent à ses yeux levés sur l'impassible visage du brahme.

– Que lui dit-il ? demanda Alwyn à l'oreille de Boudra.

– Il lui dit : « Je veux que tu adores Siva et que tu lui appartiennes entièrement. Je veux que tu cesses ta résistance... »

Au même instant, le brahme, posant ses deux mains sur les épaules d'Ahélya, la maintenait immobile et plongeait son regard dans le sien. La jeune fille vacilla, renversa la tête en arrière, en essayant de clore ses paupières...

III

– Attention, vous autres ! dit tout bas Alwyn. Suivez-moi, et pas de bruit, autant que possible.

En quelques bonds, il tombait sur le brahme, le saisissait à la gorge. Marindra lâcha la jeune fille. Alwyn le renversa sur le sol et, sur un signe de leur maître, Taruby et Faâli le ficelèrent avec les liens dont ils avaient eu la précaution de se munir.

Ahélya demeurait immobile, les yeux un peu fixes, regardant tour à tour chacun de ceux qui agissaient ainsi. Alwyn lui prit la main en disant avec douceur :

– Je suis votre cousin, Alwyn Clenmare, Ahélya. Je viens vous enlever à ce tombeau, ma pauvre enfant.

– Alwyn Clenmare ? répéta une voix basse et faible.

– Oui, je sais bien que vous ne me connaissez pas. Mais lord Rusfolk, notre bon parent, m’a chargé de venir à votre recherche... et voici Taruby, votre serviteur fidèle.

Taruby, laissant Thornton achever le ficelage du brahme, venait vers sa jeune maîtresse en disant d’une voix tremblante d’émotion :

– Ah ! miss Ahélya.. miss Ahélya... enfin, enfin !

Elle le regardait avec une perplexité pleine d’angoisse. Alwyn demanda :

– Ne le reconnaissez-vous pas, Ahélya ?

– Non... je ne crois pas...

Taruby s’exclama avec une stupéfaction douloureuse :

– Comment, vous... vous ne me reconnaissez pas ?

Elle secoua lentement la tête. Son visage se contractait, ses yeux témoignaient d’une angoisse violente.

– Elle est sous l’influence de cet homme qui,

sans doute, a voulu lui faire oublier son passé, dit Alwyn à mi-voix. Il ne faut plus, pour le moment, essayer de réveiller ses souvenirs, car ce pourrait être dangereux pour sa raison. Je me charge de lui rendre la mémoire, peu à peu... Maintenant, emmenons-la d'ici le plus vite possible.

Marindra, momentanément ahuri par l'attaque inattendue, reprenait ses esprits. Les traits convulsés, les yeux fulgurants, il apostropha Boudra, demeuré près du serpent de pierre avec Pundmani. Le fakir, feignant de ne pas l'entendre, s'approcha de lord Rusfolk.

– Partons vite, saëb ! Mourvady, la prêtresse de Siva, devait être dans ce jardin. Si elle a vu la scène, elle aura été prévenir les Thugs chargés par Marindra de sa défense et de la garde du temple.

– Eh bien ! partons ! Taruby et Faâli, vous porterez le brahme... Venez, Ahélya.

Mais la jeune fille ne bougea pas. Elle attachait sur lord Rusfolk ses admirables yeux sombres, chargés d'angoisse et d'une sorte d'épouvante.

– Venez, répéta-t-il avec une douceur autoritaire.

Il prenait la petite main moite et brûlante. Son regard volontaire, dominateur, s'emparait de cet autre regard qui, peu à peu, semblait s'apaiser. Ahélya se laissa docilement emmener, à la suite de Boudra qui reprenait le chemin parcouru auparavant. Faâli et Taruby emportaient le brahme prisonnier, qui avait interrompu ses imprécations. Derrière eux, Thornton surveillait l'ayali qui, d'ailleurs, semblait complètement abruti.

On atteignit sans incident la sortie des souterrains. Mais Ahélya n'avancait qu'avec peine. Plusieurs fois, ses jambes affaiblies avaient fléchi, bien que le bras vigoureux de son cousin la soutînt, la portât presque.

– Vous ne pouvez plus continuer ainsi, ma pauvre enfant ! dit Alwyn.

Et, sans effort, il enleva entre ses bras ce corps amaigri. Ahélya se laissa faire, passivement. Sa tête reposait sur l'épaule d'Alwyn, ses paupières se fermaient, lasses et pesantes. Il songea, en

regardant avec émotion ce charmant petit visage altéré par de profondes souffrances :

« Pourvu qu'il ne soit pas trop tard... que son organisme ne soit pas irrémédiablement atteint ! »

Avec ce fardeau, si léger qu'il fût pour la vigueur de lord Rusfolk, la descente du petit sentier dans le roc et des étroits degrés qui suivaient présentait de périlleuses difficultés. Néanmoins, Alwyn arriva au bas sans encombre. Il allait se diriger vers la clairière où attendaient les éléphants, quand plusieurs hommes bronzés bondirent d'un fourré, le poignard à la main. Alwyn eut tout juste le temps de laisser glisser à terre la jeune fille et de saisir son revolver. Il était un infailible tireur et l'un des agresseurs tomba, frappé en pleine poitrine.

– Les Thugs ! avait crié Taruby à l'apparition des sinistres bandits.

Les coups de revolver claquaient, plusieurs hommes tombèrent encore. Mais l'un d'eux avait blessé au bras Faâli ; puis, avec une rapidité prestigieuse, il tranchait les liens de Marindra que

ses porteurs posaient à terre pour se défendre. Le brahme se redressa en clamant avec rage :

– Tuez ! Tuez ces impurs étrangers ! Enlevez-leur la fleur de lotus consacrée au divin Siva !

Les Thugs, semblables à de farouches démons, se jetaient sur Alwyn et ses compagnons, essayaient de les poignarder ou de leur passer au cou leur sinistre lacet. Marindra, sortant un poignard de son vêtement, se joignit à eux. Mais Alwyn, bondissant par-dessus le corps d'un bandit qu'il venait de coucher à terre, déchargea son revolver sur le brahme. Celui-ci vacilla, tomba sur le sol. Alwyn rencontra son regard de haine impuissante. Il dit avec mépris :

– Tu as voulu faire périr une âme innocente, misérable ! Mais Dieu n'a pas permis que tu ailles jusqu'au bout de ton crime.

Marindra eut un affreux rictus et bégaya :

– Son esprit m'appartient... Personne ne pourra la guérir. La domination de Siva est sur elle pour toujours... pour tou...

Alwyn se détourna de lui pour aller aider ses

compagnons qui achevaient d'avoir raison des agresseurs ; ceux des Thugs qui n'étaient pas touchés mortellement, voyant leur coup manqué, s'enfuyaient au plus vite. La lutte se terminait sans trop de dommage pour les attaqués. Faâli et Thornton, seuls, avaient reçu des blessures sans gravité que lord Rusfolk pansa dans la clairière, avant de prendre place sur les éléphants.

Ahélya avait suivi les péripéties très rapides de la lutte avec une horreur mêlée d'angoisse. En voyant tomber Marindra, elle jeta un cri sourd et se souleva, les yeux dilatés par la terreur.

Pundmani qui, jusqu'alors, se tenait tapie dans les broussailles, se glissa jusqu'à elle et lui saisit les mains.

– Ma princesse ! ma princesse ! bégaya-t-elle, il faut rentrer au temple... Il faut aller servir le divin Siva...

Un violent frisson agita le corps d'Ahélya.

– Non, non !... Laisse-moi, Pundmani... laisse-moi... je ne veux pas... tu sais bien que je ne veux pas !

– Il faut... il faut... Tu portes sur ton front la fleur de lotus... tu es consacrée à Siva...

L'ayali parlait d'un ton monotone, comme récitant une leçon apprise. Elle répétait les mêmes phrases, qui devenaient ainsi des sortes d'incantations. Son regard fixe semblait celui d'une illuminée. Ahélya, le corps raidi, fermait à demi les yeux et devenait pâle comme une morte.

Alwyn, quand il eut terminé avec ses agresseurs, vit et comprit la scène d'un coup d'œil. Il vint à Pundmani, la saisit par le bras et la souleva rudement en disant avec une dureté impérative :

– Je te défends... tu entends, je te défends d'adresser un mot à miss Dolmane !

Les yeux de l'ayali s'emplirent de terreur, sous le regard qui les fascinait. Pundmani tomba à genoux, toute balbutiante. Lord Rusfolk appela Taruby et lui dit :

– Je te confie la garde de cette femme. Il ne faut pas qu'elle approche de miss Dolmane, tu m'entends ?

– Votre Seigneurie peut être sans crainte ! Je la surveillerai de près, cette coquine ! répliqua l’Hindou avec un farouche regard vers la femme prosternée.

– Une coquine, non, mais plutôt une victime et un instrument inconscient de Marindra, rectifia Alwyn.

Puis le jeune homme se pencha vers Ahélya et la souleva dans ses bras. Elle ouvrit les yeux et le regarda avec un mélange d’épouvante et de supplication.

– Ne craignez rien, chère enfant, dit-il avec une inflexion caressante dans la voix. Vous êtes sauvée, nous allons quitter ce pays où vous avez souffert. Ne vous tourmentez de rien, apaisez votre esprit.

Il s’interrompit, en voyant Ahélya frissonner, en l’entendant prononcer quelques mots dans une langue qu’il ne comprit pas.

– Parlez-moi en anglais... Vous ne l’avez pas oublié, n’est-ce pas ?

Elle répondit en hésitant :

– Un peu... je ne sais pas bien... Il faut... elle a dit qu'il faut que je retourne au temple, pour servir Siva... Mais je ne veux pas... je ne veux pas !

Son corps se raidissait de nouveau, l'horreur apparaissait dans son regard. Alwyn, les yeux dans les siens, dit avec une douceur impérieuse :

– Non, il ne faut pas y retourner, Ahélya. Il faut rester avec moi et m'obéir. Vous entendez, mon enfant ?

Sa main, d'un geste d'autorité, se posait sur la petite tête appuyée contre sa poitrine. Ce mouvement acheva de faire tomber le voile déjà détaché pendant la périlleuse descente du sentier rocheux. De merveilleuses boucles brunes aux chauds reflets de cuivre se répandirent sur le bras d'Alwyn. Il sourit en disant :

– Je crois que vous aurez besoin de mon aide pour relever cela, ma petite cousine.

Les mains souples et fines, dont l'adresse était remarquable dans les soins qu'il donnait aux malades, aidèrent habilement les petites mains

affaiblies, tremblantes, qui soulevaient avec peine ces boucles soyeuses. Le voile les couvrit de nouveau. Puis Alwyn emporta sa cousine jusqu'à la clairière où les cornacs étaient plus morts que vifs, depuis qu'ils avaient entendu les détonations.

L'après-midi était fort avancé. Lord Rusfolk décida qu'on camperait ici, en faisant des feux pour éloigner les bêtes fauves. Marindra laissé pour mort sur le terrain, il n'y avait pas à craindre de nouvelle attaque, car lui seul, disait le fakir, était maître dans le temple.

Thornton et Faâli s'empressèrent de préparer un repas de conserves et de pâtisseries sèches, qu'ils servirent à leur maître et à miss Dolmane. La jeune fille semblait calmée, dégagée de toute inquiétude. Assise près d'Alwin qui lui tenait la main, elle attachait sur lui ses grands yeux profonds, confiants et tranquilles. L'émotion pénétrait le cœur de lord Rusfolk, tandis qu'il remarquait mieux maintenant le dépérissement effrayant de cette enfant dont il se rappelait le portrait où elle apparaissait pleine d'ardeur et de

vie. Sa voix adoucie, caressante, parlait du voyage qu'il venait d'accomplir pour rechercher la disparue. Il voulait, peu à peu, réveiller la mémoire endormie par l'influence maléfique de Marindra. Mais il ne dit mot encore de la mort de lord Walter Rusfolk, qu'il se réservait de lui apprendre quand elle serait mieux, et se garda bien d'évoquer le souvenir de lord Algernon et de sa fille, qui ne pouvait éveiller chez elle que des impressions désagréables.

Ahélyya mangea à peine, et encore fut-ce en cédant à la suggestion puissante d'Alwyn. En la questionnant, celui-ci comprit que tout appétit avait disparu chez elle, dans l'affreuse existence du temple souterrain et que, depuis quelque temps, elle ne se nourrissait pour ainsi dire plus.

– Voilà une belle cure à faire pour moi ! dit Alwyn en affectant la gaieté. Car je suis médecin, petite cousine.

– Médecin ? répéta-t-elle avec surprise.

– C'est toute une histoire que je vous raconterai quelque jour. Maintenant, vous allez vous reposer, tâcher de dormir.

– Dormir ? Je ne sais plus ce que c'est... Si, quand Mourvady me faisait boire un breuvage sucré, écœurant... Alors, je tombais dans un sommeil lourd et j'avais des rêves affreux...

Elle fut reprise de son frisson violent, de son tragique effroi. Mais quelques mots de son cousin la calmèrent. Alwyn fit étendre sur le sol un des tapis pour servir de lit à la jeune fille. Le fidèle Taruby se coucha à courte distance, afin de veiller sur elle. Lord Rusfolk donna quelques instructions relatives au départ du lendemain, qui devait avoir lieu à l'aube, puis s'installa lui-même pour prendre quelque repos, car la journée avait été rude.

Il dormait profondément, quand il entendit qu'on l'appelait. En se redressant, il demanda :

– Qui me parle ? Qu'y a-t-il ?

– C'est moi, Taruby, dit une voix oppressée. Que Votre Seigneurie me pardonne... mais miss Ahélya... je ne sais ce qu'elle a... Elle paraît tant souffrir...

D'un bond, Alwyn fut debout. Quand il arriva

près d'Ahélya, il la vit à demi redressée, les bras tendus, les traits convulsés. Entre ses dents passaient des mots qu'il ne pouvait comprendre. À sa vue, elle eut une sorte de cri rauque et le regarda comme un pauvre être traqué appelant au secours.

– Ma petite Ahélya, calmez-vous !... Je veux que vous oubliiez cela, ma petite enfant.

Il s'asseyait près d'elle, attirait vers lui le frêle corps tremblant. D'une voix basse et prenante, il mêlait aux injonctions doucement impératives des paroles d'affection, de chaude pitié qui venaient spontanément à ses lèvres, devant l'enfant charmante et douloureuse qu'il avait mission de protéger. Peu à peu, Ahélya s'apaisa. Pourtant, de grands frissons la secouaient encore, par intervalles, contre la poitrine d'Alwyn. Puis ils cessèrent. Ahélya s'était endormie paisiblement – peut-être pour la première fois depuis qu'on l'avait enlevée d'Angleterre.

Taruby s'était étendu aux pieds de lord Rusfolk et de la jeune fille. Bientôt, le sommeil le gagna. Alwyn, seul, resta éveillé. Il ressentait une

puissante impression de tendresse protectrice, devant cette orpheline qui n'avait plus que lui pour appui. Il la guérirait du mal étrange dont elle semblait frappée ; il l'entourerait de soins et d'affection comme une jeune sœur, la guiderait et la conseillera dans la vie – la défendrait aussi, car il soupçonnait lady Aurora de la haïr.

« Qu'elle essaye de s'attaquer à vous, pauvre petite !... et nous verrons ! » songea-t-il en contemplant, à la lueur des feux allumés, le pâle et menu visage, qui semblait dans le sommeil celui d'une petite fille malade.

Quand l'aube commença de paraître, Alwyn étendit sur le tapis la jeune fille avec tant de précautions qu'elle eut à peine un léger mouvement. Puis il se leva, fit quelques pas pour dégourdir ses jambes et alla réveiller le personnel de la petite expédition. Une demi-heure plus tard, celle-ci quittait les alentours de ce temple redoutable où, sans Alwyn, Ahélya était condamnée à mourir dans la nuit perpétuelle des cryptes sacrées, dans l'ombre sépulcrale et

l'humidité lourde du jardin aux parfums étouffants.

IV

À Bombay, *The Pearl* attendait lord Rusfolk. Celui-ci avait primitivement décidé que, s'il retrouvait Ahélya, il l'embarquerait avec le dévoué Taruby sur ce navire qui les conduirait à Cannes, près de lady Clenmare, tandis que lui, sur un paquebot, irait rejoindre le *Ice and Fire* à l'une de ses escales et croiserait deux mois encore sur les côtes de Chine. Mais l'état dans lequel se trouvait la jeune fille l'obligeait à changer ses projets.

Un peu avant Bombay, il congédia le fakir en lui disant :

– Maintenant, je te rends ta liberté. Tâche de n'en plus faire mauvais usage.

– Saëb, mon esprit vous a appartenu ; il portera toujours l'empreinte de votre domination, répondit Boudra en se prosternant.

L'ayali aussi fut renvoyée, avec une somme d'argent qui devait la mettre à l'abri du besoin. La malheureuse femme, comme s'en était rendu compte Alwyn, avait obéi à l'irrésistible volonté de Marindra en favorisant l'enlèvement de sa jeune maîtresse et, par la suite, en se faisant l'auxiliaire passif du brahme dans la suggestion qu'il exerçait sur Ahélya. Sous la domination implacable, Pundmani était devenue un pauvre être inconscient, chez qui survivait cependant l'affection pour l'enfant soignée par elle dès ses premiers jours.

Quand lord Rusfolk lui eut dit de partir, elle le regarda d'un air suppliant, joignit les mains, bégaya quelques mots. Puis elle baissa la tête et s'éloigna, ayant vaguement conscience, dans le brouillard dont son esprit restait enveloppé, qu'elle était un danger pour l'enfant aimée.

En quittant Bombay, le yacht gagna Colombo. Alwyn loua aussitôt, dans les environs de cette ville, une maison entourée d'un de ces féeriques jardins tels qu'il en existe à Ceylan. Dans l'état où se trouvait la santé d'Ahélya, il jugeait

dangereux d'entreprendre le retour en Europe avant que ses soins y eussent apporté quelque amélioration. Des Cingalaises furent engagées pour le service de la jeune fille, à qui fut réservé le plus bel appartement du logis. Alwyn ne négligea rien pour l'entourer de tout le confort, de toutes les attentions possibles, pour lui faire mieux oublier l'horrible séjour dont elle sortait. Quand il l'y amena, elle n'était qu'un pauvre petit être anéanti par la faiblesse, par le subit affaissement des nerfs qu'elle s'était, jusqu'à sa délivrance, efforcée de tendre pour résister à la volonté occulte de Marindra. Cet état inquiétait bien davantage son cousin que les crises d'agitation, de terreur, qui la saisissaient parfois. Elle s'apaisait vite alors entre les bras d'Alwyn, où la prenait un sommeil tranquille, dépourvu de ces rêves douloureux qu'elle avait encore presque chaque nuit. Mais cette faiblesse, ce complet abattement, céderaient-ils aux soins moraux et physiques dont Alwyn entourait la jeune malade ?

– Ma pauvre petite miss Ahélya ! Elle qui était si bien portante, si vive, disait Taruby avec

désespoir. À quinze ans, elle semblait déjà une jeune fille... Et maintenant !

– Je la guérirai ! Elle redeviendra ce qu'elle était, affirmait lord Rusfolk.

– Ah ! si quelqu'un le peut, c'est bien Votre Seigneurie ! murmurait Taruby en s'inclinant avec vénération.

De ce qu'il avait pu apprendre par le fakir, des observations faites personnellement et des paroles prononcées par sa cousine dans ses crises d'épouvante, Alwyn avait nettement dégagé un diagnostic sur l'état de la jeune fille. Marindra, sans doute à cause de l'emblème sacré qu'elle portait au front, n'avait pas voulu l'assassiner aussitôt ; mais avec une diabolique perversité, il avait imaginé de la faire mourir lentement, de désespoir, de consommation dans les ténèbres souterraines du temple. Pour mieux atteindre son but et sans doute aussi par fanatisme, il avait voulu l'obliger à renier sa religion, à adorer l'horrible effigie de Siva. Énergiquement, Ahélya avait résisté. Alors, le brahme avait usé sur elle de sa puissance magnétique. Peu de temps avant

qu'elle fût délivrée, il l'avait fait participer à une sanglante fête devant la rouge statue de la crypte. C'était l'abominable vision qui reparaissait à l'esprit d'Ahélya, parfois, et la faisait trembler d'épouvante, crier d'horreur. Puis, encore, Marindra lui avait intimé l'ordre d'oublier son passé, de ne plus se souvenir même de la langue anglaise jusqu'alors parlée par elle. Mais il existait en cette enfant une force de volonté qu'elle avait employée, jusqu'aux dernières limites, à lutter contre la terrible domination. Combat inégal, qui avait usé le corps et l'esprit de la jeune captive.

Devant cette constatation, Alwyn, aussitôt, conclut :

« Puisque Marindra a pris, presque totalement, possession de cette volonté, il faut que je la lui reprenne en remplaçant sa domination par la mienne, jusqu'à complète guérison de la pauvre enfant. »

Le cas était d'un intérêt puissant pour une intelligence de savant. Alwyn avait là un sujet d'étude aussi passionnant que pouvait le désirer

un homme spécialisé dans la recherche des phénomènes mentaux. Mais sa curiosité scientifique se trouvait elle-même dominée par la compassion affectueuse que lui inspirait Ahélyya. Elle était si pitoyable, si douloureuse, dans sa faiblesse, son dépérissement, avec ses grands yeux souffrants qui décoraient toute la petite figure que la nuit des cryptes et la lourde chaleur du jardin, semblable à une tombe, avaient blêmie comme celle d'une morte ! Tant qu'Alwyn était près d'elle, lui parlant, tenant et caressant une des petites mains amaigries, elle ne le quittait pas du regard et semblait sans inquiétude. Mais, dès qu'il s'éloignait, ce regard se chargeait d'angoisse et demeurait tel jusqu'au moment où lord Rusfolk reparaisait.

Chaque jour, dès le matin, il la faisait étendre sous une grande véranda fleurie. Elle restait là, presque immobile, vêtue d'un des légers peignoirs blancs par lesquels Alwyn avait fait remplacer le costume hindou dont elle était vêtue au moment de sa délivrance. Taruby, qui veillait sans cesse aux alentours, agitait fréquemment un large éventail sur la petite tête dont les boucles

magnifiques s'éparpillaient, couvrant l'oreiller brodé. Alwyn passait la plus grande partie de la journée près de la jeune malade. Il avait fait apporter une table et travaillait là, s'interrompant souvent pour lui adresser un mot affectueux, essayant de l'amener à parler elle-même. Car son étrange affaissement paraissait lui enlever presque l'usage de la parole. Ou, plutôt, c'était peut-être la pensée elle-même qui demeurait voilée, anesthésiée.

Mais cet état, peu à peu, s'améliorait. Quelque vie paraissait dans le regard morne. Un jour, la petite main qui se laissait passivement prendre serra celle d'Alwyn. En même temps, deux larmes qu'elle ne put retenir, tombèrent le long des joues creusées.

– Qu'y a-t-il, ma petite fille ?

Alwyn, penché vers sa cousine, entourait de son bras le cou délicat, rapprochait de lui le petit visage douloureux.

– Qu'y a-t-il, ma pauvre chérie ?

Elle murmura :

– Vous êtes bon... je vous remercie... sans vous... sans vous...

Elle porta la main à sa tête, en touchant la petite fleur de lotus distinctement empreinte près de la tempe.

– Il a mis son doigt là... il a dit : « Tu es à Siva, pour la vie, pour la mort... je suis ton maître... je t'ordonne de... de... »

Ses traits commençaient de se convulser. D'un geste prompt, Alwyn enleva la main tremblante et, à sa place, posa la sienne, à la fois caressante et ferme.

– C'est moi qui suis votre maître, Ahélya... et je vous ordonne d'oublier tout ce qui s'est passé depuis un an.

Elle eut un grand frémissement et, dans ses yeux, passa une lueur de révolte qu'Alwyn n'y avait pas vue encore.

– Mon maître ? Pourquoi mon maître ? Si je ne veux pas...

Il se souvint alors que son grand-père et, après lui, lady Aurora, sir Fabian Hartwill, lui avaient

dit qu'Ahélya possédait un assez vif esprit d'indépendance et beaucoup de fierté. Ce sursaut de nature qu'il n'avait pas observé jusqu'alors lui parut du meilleur augure, car il était un signe de renouveau des facultés affaiblies.

En souriant, il regarda la figure frémissante qui essayait de s'écarter et dit, avec cette intonation de caresse qui donnait un charme inattendu à sa voix généralement brève, froide, souvent impérative :

– Non, pas votre maître... seulement votre cousin dévoué, ma petite Ahélya. Cela, vous le voulez bien ?

L'éclat de révolte disparut des beaux yeux sombres, qui devinrent très doux en se couvrant d'un voile humide. Ahélya murmura :

– Oui... oui... Pardonnez-moi... Vous avez raison, il faut que vous soyez le maître pour m'enlever à l'autre... à Siva... à Siva !

Elle se serrait contre Alwyn, en tremblant convulsivement. Il écarta la main qu'il tenait contre le front de la malade et posa ses lèvres sur

la fleur de lotus.

– Dormez, petite fille, murmura-t-il.

Une sorte de sourire, – le premier, – entrouvrit la bouche serrée d'Ahélya. Le corps frêle se détendit, les paupières dont les grands cils noirs faisaient ressortir la mate blancheur s'abaissèrent, voilant des yeux pleins de calme. Peu d'instants après, une respiration tranquille soulevait la poitrine de miss Dolmane, endormie paisiblement avec un tout petit sourire au coin de ses lèvres pâlies.

V

Après six semaines de séjour à Ceylan, lord Rusfolk jugea que sa cousine pourrait supporter le voyage. Le *Ice and Fire*, prévenu par télégramme à l'une de ses escales, vint mouiller à Colombo. Il apportait une lettre de lady Clenmare, adressée à Shanghai, car, tout comme lord Algernon et lady Aurora, elle croyait son fils sur les côtes de Chine.

« Je me trouve admirablement à Cannes, écrivait-elle. Mrs Bartwell est une parfaite compagnie. Et j'ai fait quelques agréables relations, pas trop mondaines, comme vous me l'avez recommandé à cause de notre deuil. Il y a huit jours, j'ai rencontré M^{lle} de Coëtbray. Elle est demoiselle de compagnie chez une vieille comtesse russe, qui la rend très malheureuse. Il paraît qu'elle s'est brouillée avec son frère et se voit obligée de travailler pour vivre. Le baron

Desmuriers ne l'a pas demandée en mariage et il vient d'épouser l'une des filles d'un armateur nantais, qui lui apporte une dot considérable. La pauvre belle Viviane paraît bien triste, bien découragée. Elle voudrait quitter sa vieille dame et recherche une autre situation. »

« Bon, d'autres sont plus à plaindre qu'elle ! » songea Alwyn en repliant la lettre qu'il venait de parcourir rapidement, car il voulait s'occuper, dès cet après-midi-là, de faire transporter sa malade à bord du yacht.

Bien qu'à son départ de Londres il n'eût pas très grand espoir de retrouver vivante Ahélya, lord Rusfolk avait pris soin d'emmener une femme de chambre, parente de Thornton et depuis longtemps au service des Clenmare. Elle était âgée, discrète et dévouée.

En quelques mots, Alwyn lui apprit ce qu'il était nécessaire qu'elle connût sur l'état de sa nouvelle maîtresse.

– Et n'hésitez jamais à venir me chercher, à la moindre agitation, au moindre trouble que vous constaterez dans son esprit, ajouta-t-il.

L'amélioration, d'ailleurs, se poursuivait, lente mais assez régulière. L'estomac resserré supportait maintenant une alimentation légère soigneusement surveillée par Alwyn. Au bras de son cousin, Ahélya faisait de temps à autre quelques pas sur le pont, où elle restait étendue à l'abri d'une tente jusqu'à la nuit. Les crises de terreur devenaient plus rares, l'affaissement physique et moral cédait peu à peu sous la poussée de la vie qui reprenait lentement possession de l'organisme arrivé aux dernières limites de la résistance. Le visage restait encore creusé, mais perdait son inquiétante pâleur ; les lèvres reprenaient leur primitive teinte de pourpre, un cerne mauve demeurait sous les yeux dont le noir velouté s'éclairait maintenant, très souvent, d'une pensive douceur, et parfois de lueurs rapides, d'une vie fugitive qui leur donnait, pour un très court instant, comme un reflet de leur expression d'autrefois. Taruby l'avait remarqué et, tout frémissant d'espoir, il avait dit à lord Rusfolk :

– Ah ! mylord, à ces moments-là, je la retrouve, ma petite princesse ! Elle était si

vivante ! Voilà, je crois, qu'elle se prépare à sortir de la tombe !

Ahélya commençait de s'intéresser à ce qui l'entourait. Alwyn lui faisait quelques lectures, causait avec elle de sujets qui ne pouvaient fatiguer son esprit encore affaibli. Quelques jours après le départ de Colombo, il lui apprit avec précaution la mort de lord Walter Rusfolk. Elle témoigna d'un calme et profond chagrin, rappela en quelques mots de reconnaissance émue ce qu'elle devait à son affectueuse bonté. Puis elle murmura en regardant Alwyn penché vers elle :

– Sans vous je serais donc toute seule sur la terre ?

– Mais vous voyez que Dieu vous a réservé un appui, chère enfant. En moi, vous aurez un frère qui vous protégera, comme le souhaitait mon grand-père et comme m'y engage mon affection pour vous.

– Mon frère... Oh ! oui, oui, je serai si heureuse !

Ses doigts enserraient la main d'Alwyn. Elle

murmura, avec un léger tremblement dans la voix :

– J’ai tant besoin d’être aimée !

Elle pencha la tête, eut une sorte de petit sanglot et baisa la main qu’elle tenait, avec une sorte de grave ferveur.

– Voyons, Ahélya ! dit Alwyn avec un léger accent d’impatience qui cachait son émotion.

– Vous ne pouvez pas m’empêcher de vous remercier... je le fais comme je peux...

Elle laissait retomber sa tête sur les coussins de la chaise longue, en souriant, de ce sourire très doux, à peine esquissé, dont Alwyn avait remarqué le charme rare, un peu mystérieux, sur son portrait. Entre les paupières demi-baissées, un regard de tendresse timide s’attachait sur Alwyn qui, lui aussi, maintenant, souriait en considérant cette mince figure entourée de boucles brillantes.

– Je vous en remercie, ma petite cousine. Mais je suis moi-même trop heureux, voyez-vous, de vous avoir sauvée, de vous entourer de soins

maintenant.

– Oui, je me doute bien que vous êtes un vrai Clenmare, généreux, chevaleresque...

Elle s'interrompit quelques secondes et ajouta :

– Il y en a un autre qui est indigne de sa race...

– Vous voulez parler de lord Algernon ? dit Alwyn.

Elle fit un signe affirmatif. Comme elle gardait ses yeux mi-clos, le jeune homme distinguait mal l'expression de son regard, qui lui semblait changée.

– Vous avez des motifs pour ne pas éprouver de sympathie à son égard ?

– Oui... C'est un odieux hypocrite.

Les mots passèrent brièvement entre les lèvres d'Ahélya. Puis, aussitôt, ce fut une question :

– Que pensez-vous d'Aurora ?

– Je pense qu'elle ne me plaît pas du tout. Mais je la connais encore fort peu.

– Il faut bien la connaître... ou alors...

Elle n'acheva pas sa phrase ; mais, entre les cils soulevés, ses yeux apparurent, ardents, profonds, inquiets. Le regard d'enfant souffrante, terrifiée ou timidement affectueuse disparut pendant quelques secondes, et ce fut un regard de femme, étrange, imprévu dans cette petite figure frémissante.

Puis, aussitôt, elle ajouta, avec un geste léger de la main, comme pour chasser une vision importune :

– Vous saurez bien voir vous-même... Vous saurez tout voir, Alwyn.

Quand le yacht atteignit les côtes de France, la difficile cure entreprise par l'ex-docteur Clenmare avait réalisé de remarquables progrès, Ahélya, bien que très frêle encore, reprenait son teint délicat, d'une blancheur mate à peine, parfois teintée de rose. Elle allait et venait quelque peu sur le pont ou dans les superbes salons, souple et légère comme une toute jeune nymphe dans ses robes blanches aux plis flottants. Assez vite fatiguée, encore elle s'étendait sur une chaise longue ou bien

s'asseyait aux pieds d'Alwyn, quand celui-ci lisait ou travaillait. Il étendait la main vers la petite tête appuyée contre lui et caressait les cheveux aux somptueux reflets cuivrés.

Ahélyya restait là, dans une immobilité presque complète, avec un air de détente heureuse, de confiance paisible. Elle ne reprenait que très lentement les occupations aimées autrefois, comme la musique, les délicats travaux d'aiguilles, les études littéraires. Quant aux exercices physiques, où elle excellait, il ne pouvait en être encore question.

– Je montais souvent à cheval avec le cher lord Rusfolk, disait-elle à son cousin. Et il m'avait donné le plus joli poney du monde, avec lequel je me promenais presque chaque jour aux alentours du château.

– Vous recommencerez bientôt tout cela, petite cousine.

Elle secouait la tête.

– Je ne sais... Il me semble que je ne redeviendrai jamais ce que j'étais avant...

Elle n'achevait pas ; mais l'évocation de l'affreuse captivité se produisait en son esprit, amenant une lueur d'épouvante dans les yeux tout à coup dilatés. Alwyn, alors, la prenait dans ses bras ; la voix autoritaire et tendre ordonnait l'oubli, l'apaisement. Et les longs frissons d'angoisse disparaissaient, les grands yeux sombres reprenaient leur quiétude.

— Alwyn, sans vous, je serais morte ou folle, lui dit-elle un jour. Il n'y avait que votre dévouement capable de me sauver, dans l'affreux état où je me trouvais.

De fait, il avait apporté à cette œuvre de guérison, physique et morale, une ténacité, une patience incomparables. Heure par heure, il avait suivi l'évolution de cet état mental ; au moindre symptôme d'inquiétude, il était là, affectueux, plein de douceur, interposant sa volonté entre l'influence occulte de Marindra et l'esprit de la jeune fille. Maintenant, les crises de terreur devenaient beaucoup plus rares. Le regard encore languissant avait assez souvent des reflets de vie plus ardente, et un peu de la gaieté d'autrefois

reparaissait, animant fugitivement le visage émacié.

Alwyn, devant ce résultat de ses soins, éprouvait une joie profonde – la joie du médecin devant le triomphe de sa science et de son dévouement, mais, bien plus encore, celle de l'homme qui, dans l'objet de ses soins, trouvait un être infiniment attachant, dont la souffrance, la faiblesse, le charme sincère avaient su ouvrir un cœur hautain, enfermé dans une défiante réserve. Dès le premier moment où il avait connu Ahélya, un élan d'affection, de tendre pitié, l'avait porté vers cette enfant qui semblait tout près de la tombe. Ce sentiment ne pouvait que se renforcer, jour par jour, tandis qu'il lui donnait ses soins, qu'il la défendait contre la terrible emprise de Marindra. Elle était à ses yeux une petite sœur charmante, qui souffrait, qui n'avait au monde que lui pour l'aimer, ainsi qu'elle l'avait dit un jour ; elle était une petite sœur éperdument reconnaissante, délicatement affectueuse, dont la grâce candide, le confiant abandon touchaient profondément l'âme d'Alwyn.

Depuis la mort du père aimé, d'autant plus qu'il n'ignorait pas sa souffrance et ses regrets amers, Alwyn avait connu la solitude morale ; il s'était replié dans une impénétrable réserve, même à l'égard de ses camarades d'école qu'il tenait à distance tout en sachant leur témoigner une certaine amabilité.

Chez lui, en matière d'amitié comme en matière d'amour, il existait un assez fort scepticisme ; il jugeait volontiers que ces deux sentiments étaient rarement sincères et presque toujours dominés par l'intérêt. Réussir à gagner son affection semblait donc une entreprise difficile. Mais Ahélya avait obtenu ce résultat sans coup férir. Elle lui devenait de plus en plus chère et, seule au monde, elle connaissait maintenant un Alwyn dépouillé de sa réserve hautaine, un Alwyn qui souriait souvent pour elle, qui avait des inflexions de grave tendresse dans la voix et tant de chaude douceur dans ses fascinantes prunelles, couleur de mer profonde.

Et elle s'abandonnait avec une confiance d'enfant à cette influence puissante, dont pas un

instant elle n'essayait d'écarter le joug si
discrètement posé sur son esprit.

VI

Alwyn, en écrivant à lady Clenmare pour lui annoncer son arrivée, avait fait un bref récit de la périlleuse expédition qui avait abouti à la délivrance de sa cousine. Il donnait en même temps des instructions pour que Mrs Bartwell s'occupât de louer une villa confortable où il se proposait de finir l'hiver avec sa mère et Ahélya avant de regagner l'Angleterre. Harriston, de son côté, sur ordre de son maître, avait envoyé domestiques, chevaux, équipages, et organisé dans ce logis provisoire un train de vie conforme au rang de lord Rusfolk.

Celui-ci trouva donc à son arrivée tout prêt pour le recevoir, et il ne lui resta qu'à choisir l'appartement qu'il jugeait devoir mieux convenir à la convalescente.

Lady Clenmare, toute fraîche, toute radieuse, parée de fort belles dentelles noires, témoigna à

miss Dolmane le plus aimable empressement. Comme elle s'agitait un peu, quelques mots brefs de son fils la calmèrent. Elle prit sa mine d'enfant grondée, à la grande surprise d'Ahélya, qu'Alwyn n'avait pas mis au courant de ses froids rapports avec sa mère.

Lord Rusfolk alla installer sa cousine dans un appartement du premier étage, vaste et largement ensoleillé. Quand il redescendit, après avoir changé de tenue, lady Clenmare, dans un des salons, agaçait des oiseaux des îles qui voletaient en une cage dorée.

– Voyez quelles jolies petites bêtes, Wynn timer !

Puis aussitôt, passait à une autre idée avec sa mobilité habituelle, elle s'écria :

– Quelle charmante petite cousine vous avez ramenée ! Vous m'écriviez qu'elle était très malade ? Elle ne le paraît pas, cependant...

– Maintenant, elle est beaucoup mieux... Mrs Bartwell n'est pas ici ? Je voulais la complimenter sur le choix de cette villa, qui répond tout à fait au désir que j'avais exprimé.

– Non, elle s’habille pour le dîner. Je suis aussi très contente d’elle... certainement très contente...

Mais il y avait peu de conviction dans l’accent de lady Clenmare.

Alwyn ne parut pas s’en apercevoir. Il alla ouvrir une porte vitrée donnant sur la terrasse et alluma une cigarette en demandant :

– Vous n’avez pas de nouvelles de lord Algernon ?

– Mais si ! Lady Aurora est à Nice depuis quinze jours, avec une femme de chambre.

Il se détourna vivement.

– Lady Aurora ? À quel propos, ce voyage ?

– Elle a un rhume qui ne finit pas. Trois fois déjà, elle est venue me voir. Quelle jeune fille délicieuse ! Quelle...

Elle s’interrompit, en remarquant les sourcils froncés de son fils.

– Lui avez-vous appris mon retour et la délivrance de sa cousine ?

– Oui... Ai-je eu tort, Wynn timer ?

– Pas le moins du monde. Qu'a-t-elle dit ?

– Oh ! elle a paru si heureuse ! Elle aime tant Ahélya !... Et elle m'a demandé des détails, que je n'ai pu lui donner car vous m'avez raconté cela très succinctement, dans vos lettres.

– Vous en aurez quelques-uns de plus. Mais je vous recommande – et je vous prie d'en avertir lady Aurora pour qu'elle imite cette discrétion – de ne jamais faire allusion devant Ahélya à sa captivité ni aux péripéties de sa délivrance. Elle a tant souffert dans cet horrible lieu, sa santé en a été si profondément ébranlée, qu'il importe de ne plus lui rappeler de tels souvenirs.

– Soyez sans crainte, je me garderai bien de... Ah ! il faut que je vous apprenne aussi une nouvelle. M^{lle} de Coëtbray en avait décidément assez de sa comtesse russe ; elle cherchait une autre situation. Lady Aurora l'a vue chez moi, elle l'a trouvée très à son goût et l'a engagée comme demoiselle de compagnie.

Alwyn eut un nouveau froncement de sourcils.

Puis, presque aussitôt, il leva les épaules en murmurant :

– Après tout, cela m’est indifférent.

Mrs Bartwell, grande et mince personne d’une quarantaine d’années, entra à cet instant, au grand contentement de lady Clenmare, qui aimait beaucoup mieux voir un tiers entre son fils et elle.

Peu après apparut Ahélya. Elle était vêtue d’une robe de cachemire blanc faite sur le yacht par sa femme de chambre, simplement ornée autour du col et de la ceinture d’une broderie de soie blanche. Ses cheveux coiffés en grosses boucles tombaient sur la nuque et autour du mince visage, tout éclairé par les admirables prunelles veloutées qui, dès l’entrée, se dirigeaient vers Alwyn.

– Je ne suis pas en retard, n’est-ce pas ?

Sa voix avait un timbre musical et doux.

– Mais non, pas du tout ! répondit Alwyn en souriant. Et quand même, ce serait permis, pour un jour d’arrivée.

– Oui... mais je sais que vous détestez

l'inexactitude.

– Quand elle n'a aucune raison d'être et dégénère en habitude... Alors, en effet, je ne puis la souffrir.

Lady Clenmare baissa un peu le nez. Car c'était là un de ses nombreux défauts. Mais, par crainte d'Alwyn, elle s'arrangeait néanmoins pour être prête aux heures des repas.

À la fin du dîner lord Rusfolk, remarquant un peu de fatigue sur la physionomie de la convalescente, alla l'installer confortablement dans un des salons, tandis que lady Clenmare et Mrs Bartwell jouaient aux cartes dans la pièce voisine.

Ahélya dit avec un sourire :

– J'ai été jusqu'ici une malade bien absorbante, Alwyn, mais, maintenant, tant de soins ne sont plus nécessaires. Aussi ne veux-je plus abuser de votre bonté, de votre dévouement...

– Taisez-vous, enfant ! Je veux, moi, que vous retrouviez votre santé d'autrefois ; vous serez

donc obligée de supporter encore mes soins pendant un certain temps. Peut-être cela est-il pénible à votre nature indépendante...

Ces mots étaient prononcés avec une gaieté un peu moqueuse. Ahélya sourit de nouveau en disant :

– Qui vous a fait connaître cette particularité de mon caractère ?

– Mon grand-père d’abord, puis sir Fabian Hartwill... et aussi lady Aurora.

Un éclair passa dans le regard d’Ahélya.

– Lady Aurora !... Elle a dû vous dire du mal de moi, n’est-ce pas ?... Oh ! non ouvertement, je connais sa manière... je connais, je connais !

Un pli de mépris souleva la lèvre de la jeune fille.

– Elle a essayé de me nuire près de lord Walter Rusfolk, mais elle n’a pu réussir à entamer son affection pour moi. J’espère, Alwyn, que vous ne vous laisserez pas tromper non plus ?

Elle prenait entre ses mains une des mains du jeune homme et levait sur lui un regard de

tendresse angoissée.

– Ne craignez rien, chère enfant ; je sais déjà en partie ce que vaut Aurora et j’ai l’intention de l’étudier, elle et son père, très attentivement, pour mieux les connaître encore. D’ailleurs, comment pourrais-je me laisser circonvenir contre ma petite Ahélya ? N’allez pas vous faire de tourments à ce sujet, surtout... ou je me fâche sérieusement !

– Non, je ne me tourmenterai pas, car je sais comme vous êtes clairvoyant... Mais il me sera bien désagréable de revoir cette Aurora !

– Ma mère m’a appris tout à l’heure qu’elle est à Nice en ce moment.

– À Nice ?

Ahélya sursautait un peu sur son fauteuil.

– Oui, pour soigner un rhume, paraît-il. Je pense que c’est plutôt pour se rapprocher de ma mère et intriguer un peu comme ce doit être l’habitude de cette jeune personne et de son père.

– Et... elle viendra ici ? demanda Ahélya dont la physionomie s’était assombrie.

– Elle y est déjà venue et reviendra naturellement pour vous voir. Mais je puis très facilement lui dire que vous êtes encore trop fatiguée pour la recevoir et que je vous ordonne le repos le plus absolu. Ainsi, vous ne la recevriez qu'un peu plus tard, au cours de l'été, quand nous regagnerons Loreyl-Castle.

– Il serait peu raisonnable de reculer devant ce déplaisir, de céder à cette antipathie.

– Non, pas en votre état de santé qui demande encore des ménagements et me commande d'éloigner de vous, autant que possible, toute émotion désagréable.

– Eh bien ! faites ce que vous jugerez bon, Alwyn. Vous êtes mon guide, mon conseiller... je ne veux pas avoir d'autre volonté que la vôtre.

Sa tête s'appuyait contre le bras d'Alwyn. Elle répéta doucement :

– Faites ce que vous jugerez bon.

Et ils restèrent silencieux, tandis que les doigts d'Alwyn jouaient avec une des boucles soyeuses qui retombaient sur le cou d'Ahélya.

*

Lady Aurora vint à Cannes la semaine suivante, accompagnée de M^{lle} de Coëtbray. Comme elles arrivaient à la ville, Alwyn rentrait d'une promenade à cheval. Il mit pied à terre, salua courtoisement sa cousine et Viviane. Celle-ci, très pâle d'abord, avait rougi sous l'empire de l'émotion violente qui la saisissait, devant celui dont le souvenir la torturait depuis ces quelques mois. Lord Rusfolk ne parut pas s'en apercevoir et introduisit les jeunes filles dans la villa, où lady Clenmare les accueillit joyeusement.

Aurora, tout aussitôt, s'informa, en s'adressant à son cousin :

– Et cette chère petite Ahélya, comment va-t-elle ?

– Pas fort bien encore. La faiblesse est restée grande, la fatigue vient vite, aussi ne pourra-t-elle vous recevoir par ordre médical.

Aurora dit avec le plus vif accent de regret :

– Oh ! que j'en suis désolée ! J'ai tant de hâte de l'embrasser !... Mais comment tout cela s'est-il passé ? Pourquoi, Alwyn, ne nous aviez-vous pas dit que vous alliez à sa recherche ?

– Pour vous faire une surprise... et ne pas vous donner une pénible désillusion si je ne réussissais pas.

Le ton, la physionomie d'Alwyn, ne décelaient aucune ironie.

– Une surprise !... Oh ! oui, c'en est une, en effet ! Et quelle joie !

Aurora joignait ses mains gantées de chevreau clair. Son mince visage prenait un air de suave allégresse.

– Mais sa santé ? Qu'a-t-elle donc ?

– Une très grande faiblesse, comme je vous l'ai dit...

Assez rapidement, Alwyn raconta les faits en omettant ce qui avait trait à l'influence occulte exercée par le brahme sur Ahélya. Thornton, Taruby et Faâli avaient reçu l'ordre de n'en dire mot à personne. La captivité dans cette prison

souterraine, la quasi-certitude d'être enfermée là jusqu'à la mort, la participation à de sinistres cérémonies devant la statue de Siva, suffisaient à expliquer l'état de dépression morale et physique dans lequel se trouvait encore la jeune fille.

– C'est vous, alors, qui l'avez soignée ? demanda Aurora quand il eut terminé ce récit.

– Mais oui, c'est moi, naturellement.

– Ainsi, du même coup, elle a trouvé un cousin et un médecin !

– Et un remarquable médecin ! ajouta Viviane.

Elle était demeurée silencieuse jusqu'alors, écoutant avec un violent battement de cœur la voix calme et nette, regardant ce froid et beau visage dont le souvenir la hantait.

Lady Aurora se tourna vers elle, en disant :

– Oui, vous avez pu le voir à l'œuvre, quand il n'était encore que le docteur Clenmare ? Vous m'avez dit qu'on l'avait beaucoup regretté ?

Alwyn eut un rapide sourire de raillerie.

– Oh ! pas M^{me} de Friollet, en tout cas ! Je

m'apercevais bien qu'elle ne me trouvait pas assez compatissant à ses malaises imaginaires... N'est-il pas vrai, mademoiselle ?

Viviane rougit un peu et sourit avec quelque embarras.

– Vous avez peut-être bien deviné, mylord...

– Oui, oui, c'était fort clair pour moi. Elle avait d'ailleurs une santé excellente, et il a fallu cet accident... Que lui est-il donc arrivé, au juste ?

Viviane répondit à cette question et à d'autres qu'il lui adressa au sujet de quelques personnes soignées par lui naguère. Elle dominait du mieux possible sa gêne, son violent émoi, cette lancinante douleur caressée par la pensée qui ne la quittait pas :

« Si j'avais voulu, je serais aujourd'hui la marquise de Rusfolk, femme de ce superbe grand seigneur qui porte avec tant d'aisance le poids de son nouveau rang. Je serais fabuleusement riche, entourée de luxe et d'honneurs... unie à l'homme que j'aime passionnément et que je ne pourrai

jamais oublier. »

Alwyn lui témoignait une courtoisie froide, comme il l'eût fait pour n'importe quelle étrangère peu connue de lui. La beauté, la distinction de Viviane, lui avaient plu assez pour qu'il eût songé à faire d'elle sa femme. Toutefois, ayant deviné chez elle certaines tendances ambitieuses intéressées, il avait voulu savoir si elles céderaient devant l'amour dont il n'ignorait pas que M^{lle} de Coëtbray était possédée. Épreuve concluante, qui ne lui laissait pas de doute. Et aussitôt, parce que son cœur n'était pas touché encore, il avait dédaigneusement oublié cet épisode.

Oui, l'indifférence, voilà ce qui se discernait chez lord Rusfolk à l'égard de Viviane. Lady Aurora, tout en causant avec lady Clenmare, glissait entre ses longs cils pâles de fréquents coups d'œil vers les deux interlocuteurs. Et sans doute fut-elle édifiée sur les sentiments d'Alwyn à l'égard de la belle Française, car un sourire vint détendre ses minces lèvres roses – un sourire de satisfaction et aussi de méchante ironie.

Avec l'habileté féline qui la caractérisait, elle avait déjà su obtenir quelques confidences de Viviane et, en dépit des réticences conservées encore par celle-ci, elle reconstituait à peu près complètement les faits. Dès lors, elle en concluait qu'Alwyn ne devait pas être bien épris de cette jeune personne, car, sans cela, il eût pardonné à une aussi jolie coupable.

« Donc, pas de danger par là ! songeait lady Aurora. Et cela m'amusera de voir la belle soupirer, se dessécher de désespoir en présence de l'homme repoussé par elle, parvenu au pinacle des honneurs et de la fortune. »

VII

Le soleil d'août, qui avait incendié l'océan depuis quelques heures, commençait de tomber sur l'horizon. Une brise plus forte gonflait les voiles du cotre élégant dont Alwyn tenait la barre, faisant face à Ahélya, assise sur le banc couvert d'épais tapis aux chaudes nuances. Ils venaient de faire une promenade assez longue et reprenaient maintenant la direction de la terre.

– Quel dommage de rentrer par un si beau temps ! dit Ahélya avec un soupir de regret.

– Oui... surtout avec la perspective de revoir lady Aurora, n'est-ce pas, Ahélya ?

Lord Rusfolk regardait sa cousine avec cette douceur profonde qu'il n'avait jamais que pour elle et qui donnait un charme étrange à son regard.

Subitement, la physionomie d'Ahélya

s'assombrit.

– Surtout, oui... Mais il le faut bien !

– Du moins, tant que je ne les aurai pas complètement démasqués, elle et son père.

– Je crois que vous y arriverez facilement, Wynnie !

Elle levait sur Alwyn ses yeux où se reflétaient le culte ardent, la confiance illimitée que lui inspirait son cousin.

– Facilement, je ne sais pas... car je crois l'un et l'autre d'une habileté infernale.

– Oh ! quant à cela, oui !

De nouveau, elle s'assombrissait. En secouant la tête, elle murmura :

– Je crois que ce pauvre cher lord Rusfolk commençait de voir un peu clair à leur sujet, la dernière année de sa vie... Heureusement pour nous, Alwyn ! Ah ! quelle joie de penser que lord Algernon n'a rien de cette fortune convoitée !... qu'il est sous votre dépendance comme il était sous celle de son père !

Un éclair passait dans son regard. Puis elle sourit légèrement, en disant :

– Vous devez penser, Wynnie, que je suis une personne bien vindicative.

– Non, ma chère enfant, je pense que vous avez, comme moi, horreur de la fausseté, pardessus tout. C'est un sentiment très noble, croyez-le.

Elle inclina pensivement la tête et de grosses boucles aux reflets de cuivre glissèrent sur ses épaules, encadrant le visage délicat, d'une admirable pureté de lignes, qui avait perdu toute maigreur malade. Dans le regard, la vivante ardeur d'autrefois était revenue, tempérée parfois par une rêveuse mélancolie, ou bien par une ombre douloureuse quand revenait à l'esprit de la jeune fille le souvenir des heures tragiques.

Toute trace de la suggestion exercée sur elle par Marindra avait disparu. Mais l'empreinte des souffrances, des angoisses affreuses de la captivité, demeurait gravée en cette âme vibrante et sensible, dont Alwyn devait encore, parfois, combattre les pénibles réminiscences.

Le cotre, dirigé par la main habile de lord Rusfolk, gagnait la terre. Le soleil, à cette heure, répandait sa clarté sur les hautes falaises percées de grottes dont certaines, disait-on, rejoignaient les souterrains de Loreyl-Castle. Une tour de guet se dressait encore au bord de la crête granitique. Sur un fond de forêt apparaissait au loin la masse imposante du château, dominé par la puissante tour carrée couronnée de ses créneaux.

Puis, comme le cotre se rapprochait de la terre, Loreyl-Castle ne fut plus visible. Alwyn accosta au petit port où le *Ice and Fire* était tenu toujours prêt à appareiller, dès que le maître en aurait la fantaisie. Deux matelots vêtus de blanc, qui attendaient sur l'appontement, amarrèrent le léger bâtiment, tandis que lord Rusfolk, enlevant Ahélya avec autant d'aisance que si elle eût été une enfant, la déposait à terre.

Elle eut un rire clair et léger.

– Wynnie, vous me traitez toujours comme une petite fille malade !

– Est-ce un reproche, Ahélya ?

– Oh ! non, non, vous le savez bien ! Mais il ne faut plus vous donner cette peine à cause de moi.

– Et si c'est ma joie de me donner cette peine pour ma petite sœur ?... En admettant qu'il y ait une peine, ce qui n'est pas le cas en la circonstance.

– Cher Wyn ! Cher Wyn ! murmura-t-elle avec ferveur.

Des larmes montaient à ses yeux.

Elle glissa doucement sa main sous le bras d'Alwyn, qui la pressa contre lui. Tout deux s'engagèrent dans l'escalier taillé en plein roc, par où l'on parvenait au sommet de la falaise. Ahélya montait sans effort, sans fatigue ; son jeune corps souple, aux proportions harmonieuses, se mouvait à l'aise dans une robe de toile blanche, très simple d'apparence, mais qui sortait d'un grand atelier parisien. Il existait chez elle une extrême agilité qui reparaisait avec le retour à la santé, en même temps qu'elle se reprenait à goûter les plaisirs de l'esprit, avec d'autant plus d'agrément qu'elle trouvait chez

son cousin un conseiller intellectuel hors de pair.

Une lande semée de blocs granitiques précédait, sur un vaste espace, la première cour du château, entourée de remparts couverts de lierre au bas desquels subsistaient les douves profondes remplies d'une eau vive fournie par une source abondante qui, depuis des siècles, suffisait à tous les besoins de Loreyl-Castle. Par-delà l'immense cour d'honneur se dressait dans la lumière du couchant, la façade décorée de feuillages, de têtes de faunes, des plus délicates fantaisies de la sculpture au XVI^e siècle. Le soleil mettait des reflets d'incendie aux fenêtres du premier étage et Ahélyya, qui levait machinalement les yeux, dut les baisser aussitôt, éblouie.

– Quelle merveilleuse fin de journée, Alwyn !
Et vous m'avez fait faire une si belle promenade !

– Nous recommencerons souvent, petite cousine. C'est excellent pour vous.

Un grand valet portant la livrée de Rusfolk ouvrait respectueusement la porte donnant sur le hall imposant, décoré de fresques, entouré d'une

galerie de marbre vert sur laquelle étaient jetés de merveilleux brocarts de l'Inde, autrefois tissés pour le Grand Mogol. Alwyn et sa cousine se séparèrent là.

Ahélya, comme avant son enlèvement, occupait Flower-Lodge, ce charmant logis de la période ogivale qui terminait le jardin d'hiver. Sa femme de chambre couchait près d'elle et, dans une pièce du rez-de-chaussée, le fidèle Taruby venait s'étendre chaque nuit, avec un revolver à portée de sa main, ayant à ses pieds les lévriers favoris du défunt lord Rusfolk, donnés par Alwyn à sa cousine.

Loreyl-Castle ne possédait son maître que depuis huit jours. En quittant Cannes, Alwyn, avec sa mère et sa cousine, avait séjourné assez longuement à Paris ; puis deux semaines à Londres avaient précédé son retour à la vieille demeure patrimoniale. Lord Algernon et sa fille ne s'y trouvaient pas à ce moment. Ils terminaient une saison à Spa, mais dès que leur était venue la nouvelle que lord Rusfolk regagnait Loreyl-Castle, ils avaient pris, eux aussi, le chemin du

retour. Cet après-midi là, ils étaient arrivés sans qu'Alwyn, bien que prévenu, changeât son projet de promenade en mer.

Le père ni la fille ne l'avaient revu, l'un depuis son départ pour l'Inde, l'autre depuis son séjour à Cannes. Ils n'avaient osé le rejoindre à Paris, sentant instinctivement qu'une trop grande clairvoyance existait en lui et qu'il ne fallait pas risquer de lui déplaire en s'attachant à ses pas. Mais une vive impatience possédait Aurora – et ce soir, tandis qu'elle s'habillait pour le dîner, une flamme brillait dans le bleu turquoise de ses prunelles, un peu de fièvre faisait battre plus vite ses artères.

On frappa à la porte et, sur l'invitation de lady Aurora, M^{lle} de Coëtbray entra, un peu pâle, mais les yeux brillants, elle aussi.

– Déjà prête, chère ?

Aurora souriait gracieusement à sa demoiselle de compagnie. Elle lui montrait une grande amabilité, ne lui ménageait pas les témoignages d'affection. Aussi Viviane se rangeait-elle parmi ceux qui couvraient de louanges la cousine de

lord Rusfolk.

– Asseyez-vous un instant... Non, plutôt, montrez-moi votre toilette. Ce bleu pâle vous va délicieusement. C'est aussi une de mes nuances favorites. Mais, pour le moment, il faut me contenter des couleurs de demi-deuil. Aujourd'hui, j'ai eu la fantaisie de mettre une robe noire...

– Par coquetterie ? dit Viviane en souriant.

De fait, le vapoureux tulle noir, le jais brillant, faisaient paraître d'une laiteuse blancheur le teint, le cou, les minces épaules de la jeune lady, dont les cheveux blonds, coiffés en coques souples, étaient comme parsemés de petites étoiles de jais.

Aurora jeta un regard de complaisance sur l'image que lui renvoyait la psyché.

– Oui, ce noir me va bien, n'est-ce pas ?... Comment trouvez-vous ma coiffure ?

– Charmante et très originale. Je ne vous ai jamais vue plus jolie, lady Aurora !

Et c'était vrai. Cette mince créature, dont le corps semblait avoir la souplesse onduleuse du

serpent, avait su atteindre, ce soir, au maximum de la séduction étrange qui émanait d'elle.

Un sourire satisfait entrouvrit les fines lèvres roses et y persista pendant que la femme de chambre achevait la toilette de sa maîtresse. Viviane, silencieuse, gardait un air absent.

Elle tressaillit quand la voix un peu ironique d'Aurora demanda :

– Eh bien ! à quoi pensez-vous, Viviane ?

– Moi ?... Je... je...

Aurora eut un petit rire moqueur. Elle prit l'éventail que lui présentait la femme de chambre, jeta un dernier coup d'œil sur la psyché, puis se tourna vers M^{lle} de Coëlbray.

– Je suis prête. Allons affronter les regards de lord Rusfolk... et voir ce qu'il est advenu de cette petite Ahélyya, qui était déjà une beauté au moment de sa disparition.

Elle fit une courte pause et ses yeux, pendant quelques secondes, devinrent sombres comme une nuit d'orage.

– Une beauté, Viviane, ainsi que le sont les

femmes de là-bas. Mais elle avait encore quelque chose de l'enfant. Maintenant, elle a près de dix-sept ans... et elle a souffert. C'est une femme que nous allons voir.

Elle se dirigea vers la porte, de son habituel pas glissant. Viviane la suivit à travers les corridors où elle se fût perdue, sans ce guide. Lord Algernon et sa fille logeaient au premier étage, dans la partie du château attenante au vieux bâtiment. Lord Algernon avait même, avec l'assentiment de son père, établi sa bibliothèque dans une des antiques salles dont on ne faisait plus usage. Il y passait une grande partie de son temps, dans l'étude des vieilles chroniques de sa maison, disait-il.

Quand Aurora et sa compagne entrèrent dans le salon des Bergeries, celui-ci était encore désert. Un éclairage discret laissait dans la pénombre les magnifiques tapisseries qui lui avaient donné son nom, parce que de nombreux bergers et bergères, tels qu'on les concevait au XVI^e et au XVII^e siècles, s'y faisaient de tendres mines, en surveillant des moutons enrubannés.

Une porte ouverte à deux battants laissait voir le salon de musique et, au-delà, le jardin d'hiver, dont les parfums arrivaient jusqu'ici.

Presque derrière les jeunes filles apparut lord Algernon, dont le pas silencieux était complètement étouffé par les tapis de haute laine.

— Lord Rusfolk n'est pas très empressé de nous accueillir, dit à mi-voix Aurora.

Elle s'avança vers la pièce voisine, la traversa et entra dans le jardin d'hiver. Ses doigts minces, déliés, fourragèrent un instant dans un buisson de roses blanches, puis cueillirent l'une d'elles et la fixèrent à son corsage.

Un frémissement léger se fit entendre à quelques pas ; de souples feuillages furent écartés par de petits doigts nerveux et, dans ce cadre de verdure, apparut Ahélya, blanche comme une merveilleuse statue dans les plis vaporeux d'une robe de gaze dont la ceinture était ornée d'une rose semblable à celle que venait de cueillir Aurora.

Dans le visage légèrement frémissant, les yeux

noirs avaient un éclat presque dur en s'attachant sur lady Aurora un instant un peu interdite. Mais celle-ci, bien vite, reprenait toute sa présence d'esprit.

Elle s'élança vers sa cousine, les bras étendus.

– Chère !... chère !...

Il semblait que sa voix s'étranglait dans sa gorge.

– Enfin !... Comme vous nous avez fait attendre cette joie de vous revoir, méchante enfant !

Elle jetait ses bras autour du cou souple, dont la délicate blancheur satinée s'éclairait des reflets nacrés d'un collier de perles. Ahélya, maîtrisant un instinctif mouvement de recul, se laissa embrasser sans y répondre. Mais elle dit avec une intonation de froide ironie :

– Je ne croyais pas, Aurora, vous avoir donné beaucoup de raisons d'éprouver de la sympathie pour moi.

– Parce que vous étiez un peu... originale, un peu... cassante parfois ? Oh ! qu'est-ce que cela !

Je le pardonnais volontiers à l'enfant que vous étiez alors.

Un sourire de tendre indulgence entrouvrait les lèvres d'Aurora.

– Je ne pense pas avoir beaucoup changé d'idées ni de caractère, dit Ahélya avec la même froideur.

– Vous vous calomniez, chère petite, j'en suis bien certaine ! Mais venez vite embrasser mon père !

Elle prit le bras de sa cousine et toutes deux entrèrent ainsi dans le salon des Bergeries, où venait d'apparaître Mrs Bartwell. Au même instant, la porte du cabinet de travail d'Alwyn s'ouvrait et le jeune lord se montrait sur le seuil.

Lord Algernon s'avancait vers Ahélya, les bras tendus, lui aussi. Sa voix était comme mouillée de larmes en bégayant :

– Chère enfant ! Ah ! que le ciel soit béni !

Ahélya, sans affectation, se dégagea de la chaleureuse étreinte et alla aimablement saluer Mrs Bartwell, dont elle avait pu apprécier à

Cannes les sérieuses qualités. Lord Algernon et sa fille s'empresaient vers Alwyn, qui avait repris son air de froideur altière abandonné près d'Ahélya. Viviane reçut un salut courtois accompagné de quelques mots de bienvenue, comme il convenait à un maître de maison. Puis chacun s'assit sur l'invitation de lord Rusfolk, qui lui-même prenait place dans un fauteuil près d'une porte vitrée ouverte sur le parterre. Ahélya, obéissant à un geste accompagné d'un sourire, vint s'asseoir dans une bergère toute proche du siège de son cousin. Ses doigts jouaient avec un éventail d'ivoire, un petit chef-d'œuvre du XVIII^e siècle que lui avait donné Alwyn pendant son séjour à Paris. Elle restait silencieuse, écoutant la conversation engagée entre lord Algernon et lord Rusfolk, considérant parfois pensivement les deux jeunes filles assises l'une près de l'autre, en face d'Alwyn – la brune et fraîche Viviane, vêtue de rose, et Aurora, si blanche dans ce tulle noir, toutes deux attachant leurs regards brillants sur lord Rusfolk et ne l'en détournant que pour jeter un coup d'œil vers miss Dolmane inopportunément reparue.

Puis apparut lady Clenmare, dans un bruissement de soie. Elle demanda, en regardant Alwyn avec crainte :

– Suis-je en retard, Wynnie ?

– Pas même de cinq minutes, ma mère.

Rassurée, elle souhaita la plus aimable bienvenue aux nouveaux arrivés, qui lui faisaient fête. Pendant ce temps, Alwyn, penché vers Ahélya, demandait à mi-voix :

– Eh bien ! vous avez retrouvé lady Aurora semblable à autrefois ?

– Hélas ! oui. Malheureusement, tout le monde ne la voit pas avec vos yeux ni avec les miens, Wynnie. Votre mère m'a paru très engouée d'elle et de lord Algernon.

– Ma mère est fort loin d'être observatrice et se laisse prendre aux démonstrations extérieures, à toutes les flatteries.

Une intonation d'impatience dédaigneuse passait dans l'accent d'Alwyn.

– Mais nous ne sommes pas ainsi, ni vous ni moi, ma petite Ahélya.

Aurora, à cet instant, tournait légèrement la tête. Son regard enveloppa tuteur et pupille s'entretenant avec un air d'intimité confiante, puis se détourna aussitôt, en déroband sous un battement de paupières la lueur qui venait d'y passer.

VIII

Sir Fabian et lady Hartwill vinrent, le surlendemain, rendre à lord Rusfolk, à sa mère et à miss Dolmane la visite qu'ils avaient reçue quelques jours auparavant. Lady Clenmare, Aurora, Mrs Bartwell et Viviane étaient installées à l'ombre, dans le parterre, non loin des portes-fenêtres du salon des Bergeries. D'élégantes tables, des sièges confortables constituaient là un salon en plein air, parfumé par l'arôme des roses qui fleurissaient en ce moment à profusion.

Alwyn s'était rendu cet après-midi-là à Forget-Hall, une des propriétés voisines de Loreyl-Castle. Mais il devait rentrer pour l'heure du thé, comme l'annonça lady Clenmare à ses hôtes.

– Et la chère miss Dolmane ? demanda lady Hartwill.

– Ahélya est ici. Je pense que nous la verrons

tout à l'heure.

Aurora eut un tout petit sourire, très doux, nuancé d'indulgence ironique.

– On ne sait jamais trop, avec elle. C'est toujours la même enfant, charmante, mais un peu... capricieuse. Et – peut-être n'est-ce là qu'une imagination de ma part – il me semble que lord Rusfolk ne doit pas être bien... sévère pour elle ?

– Sévère ? dit gaiement lady Clenmare. Oh ! non. Ils s'entendent fort bien. Elle fait d'ailleurs tout ce qu'il veut...

– À moins que ce ne soit le contraire ?

Lady Clenmare ouvrit de grands yeux.

– Que voulez-vous dire, chère ?

– Il y a parfois de ces petites filles qui sont fort habiles pour amener autrui, sans qu'il s'en aperçoive, à faire leur volonté.

– Oh ! pas avec Alwyn, certainement ! Vous ne le connaissez pas, Aurora. Vous ne savez pas combien il est autoritaire, absolu...

– Non, je ne le connais pas encore, murmura lady Aurora en dépliant lentement son grand éventail chinois.

– Miss Dolmane est certainement tout à fait incapable des manœuvres que vous lui prêtez, lady Aurora, dit sir Fabian avec quelque sécheresse.

Aurora tourna vers lui des yeux doux et riants.

– Je le crois aussi, au fond. C'était une plaisanterie de ma part. Ahélya, d'ailleurs, a conservé une nature assez enfantine, en dépit des airs sérieux qu'elle prend parfois, et doit d'autant mieux subir l'autorité d'un homme tel que lord Rusfolk, qui semble en effet avoir une volonté de fer.

– Oh ! oui ! murmura lady Clenmare en étouffant un soupir.

Lord Algernon apparaissant, l'entretien prit une autre voie. Peu après, les domestiques vinrent préparer la table à thé. Lady Clenmare s'informa près du maître d'hôtel si lord Rusfolk était de retour.

– Sa Seigneurie vient de rentrer, mylady
répondit-il.

– Informez-vous donc, Parker, si miss Dolmane a été prévenue que sir Fabian et lady Hartwill se trouvaient ici. Je m'étonne qu'elle ne soit pas déjà venue...

– Miss Dolmane est rentrée en même temps que Sa Seigneurie, mylady.

– Comment, en même temps ? dit lady Clenmare avec surprise. Elle n'est pourtant pas sortie avec lord Rusfolk...

– Miss Dolmane est montée à cheval cet après-midi, et sans doute aura-t-elle rencontré mylord qui revenait.

– Ah ! oui, sans doute.

– À moins qu'ils ne se soient donné rendez-vous, dit entre haut et bas lady Aurora, de façon à n'être entendue que de Viviane assise près d'elle.

Celle-ci tressaillit un peu et serra nerveusement les lèvres.

Les deux jeunes filles servirent le thé et elles achevaient à peine cet office qu'Alwyn sortit de

son appartement. Il vint aux deux vieillards, les mains cordialement tendues, et leur fit un très aimable accueil.

– Wynnïe, sir Fabian et lady Hartwill attendent avec impatience Ahélya ! dit lady Clenmare. Où est-elle donc ?

– Elle est allée quitter son amazone. Dans un instant, elle sera ici, car elle ne s'attarde pas inutilement à sa toilette.

– Vous l'avez rencontrée au cours de sa promenade ?

– Il était convenu qu'elle viendrait au-devant de moi.

Aurora jeta vers M^{lle} de Coëtbray un coup d'œil qui signifiait : « Que vous disais-je ? » Et le regard de Viviane devint très sombre, surtout quand, une minute après, apparut au seuil de Flower-Lodge une blanche vision qui s'avança d'un pas léger, suivie et précédée de quatre lévriers bondissants.

– Chère miss Dolmane, je ne puis croire que vous ayez été si malade à voir votre mine en ce

moment, dit lady Hartwill après avoir embrassé chaleureusement Ahélya.

– Je me sens maintenant presque tout à fait bien. C'est une véritable résurrection... Oui, Alwyn, Dieu a permis que vous me tiriez réellement du tombeau !

– À peu près, en effet, dit-il avec un rapide sourire. Mais tout cela est oublié, n'en parlons plus.

– Alwyn, puisque vous faites des cures si merveilleuses, il est bien dommage que vous ne continuiez pas d'exercer la médecine !

Lady Aurora, en parlant ainsi d'un ton de plaisanterie, offrait à son cousin une tasse de thé !

– Je l'exercerai en amateur, car j'ai choisi cette profession par goût, et non pas seulement par nécessité.

– Alors, si j'étais malade, vous consentiriez à me soigner ?

– Pourquoi pas ?

Elle baissa légèrement les paupières, sous l'éclair fascinant des prunelles en ce moment

vertes et ardentes comme l'océan baigné de soleil.

– Je vous remercie de cette bonne promesse... car j'aurais tant de confiance en vous.

– Attendez d'avoir fait l'épreuve de ma science.

– N'ai-je pas l'exemple d'Ahélya, qui reconnaît avoir été sauvée par vous de la mort ?

– Je ne serais peut-être pas toujours si heureux. N'allez pas vous imaginer que tous les malades soignés par moi ont recouvré la santé.

– Tous, non, mais beaucoup, dit Viviane. Aussi vous regrette-t-on fort dans notre petit pays, mylord. M. d'Olbars, tout particulièrement, s'est montré désolé de votre départ.

– Un bien excellent homme, pour qui j'ai la plus grande estime. Vous le verrez dans peu de temps, ainsi que sa fille, mademoiselle, car ils veulent bien répondre à mon invitation en venant passer ici trois ou quatre semaines.

– Quelle bonne nouvelle ! dit lady Clenmare. M^{me} Froment est une femme charmante...

– Une femme vraie, une femme sincère.

Alwyn appuya légèrement sur les mots. Ahélya, qui venait de se verser une tasse de lait, car son cousin lui interdisait encore le thé, se détourna un peu et sa voix claire, musicale, s'éleva :

– Alors, je l'aimerai !

– Très probablement, car vous êtes faites pour vous entendre.

Lady Aurora, de son pas glissant, vint reprendre la place occupée par elle un instant auparavant. Elle déplia l'éventail chinois et s'éventa lentement, le visage à demi caché derrière la soie noire sur laquelle, dans les kiosques au toit recourbé, des mandarins se faisaient les plus cérémonieuses révérences. Son regard suivait tous les gestes d'Ahélya, les souples flexions de la taille élégante, tandis que la jeune fille écartait les lévriers quêtant quelque friandise, les mouvements pleins de grâce de la petite tête aux boucles légères. Pendant que l'on continuait de s'entretenir autour d'elle, Aurora demeura presque constamment silencieuse.

Quand les visiteurs s'éloignèrent, reconduits jusqu'au seuil du château par lord Rusfolk et Ahélya, dont lady Hartwill tenait affectueusement le bras, la fille de lord Algernon dit à Viviane :

– Chère, faisons donc un petit tour dans le parc.

Elles s'éloignèrent à travers le parterre. Du coin de l'œil, Aurora considérait le visage un peu contracté de sa compagne. Elle dit au bout d'un instant de silence :

– Lord Rusfolk paraît excessivement bon pour cette jolie Ahélya.

Un laconique : « En effet ! » lui répondit.

Lady Aurora appuya son menton contre l'éventail fermé, en répétant :

– Excessivement bon... Ce n'est pas naturel, de la part d'un homme aussi froid, qui doit être peu accessible aux sentiments affectueux...

– Qu'en peut-on savoir ? dit Viviane avec une sorte de brusquerie. Pour mon compte, je considère lord Rusfolk comme une énigme. Il est fort possible qu'il soit susceptible de sentiments

très vifs... très violents même...

– Oui, « le feu sous la glace », la devise des Clenmare.

Un sourire, à peine perceptible, entrouvrait les lèvres d'Aurora.

– Mais pour qui brûlera-t-il, ce feu consumant ? Qui donc brisera l'enveloppe glacée ?... Dites, le savez-vous, Viviane ?

– Comment le saurais-je ? répliqua M^{lle} de Coëtbray d'une voix un peu rauque.

Sous son bras, une main douce, câline, se glissa, une voix chuchota :

– Chère, vous l'aimez ?

Elle rougit, essaya un mouvement de protestation :

– Moi, je... ? Qu'imaginez-vous, lady Aurora ?

– Oh ! je l'ai bien compris ! Vous l'aimez... à la folie, comme on aime un homme de cette allure et de ce caractère. Ne craignez rien, votre secret demeurera sacré pour moi. Et si je puis favoriser votre inclination, comptez que je n'y

manquerais pas !

– Quoi, vous, lady Aurora ?

Viviane regardait avec une surprise reconnaissante le mince visage tranquille et doux.

– Oui, moi ! Pourquoi pas ? Vous m'êtes extrêmement sympathique et je serais très heureuse de vous avoir comme cousine. Puis, vraiment... oui, vraiment, chère, lord Rusfolk trouverait chez vous des qualités autrement sérieuses que... chez d'autres. Voyez-vous un homme tel que lui épousant une petite jeune fille à moitié enfant encore... dans le genre d'Ahélya ?

Les traits de Viviane se crispèrent. M^{lle} de Coëtbray dit avec âpreté :

– Miss Dolmane est admirablement belle... et s'il lui reste quelque chose de la grâce de l'enfant, ce n'est qu'un attrait de plus s'ajoutant à son charme de femme.

– Allons, chère amie, ne vous découragez pas du premier coup ! Vous êtes fort belle aussi... différemment. D'après ce que j'ai cru comprendre, le docteur Clenmare n'a-t-il pas

semblé un moment vous voir avec quelque complaisance... et même songer à vous comme épouse ?

– Oui... je crois, murmura Viviane.

– Eh bien ! ce sentiment peut reparaître chez lord Rusfolk, dans une fréquentation quotidienne.

Viviane hocha la tête.

– Non, il est trop orgueilleux... Il n'oubliera jamais que je l'ai écarté alors qu'il n'était que le docteur Clenmare, sans fortune... jamais, j'en suis certaine, lady Aurora, même s'il m'aimait ! Et il ne m'aime pas...

Ces derniers mots passèrent avec peine entre les lèvres tremblantes.

Aurora retint un sourire de raillerie. Elle frappa, d'un geste amical, sur l'épaule de sa compagne.

– Mais il peut vous aimer un jour, belle désespérée ! Allons, allons, ne faites pas ce visage mélancolique, vous avez en moi une amie sincère, qui ne désire que votre bonheur – d'autant mieux que, j'en suis persuadée, lord

Rusfolk trouverait aussi le sien dans cette union. Laissez donc là vos craintes et luttons toutes les deux – le plus habilement possible – contre l’influence qui pourrait faire obstacle à vos désirs. Elle ne sera pas de force, croyez-moi, devant deux femmes, dont l’une possède toute la puissance de son amour, et l’autre celle d’une amitié dévouée.

Les lecteurs retrouveront les personnages de ce roman dans l’ouvrage : *Ahélya, fille des indes.*

Cet ouvrage est le 285^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.